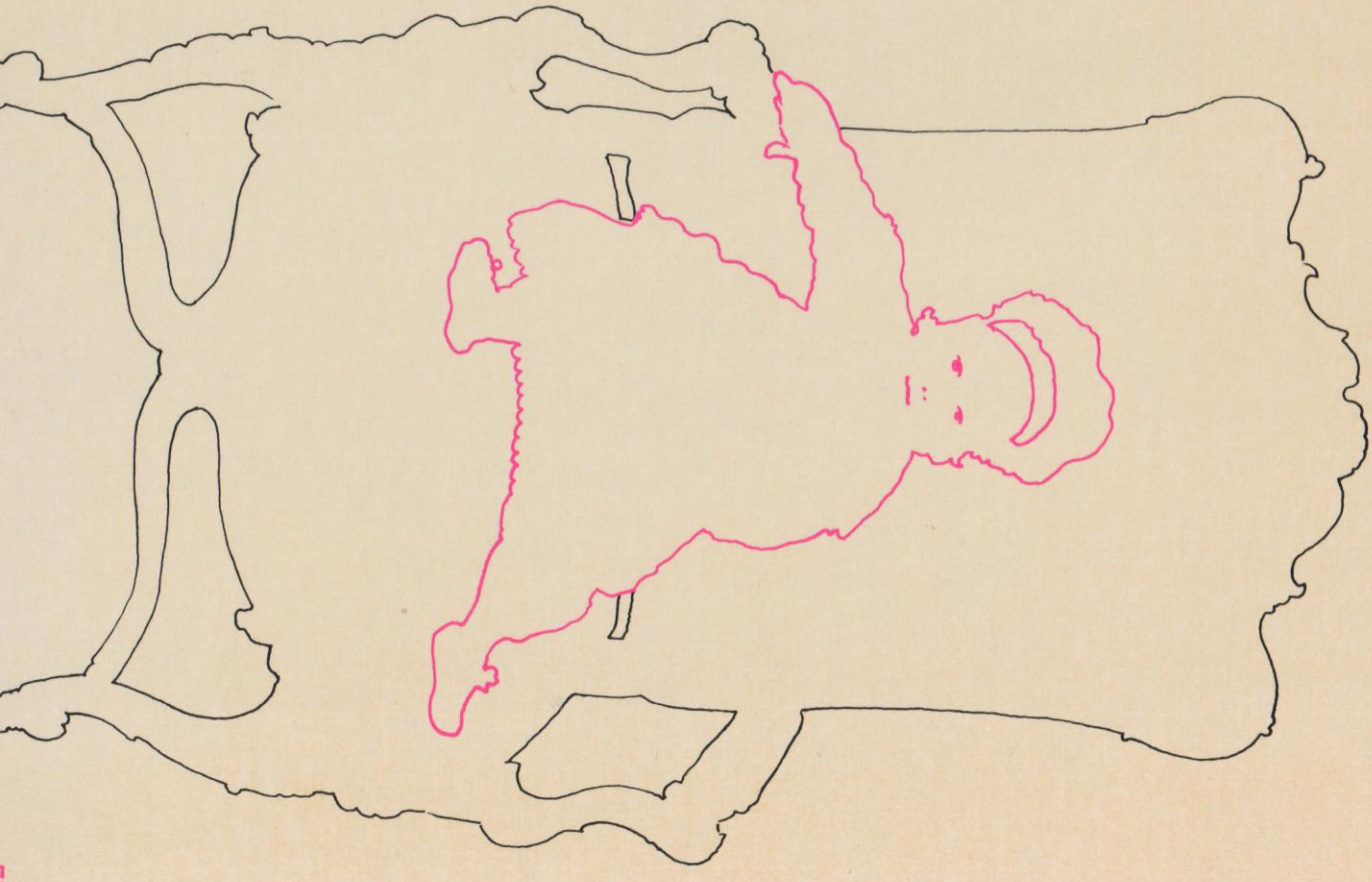
PATIO • NUMERO 1 • PSYCHANALYSE



# DEPLACEMENT



*D'après Ingres*

*Ce portrait est celui du second enfant d'Alexandre Lethière et de sa femme Rosina Meli dont Ingres avait dessiné les admirables portraits trois ans auparavant.*
*Charles Lethière naquit à Rome, le 16 août 1816. Orphelin dès l'âge de onze ans, Charles Lethière devait faire une honorable carrière dans la médecine. Il épousa en 1856 Clémence Laurent peintre amateur, et mourut à Paris le 17 janvier 1889.*
*Extrait du catalogue d'une exposition des œuvres d'Ingres qui eut lieu au Petit Palais à Paris du 27 octobre 1967 au 29 janvier 1968. Texte signé H.N.*

*Dans ce numéro :*

**F. BAUDRY / J. BIGRAS / J.J. BLEVIS**
**SAINT JEAN CHRYSOSTOME / M. CIFALI**
**D. DOBBELS / M. EL ALEM**
**G.T. FECHNER / S. FREUD**
**J. GONTHIER / O. GRIGNON**
**J. HASSOUN / B. ITHIER / A. MEDDEB**
**C. NOLLIER / F. PERALDI / C. RABANT**
**M. SCHNEIDER / C. SPIELMANN**
**S. SPIELREIN / M. TRICOT**

***La psychanalyse peut-elle être encore, au-delà des pratiques locales qui en sont la justification concrète, un des grands récits contemporains, un des grands discours fondateurs de l'époque ? Peut-elle être encore la source de dire et de pensée qu'elle a été, ce qu'on peut sans doute appeler sa vérité ? Et si oui, à quelles conditions ?***

***Si l'on pense que la psychanalyse doit se constituer en un domaine strict, ce ne pourrait être qu'au prix de s'arracher à la structure dominante de commentaire qui la régit, à la minutieuse historisation refoulante qui la fait stagner sur sa crainte. Au prix de cet arrachement, peut-être pourra-t-elle poursuivre l'évolution multiple et stratifiée d'un savoir découvreur.***

***Mais si un dépassement l'habite en outre, qui la tourne toujours vers des lieux inhabitables, peut-être ne peut-elle que revenir sans cesse à la structure radicale du sujet, et, brûlant ses discours comme on brûle ses vaisseaux, doit-elle avancer en gardant seulement la place solitaire du parleur de fond.***

***Tel serait, aujourd'hui, l'angle.***

# PATIO N°1

## Analytiques :

*Jacques Hassoun : Le truchement* 8
*Olivier Grignon : Déplacement ?* 17
*Jean-Jacques Blévis : A l'impossible chacun est tenu* 20
*François Baudry : L'oiseau des ruines* 32
*Monique Schneider : Transfert immobile* 36
*Julien Bigras : Les figures de la mère* 45
*Sigmund Freud : Lettre à Breuer* 58
*Monique Tricot : Déplacement dans l'œuvre freudienne* 60
*Béatrice Ithier : D'un déplacement l'autre* 64
*Claude Rabant : Marcher* 74

www.cerclefreudien.org
75014 PARIS
10, passage Montbrun
CERCLE FREUDIEN

## Voisinages :

*Daniel Dobbels : A la pointe de la lance* 80
*Présentation de Mireille Cifali* 84
*Sabina Spielrein : Vents* 86

CERCLE FREUDIEN
10, passage Montbrun
75014 PARIS
www.cerclefreudien org

## Textes bruts :

*Christophe Nollier : Transports de textes* 90
*Présentation de Claude Rabant* 100
*G. Th. Fechner : L'espace a quatre dimensions.* 102

## Récits :

*Josiane Gonthier : Victoire* 114
*François Peraldi : Mine Shaft* 122
*Claude Spielmann : Lettre* 130
*Mahmoud El Alem : Dix modestes déplacements* 135

## Altérités :

*Présentation de Jacques Hassoun* 140
*Jean Chrysostome : Lettre d'exil.* 142
*Abdelwahab Meddeb : Stations de Niffarî* 147

*La ténacité de la psychanalyse n'est pas liée à son institution : elle ne repose pas sur sa mise en scène volontaire, mais sur sa nécessité réelle. En quoi cette nécessité engendre-t-elle des psychanalystes ? Et lesquels ?*

*Nous sommes amenés à remettre en cause la notion de psychanalyse pure, celle qui se découvrirait au terme didactique du déroulement, en lui-même quelconque, d'une analyse, au moment où, de ce déroulement, surgirait un psychanalyste. (Prenons acte, au moins sous la forme qu'elle a prise dans l'École Freudienne de Paris, d'un échec de la passe). Cela n'implique pas, du même coup, la négation qui en poserait purement et simplement l'inexistence, sous la forme : il n'y a pas de psychanalyse pure. Bien plutôt s'agira-t-il ici pour nous d'un agnosticisme de méthode.*

*En effet, et bien au-delà du temps probable d'une telle passe, ce qu'il y a lieu de suivre, ce sont les effets de singularités par lesquels un « psychanalyste », impliqué dans un champ de transfert, se trouve à même d'en soutenir l'existence et les transmutations. Implication pour laquelle le terme de contre-transfert est loin de nous suffire.*

*C'est dire si le point de rebroussement didactique ne nous paraît pas encore de nature à déterminer en lui-même un champ pur de la psychanalyse.*

*Ce qui tombe, donc, c'est le modèle qui permettrait d'unifier les chemins de ces singularités.*
*Il y a du divers dans la psychanalyse.*

*D'où le biais inverse dont nous avons ici à risquer l'aventure : non seulement, prenant acte de ce divers, en laisser jouer la diversité, mais, donnant valeur à l'hétérogène, tenter par lui l'approche de ce que l'idée d'un temps pur et unifiant de la psychanalyse nous dérobe.*

*Vouloir l'hétérogène ! C'est par là, sans doute, qu'une question cruciale sur le travail psychique et le corps de l'analyste dans la cure, question qui traverse les recherches dont ce premier volume témoigne, touche à un remaniement du champ même de la clinique psychanalytique.*

*Dans ce remaniement, quel rôle joue l'incontournable du discours lacanien aujourd'hui ? Qu'en est-il de l'opacité, aussi bien que des lumières, par lui transmises ? Et jusqu'à quel point fait-il arrêt, après avoir fait chemin, dans le procès de ce remaniement ? Autant de questions, bien sûr, auxquelles ce premier volume ne pourra que faire relance, en amorçant des « à suivre... ».*

*On pourra simplement commencer par revenir à ce qui fut, par-delà l'écriture d'un* corpus *unificatoire, l'accent premier de la découverte analytique : le caractère performatif des énonciations.* Je dis *est un acte qui porte ses effets, et d'abord dans le champ même de cette expérience aux limites qui est celle du sujet.*

*Il n'y a pas d'origine radicale permettant à la psychanalyse de se constituer une fois pour toutes en dehors de l'acte qui en fonde l'émergence nouvelle à chaque analyse, pas plus qu'il n'y a de texture sans trou de l'histoire et des paroles d'un sujet. Nous n'en avons que des archives lacunaires. Et toute écriture, comme toute écoute, déplace aussi ce trou.*

*Une des premières tâches qui nous attend, et dont on trouvera ici quelques repères, est de reconsidérer, voire de refondre le statut des différentes écritures, ou des différents* corpus, *qui relèvent de la psychanalyse. Non pour les unifier ou les recoder les uns par rapport aux autres, mais pour y tracer des parcours et y trouver des libertés, pour y rejouer peut-être des circulations autour du trou même qu'ils déplacent.*

*En quoi sont-ils psychanalytiques ? En quoi sont-il des analyseurs ? Et de quelles expériences ? De quelles limites ?*

*Demeure la question générale du récit. La psychanalyse peut-elle être encore, au-delà des pratiques locales qui en sont la justification concrète, un des grands récits contemporains, un des grands discours fondateurs de l'époque ? Peut-elle être encore la source de dire et de pensée qu'elle a été, ce qu'on peut sans doute appeler sa vérité ? Et si oui, à quelles conditions ?*

*Si l'on pense que la psychanalyse doit se constituer en un domaine strict, ce ne pourrait être qu'au prix de s'arracher à la structure dominante de commentaire qui la régit, et à ce* vertigo *du commentaire de commentaire qui se borne à mettre en perspective son orthodoxie depuis un nom propre originaire, à la minutieuse historisation/ refoulement qui la fait stagner sur sa crainte. Au prix de cet arrachement, peut-être pourra-t-elle poursuivre l'évolution multiple et stratifiée d'un savoir découvreur.*

*Mais, aussi bien, si un dépassement l'habite en outre, qui la tourne toujours vers des lieux inhabitables, peut-être ne peut-elle que revenir sans cesse à la structure radicale du sujet, et, brûlant ses discours comme on brûle ses vaisseaux, doit-elle avancer en gardant seulement la place solitaire du parleur de fond.*

*Tel serait, aujourd'hui, l'angle.*

*Pour PATIO*
*Claude Rabant.*



# Analytiques

# LE TRUCHEMENT

*Jacques Hassoun*

Ce texte est une invitation au voyage. Aussi, me semble-t-il devoir être introduit par une réflexion que le protagoniste japonais du récit de Marguerite Duras — « Hiroshima mon Amour » — adresse à son amante, la belle nivernaise : « Tu n'as rien vu à Hiroshima » (1) ; réplique qui rendrait compte de l'insoutenable qu'un paysage suscite quand ce qui s'y joue échappe aux spectateurs ou aux visiteurs, au point où l'inimaginable révélerait ce qui du réel revient comme impossible, invivable, pure horreur. Dire qu'il peut y avoir de l'inimaginable en fonction, tendrait à mettre en évidence des mécanismes où les effets ravageants de la fascination défaillent et ne font plus que décrire la détresse à laquelle l'humain est en proie, au point que pour survivre, celui-ci est amené *comme* à susciter de l'absence. Faire trou dans l'inimaginable, c'est ainsi que se définirait une hallucination d'absence dans ce qu'elle peut avoir de soulageant. Il est d'ailleurs remarquable que celui qui est plongé dans cette horreur, ne perçoit de son entourage que des corps désubjectivés, susceptibles seulement d'apporter quelque consistance ou quelque support au défaillant de son imaginaire. Cette défaillance de l'imaginaire pourrait être rapportée à l'inquiétante étrangeté que Freud renvoie au corps voluptueux de la mère, mère a-discursive qui ne cesse de poser la question d'un « se séparer d'elle » spéculaire.

Ce montage introductif quelque peu crépusculaire tend à rendre compte, que, *si on ne peut rien voir de Hiroshima*, Pompeï, ville déserte pétrifiée, *se donne à voir*, sans que quiconque puisse articuler « tu n'as rien vu à Pompeï ».

D'où la fonction d'un nouage qui viendrait rendre compte que cet ensemble : hallucination d'absence, inimaginable en fonction, impossible du réel et inquiétante étrangeté, est susceptible de rendre compte du bord où se tracent les lettres constitutives « d'un savoir » dont le propre étant d'être oublié, d'être frappé du signifiant « je me rappelle/ne pas se rappeler », ne cesse de tendre à en « appeler à sa propre interprétation ». Que serait un savoir dont le propre étant d'être oublié, appelle sa propre interprétation ? Cet *appel*, expression de l'horreur ou du symptôme, peut se poser en terme de *demande d'analyse*. Demande qui dès l'instant où elle se formule, postule la reconnaissance du transfert, du refoulement, et de l'interprétation.

(1) Je dois à Olivier Grignon d'avoir attiré mon attention sur cette réplique.

Essayons d'introduire dans cette partition connue, maintes fois jouée, jusqu'à l'écœurement, quelques variations. Le personnage du *truchement* nous en offre la possibilité. Saisissons-la.

Quand le voyageur, souvent un pèlerin, se rendant en Terre Sainte, débarquait dans l'un des États du Levant, il embauchait dans un des ports où son navire faisait escale, un homme de confiance. Traducteur, interprète, susceptible de lui simplifier les démarches à effectuer auprès des autorités locales, le truchement, tel était son nom, le suivait dans ses déplacements, et à l'occasion *le doublait*.

Le mot de *truchement* est lui-même une redondance. Etymologiquement, il vient de l'italien « dragomano », qui vient du byzantin « dragoumanos » et du sémitique « torgueman ». Ce n'est que tardivement qu'il signifie « ce ou celui qui fait comprendre ». Ainsi l'Européen qui avançait péniblement de Gênes à Constantinople, de Constantinople à Rhodes, de Rhodes à Alexandrie, puis à Jérusalem et Nazareth, se trouvait le plus souvent sommé de s'adjoindre un intermédiaire. Et d'abord je soulignerai ce fait notable : l'immuabilité tout à fait étonnante des parcours qu'effectuent ces pèlerins : depuis la chronique de Joos Van Distele : « Voyage en Égypte » (1482) au récit de Gérard de Nerval : « Voyage en Orient », en passant par Jean Thevenet : « Le voyage du Levant » (1645) et Eugène Boulier : « Journal d'un voyage en Orient »... l'itinéraire décrit, le cérémonial, sont toujours les mêmes. Un truchement parfois membre d'une de ces minorités religieuses qui firent les beaux jours de l'empire Ottoman, juif, grec, arménien ou copte, suivait le pèlerin : ami, frère, importun, encombrant, et pour tout dire *servant* (2) — on le voit dans les récits des voyageurs s'imposer à l'étranger au point de lui devenir indispensable. Des familles, des dynasties d'accompagnateurs s'instituèrent dans cette fonction, au point qu'en diverses régions de l'empire soumis à la Sublime porte et au Divan impérial (3), le Diwan, apparurent des patronymes de Torgueman, ou Tordjeman : *truchement*.

(2) Ce terme de *servant* il nous faut l'entendre aussi comme le personnage du film de Losey.

(3) Petite illustration étymologique du terme « Divan » et des voyages successifs que ce terme a effectué... de l'Empire Perse à l'Empire austro-hongrois : Une première étymologie nous est donnée par Ibn Khaldoun : « Un bon jour, Khosrô, le shah de Perse, regardait travailler ses secrétaires. Ceux-ci faisaient des calculs de tête et chacun avait l'air de parler tout seul. Le roi s'écria : « Ils sont fous ». Ce qui se dit en persan : Divâne. Ensuite de quoi, le bureau s'appelait « Divân », par suite de la chute de la finale « e » pour rendre la prononciation plus facile en arabe. On en fit donc « Dîwân » en arabe. Enfin, le mot vint signifier le rôle des impôts. Autre explication : « Divân » est le pluriel persan pour « Diables ». Les secrétaires s'appelaient ainsi, en raison de leur rapidité diabolique, de leur intelligence du facile comme du difficile, de leur habileté à rapprocher les indications éparses et dispersées. Dans ce sens, les secrétaires chargés de la correspondance officielle reprirent le terme de « Dîwân » et l'appliquèrent à leur lieu de travail à la Cour. » Par ailleurs, on trouve dans le Hâdith, dans les commentaires du Coran : « Ils ne sont unis par aucun « Dîwân » du récitant », le Diwân étant le code....
Voici d'autres indications dans les dictionnaires, dont le « Dictionnaire de la Langue Arabe » : 1) « Dawana », verbe : composer un registre, registre militaire, douanier, douane. 2) Recueil de poèmes. 3) Le nom d'un chien. Enfin, dans le « Robert » : « Au temps de l'empire ottoman : salle garnie de coussins où se réunissait le Conseil du Sultan ; par analogie dans les maisons turques, musulmanes, vaste salle de réception entourée de coussins. » (D'après Abd-el-Kébir Khatibi : *Histoires généalogiques du Divan.* Transition n° 6).

Parfois au cours de ces périples, un pieux voyageur souhaitait accomplir tel parcours qui ne convenait pas au truchement. Aussitôt celui-ci invoquait la présence de tribus barbares, vivant de rançons, anthropophages, adorateurs de divinité fabuleuse, censés sévir dans la région à visiter, et propres à rebuter les plus courageux, propres aussi à créer une anthropologie fantaisiste sur laquelle l'Occident vécut quelques siècles durant. Tel autre rêvait-il de quelques courtisanes, de quelques visites scandaleuses dans un harem, la mise en scène féerique aussitôt surgissait, tous les interdits locaux, apparemment abolis devant les vertus persuasives d'un truchement roublard, malin et menteur. Que des bordels levantins fussent décrétés demeures de féroces mamelouks (4) prêts à surgir pour étriper l'adorateur du Nazaréen... qu'importe. La magie verbeuse du truchement, appelé aussi « drogman » jusqu'à nos jours dans les consulats de France au Proche-Orient, agissait avec efficience. Le truchement ne se contentait pas de traduire les dialogues et de servir d'intermédiaire : il traduisait, sans en connaître un mot, l'inconnaissable des bas-reliefs hiéroglyphiques, interdisant ainsi au voyageur de n'y percevoir que de vagues rébus commis par des primitifs en mal de transmission. Les truchements traduisaient aussi le paysage au point de le rendre vrai. *Que serait d'ailleurs un paysage qui ne passerait pas par le discours, sinon un objet à conquérir ou à détruire, sinon une nature, non plus morte — une nature morte est une nature retranscrite — mais une nature cadavérique, obscène, offerte ?*

Le truchement traduisait les usages jusqu'à les rendre vraisemblables. Il traduisait la géographie (5) jusqu'à la rendre compréhensible au barbare venu d'Outre-Méditerranée. Car somme toute, ce que le truchement et le pèlerin construisaient de concert — en toute ignorance — *était le donner à voir de l'un interprété par un autre au profit d'un tiers, le destinataire d'un récit qui révèle l'existence du truchement.*

A ce titre, le truchement fonde une vérité, celle qui procéderait d'une rencontre dans ce que celle-ci a de hasardeux et de fatal tout à la fois, d'où le trop-bien-entendu est à peu près exclu. N'est-ce pas dans ce que ces chroniques ont de plus étrange pour nous aujourd'hui que nous pouvons apprécier à *quelle vérité subjective* pèlerin et truchement s'abandonnaient avec passion ? D'ailleurs, quand l'historiant en arrive à écrire l'histoire, à partir de ces chroniques, mais aussi à partir de documents réputés être indiscutables quant à leur véracité, actes notariés ou archives, ne lui arrive-t-il pas de se heurter à la question du sujet que métaphoriserait celui qui interprète ? Et dans les *coupures* qui existent entre acte notarié et chronique, quelle est l'opinion que l'historiant doit retenir, sinon celle du chroniqueur ? Méthode hypothétique qui signalant l'acte notarié prend néanmoins en charge le témoignage de la vérité de quelques-uns, de la vérité dans ce qu'elle semble recéler aussi comme contradictions. D'ailleurs, si Hérodote a survécu au point de nous être familier

(4) Voir à ce propos les élucubrations orientalistes d'auteurs tels que Pierre Loti.
(5) Voir à ce propos les belles fantasmagories géographiques et étymologiques qui ont été écrites au nom des sources du Nil.

encore aujourd'hui, si Benjamin de Tudèle ou Joseph Sambari-Cattaoui qui à côté de belles et véridiques chroniques parlent, et après eux des générations de pieux voyageurs, de fleuves fabuleux qui s'arrêtent de couler le samedi ou le dimanche, selon la confession du voyageur ou du truchement, si tant et tant de récits de voyage rapportent immuablement les mêmes fabliaux et les mêmes charmants tableaux baroques surchargés d'images, à peine différents les uns des autres, n'est-ce pas encore notre truchement qui en est la cause ? Le truchement garant du voyage vous l'avez deviné, occupe une place tout à fait particulière dans ces presque-réalisations de désir que furent souvent ces pieuses péripéties, *tenant lieu* d'épopées fabuleuses et de chevauchées héroïques. Le truchement est le Sancho Pança de ces abbés don-quichottesques, de ces pieux nobliaux en mal de croisade, de ces bourgeois confits en dévotion qui n'hésitaient pas d'ailleurs au décours d'une envolée mystique à signaler l'intérêt qu'aurait leur bonne ville de Gand, de Gênes ou de Lyon à établir quelques comptoirs dans ces villes du Levant, même si pour ce faire ils se devaient de payer taxe et pots de vin à des percepteurs juifs ou à des schismatiques marchands de soie ou d'épices. Car le truchement, irrémédiablement provocateur — c'est encore une autre de ses qualités — ne se faisait pas faute d'organiser de telles rencontres. Certes, la foi de nos pieux touristes en sortait souvent exaltée, tant leur semblaient ridicules les croyances de ces infidèles, mais le doute s'insinuait en eux, créant de la surprise et parfois de l'étonnement. Ici des pré-chalcédoniens avaient un accent touchant en évoquant le mystère de la transsubstantiation, propre à insinuer le doute dans la linéarité des illusions de l'Européen, là des comportements judaïques incompréhensibles tant ils semblaient non-ghettoïques, ébranlaient quelque peu des croyances dans certaine psycho-pathologie de la vie quotidienne de ces Juifs qu'ils avaient rencontrés parias ou usuriers en Europe, au point de leur donner scandaleusement un visage quelque peu humain. Provocateur, le truchement ne peut que l'être. N'est-il pas par son polyglottisme affairé à la limite de ce qu'il peut s'autoriser comme écart ? Car de cette limite, sur laquelle il se situe, il ne peut que jouer. *Il n'est déjà plus là où il vit et il ne vit que de ne pas en partir.* Il est présent avec son savoir approximatif, sa connaissance trébuchante d'une multiplicité de langues, d'idiomes et de dialectes, là où le voyageur qui débarque arrive avec sa curiosité, mais aussi avec ses illusions. Illusions nourries par ceux-là mêmes qui l'ont précédé. *Pas de truchement sans voyageur, et pas de visiteur sans truchement.* Et c'est à ce titre que le truchement est, comme le représentant d'une représentation, susceptible de demeurer obscur au pèlerin.

Un représentant qui ne peut soutenir son rôle qu'à se défaire de la part du vrai sur le vrai pour permettre à ceux qui viendraient avec l'espoir toujours déjoué de participer à une histoire dont ils ne peuvent être les acteurs, de reconnaître la part qui leur échappe, pour pouvoir circuler. *C'est bien parce que le truchement émet une parole là où il y a de l'impossible à voir, sinon à imaginer, ou de*

*l'incomplétude dans ce qui relève de la seule donnée des sens, qu'il joue son rôle* (6). Le rôle du truchement ne saurait donc être celui d'une machine traductrice, qui se contenterait de débiter de la signification, c'est-à-dire, *sans doute*, de l'identique.

Mais avant que de nous engager dans cette voie plus avant, retournons-nous encore une fois vers notre truchement, qui n'est intermédiaire qu'à se jouer du désir, dans ce que celui-ci suppose d'ignorance quant à son objet. A se jouer du désir d'au moins deux personnes qui ignoreraient qu'il ne saurait y avoir de coïncidence entre leurs projets. Mais ce qui apparemment coïnciderait, grâce au truchement de notre drogman, passe par une parole, la sienne, où se négocieraient la demande de l'un et le désir de l'autre. Mais imaginons notre drogman de retour dans ses foyers. Sa langue s'est enrichie de quelques mots que le puriste dirait étrangers. Mots concernant la nourriture et l'art de l'accommoder, exclamation de rage ou de dégoût, mots de pérégrination aventureuse et de marchandages hasardeux, qui vont former cette langue franque, qui reste généralement obscure à ceux qui ne se sont pas risqués à cette pérégrination et qui permettra à ceux qui se déplacent de s'entendre. Dans le clair-obscur des venelles où se marchandent les trouvailles : objets insolites ou chair dont la fraîcheur serait mesurable à l'aune d'un bagoût menteur. Cependant que substantifs, verbes, qualificatifs, vont par infection de proche en proche envahir la langue indigène qui ne s'en remettra pas (7). Qui douterait aujourd'hui que ce même phénomène n'ait pas gagné la langue des visiteurs ? Que les uns et les autres puissent se parler, s'entendre, rentrer en commerce ou en déduit, n'est-ce pas la mise en échec, la faillite de cette monstruosité d'adéquation que serait la communication ? La seule coïncidence à laquelle succombe le truchement, serait celle qui obéirait aux seules lois logiques du hasard, et non à celle qui tenterait de faire du Un, celle qui ferait que deux choses s'emboîteraient au point de ne plus que faire signe. C'est ainsi que nous pouvons commencer à percevoir le rôle que joue, que nous faisons jouer à notre truchement. Il serait celui qui viendrait infirmer les thèses saussuriennes, puisque désormais on peut postuler qu'il n'est de langue maternelle qu'étrangère, langue où l'Autre n'est pas sans être présent.

★
★ ★

Ibrahim vit en exil à Paris. Usant d'un français châtié dans la vie courante, c'est dans cette langue qu'il va faire son analyse, même si son analyste n'ignore pas la langue dont Ibrahim a usé au cours de sa première enfance. Le choix même de son analyste, avait dit Ibrahim au cours du premier entretien,

(6) Rappelons incidemment que Freud, dans « *Moïse et le Monothéïsme* » parle de la maternité comme une donnée des sens.

(7) Pour ceux qui ne m'auraient pas suivi, « signifiant » est-il un mot du vulgaire, ou un mot propre à une caste ? Fait-il ou non désormais partie d'une langue franque ?

impliquait la mise en jeu de cette communauté de langue et d'une commune expérience de l'exil. Or, au cours d'une séance, Ibrahim est comme traversé d'une réminiscence, qui présente toutes les tonalités d'un *souvenir* projeté sur un *écran* : il décrit un des membres de sa famille assis solitaire, dit-il, dans la... ici la langue d'Ibrahim défaille, son français trébuche. Il murmure le mot dans sa langue maternelle. Le mot autant que la scène arrêtent mon attention, je ne pipe pourtant mot. A la séance suivante, Ibrahim revient sur cette scène qui lui évoque certaines de ses difficultés actuelles, puisqu'il se trouve exilé sur le territoire de l'ancienne puissance protectrice, pour avoir été plus radical que les plus acharnés des révolutionnaires de son pays. Puis ce mot dont Ibrahim avait oublié la traduction française revient avec insistance. Il ne le trouve toujours que dans sa langue maternelle. Il s'irrite de ne pouvoir le dire en français. C'est alors que je me surprends bizarrement à souhaiter lui donner la traduction de ce terme. D'autant que ce mot, je le connaissais bien. Alors, contre ma propre attente, je m'entends murmurer : *le seuil*. Ibrahim se fâche à juste titre : je m'étais entruché (8). En effet ce terme oublié signifiait le « passage » et non « le seuil ». Le faux pas que je n'avais pu éviter, et qui apparaissait dans cette intervention apparemment faite dans le but absurde de traduire un terme que je ne connaissais que trop bien, ne fut pas sans permettre la mobilisation d'une chaîne associative insoupçonnable. Pourtant l'ensemble « seuil-passage » ne m'apparut comme une intervention faisant jeu de mot et truchement, que dans un temps second. Au moment d'écrire ces fragments d'analyse, afin de les consigner dans un texte, promis à la lecture d'au moins une tierce personne.

★
★ ★

Ce fragment d'analyse pose différentes questions : et d'abord celle de l'intervention de l'analyste, qui suppose toujours un temps de vacillement, mais aussi d'émergence de ce qu'abolit le sens ; l'intervention métaphorise, et à ce titre ne saurait fournir de signification, ou tout au moins, comme les séances suivantes de cette analyse ont pu le donner à entendre, ce qui aurait pu se réduire à de la signification — si je ne m'étais entruché — devint signifiant, en faisant glisser « passage » là où ce qui résistait était « seuil ».

Ce qui fait interprétation reviendrait à inter-dire la paraphrase traductrice, le pareil au même d'une langue à l'autre. Inter-dit qui exclut du même coup ce qui un temps a eu cours dans le milieu analytique : le fait de se conforter d'un signifiant découvert au cours d'une analyse comme d'une fin en soi. Comme si c'était là une fin à laquelle l'analysant tendrait, de la même manière qu'à une autre époque la découverte du souvenir traumatique fut la visée

(8) « S'entrucher » : terme du dialecte lorrain « s'étrangler » exprime aussi l'idée de « faire une fausse route, par l'emprunt d'un passage inadéquat ». La notion de « passage » dans cette expression étant centrale quant à ce qu'elle exprime.

d'une cure. Aussi quand le signifiant est devenu le support d'une idéologisation de la psychanalyse, n'a-t-il pas eu tendance à fonctionner pour quelques-uns dans le même registre que « le souvenir traumatique » au point de créer la folle mythologie d'une fascination ? Le signifiant-fascinant saurait-il exister ? Impunément ? Ne sonne-t-il pas plutôt le glas du truchement ? Car l'analyse se joue *de* et *dans* l'équivoque, dans ce qui pourrait être à la limite un malentendu. L'interprétation se joue dans un mi-dire, qui en est l'enjeu. En un espace qui serait le lieu d'un *non-lieu*, l'espace d'un montage, d'une construction qui se jouerait du réel, point de nouage qui fonderait la vérité du sujet. Ceci rendant compte de ces analyses nombreuses qui se déroulent comme par nécessité dans une autre langue que la maternelle. Cette remarque n'est-elle pas une manière de rappeler que lorsque *je* parle, *Il* ne se traduit pas ? « Je » échappe à la traduction. Il se déplace ou se déporte. Dans l'analyse, *l'intervention opère dans l'intraitabilité*, selon le mot de Abd-el-Kébir Khatibi qui note *la distanciation sans cesse reculée et disruptive dans la jouissance même des mots qui opèrent entre eux au cours d'un passage d'une langue à l'autre.* Échappée insistante vers *lalangue* qui indique que dans le passage d'une langue à l'autre il y a un travail susceptible de rendre compte de l'irréductible, de ce qui résiste d'une langue à l'autre, ce qui est appelé, d'une manière un peu désuète : le génie de la langue. Le génie de la langue serait semblable... au génie de la Bastille, construit sur les décombres d'une forteresse rasée dont on ne posséderait que le tracé. Et c'est au titre d'une dureté, d'une résistance de la langue que nous pouvons prétendre que si le traducteur est toujours un truchement, il ne saurait y avoir pourtant de traduction en analyse, à moins de postuler l'existence d'un métalangage. Postulat qui signifierait pour l'analyste qu'il suffirait qu'il y ait un traducteur, *un seul blasonné traducteur*, pour que l'analyse, tour de passe-passe, ne rate jamais, et... s'échoue. Ceci posé et retenu, il reste, comme dans une soustraction, le possible d'une lecture des éléments de l'oublié radical que serait l'inconscient. Lecture ânonnante, tâtonnante, trébuchante, qui permet de rendre plausible et audible, tout à la fois, ce qui se présente comme des hiéroglyphes. Travail semblable à celui auquel s'attacha Champollion avec la pierre de Rachid (Rosette). Rappelons que Champollion pour traduire les hiéroglyphes s'est servi des trois langues gravées sur la pierre de Rosette — le texte hiéroglyphique, sa traduction en grec classique, le copte c'est-à-dire une langue transcrivant en caractères grecs un égyptien lui-même décadent — et d'une quatrième langue, le français, instrument de l'interprétation. Aussi, même dans le cas de Champollion, n'y eut-t-il pas *un seul blasonné traducteur* (9). D'où des implications, des articulations

(9) J'avancerais enfin : quand même de par la grâce de la sainte Inquisition (religieuse, laïque ou idéologique) ou par souci de conformité, des « Zvi » deviennent ici des « Hirsch », là des « Herschberg », ailleurs des « Cerf », des Aboulafia tolédans traduisent leur nom en « de la Fuerza », des « Cohen » se réveillent un matin affublé du patronyme « Sacerdoti » à Venise et de « Kaganovich » à Vilna, cependant que des « Levi » portent le blason de « Santa Cruz » à Cordoue, et de « Van Sans Croos » à Amsterdam, le(s) Nom(s) du Père lui, ne résiste pas moins irréductiblement à la traduction, même si le patronyme tend à devenir un private joke ou un Witz qui permet la survie, ou qui serait convoqué à cet effet.

plus ou moins violentes qui me font dire que lorsque le sujet parle, « Je » parle hors toute traduction, même si « Je » use du baragouinage le plus infâme. D'où la butée du Nom du Père qui rendrait compte dans l'après-coup de l'analyse qu'il en est qui du lieu de leur propre histoire découvrent que « langues étrangères » *a pu s'inscrire comme un signifiant dans les générations précédentes* (alors que « la biographie » semble indiquer le contraire). Est-ce que d'ailleurs l'après-coup d'une analyse ne révèle pas toujours l'existence du « signifiant-langues-étrangères » dans les générations précédentes ? Comment ces analysants d'ailleurs pourraient-ils entendre l'impact de cette précédence, si l'analyse ne leur avait laissé percevoir ce qui de la trace s'efface pour signifier ? Comment pourraient-ils l'entendre si la perlaboration et la construction dans l'analyse ne venait pas parler le cinéma muet de la réminiscence ? Muet à force de moudre sans arrêt des flots d'images, à moins que l'analyste à l'instar du truchement ne vienne y mettre un terme. Et ce terme est celui du sujet supposé savoir. Car le truchement *comme fonction* — nous l'avons vu — donne la parole à cette part de l'image qui se déduit d'un discours, ou plutôt qui déduite d'un discours en institue la vérité. Car de la même manière que dans le rêve, Freud se fie au rêveur — sans les associations de celui-ci on ne pourrait rien interpréter — j'avancerai donc que s'il y a truchement dans l'analyse, ce n'est ni l'analysant ni l'analyste qui occupent cette place, mais cette formation tierce, le sujet supposé-savoir. Telle est la place impartie au truchement. En effet, soit l'ensemble voyageur-truchement qui produisent de concert mais dans l'absence de l'un des éléments de cet ensemble une missive adressée à un lecteur (épouse, abbé, ami). Cette lettre se fera *récit* au prix d'un décalage où le destinataire nommément désigné s'efface au profit d'un lecteur qui ailleurs et plus tard pourra se demander ce que ce récit (de voyage) représente et quel désir le cloue à sa place de lecteur. Ici, la fonction du récit met en évidence les trébuchements de l'ensemble voyageur-truchement. Et le lecteur n'est pas sans savoir que c'est au prix d'un *ce n'est pas ça*, que ça s'ordonne comme : *c'est ça !* Il y aurait donc truchement quand s'écrit une histoire de faits qui n'ayant pas existé pour le lecteur, donne vérité subjective et consistance au récit, au point même où le sujet s'implique comme désirant. D'où un nouveau déplacement qui nous permettra de poser cette formule : s'il est un signifiant de l'analyse, il représenterait le supposé savoir pour un autre signifiant. Aussi, à moins de considérer l'analyse comme la mise en scène d'une communication, et l'analysant comme une représentation (ou un souvenir) pour l'analyste, l'intervention de l'analyste ne « pointe » pas un signifiant, mais un déplacement de celui-ci. C'est dire que l'analyste aurait à se déprendre de l'imaginaire, condition nécessaire et suffisante pour que son intervention ne manie pas la théorie analytique comme un métalangage et l'interprétation comme une traduction.

Une manière comme une autre de retrouver notre hypothèse de départ et qui pourrait aussi s'écrire « le non-su s'ordonne » dans le déroulement d'une analyse comme « le cadre d'un savoir »... en tant qu'il appelle sa propre inter-

prétation. Car théoriser n'est-ce pas user d'un truchement qui tendrait à rendre compte que l'analyste, tel qu'il est pris dans la tâche, ne peut que se situer dans un *à côté a-proximatif* ? C'est à ce titre qu'il est dit *intraitable*, c'est à ce prix qu'une analyse peut se dérouler dans un écart qui permet à l'analysant, dans l'après-coup de son analyse, de formuler en termes de théorisation ce qui risquerait de se traduire en termes d'*acting out* mortifère. C'est ainsi que la théorie devient exquise, en tant qu'elle est *soulageante*. L'expérience des dernières années n'a-t-elle pas montré que la tendance à parler d'« élèves » aux lieu et place d'analysants a provoqué (10) un phénomène de transfert à l'analyse ou à la théorie analytique ? Aujourd'hui, ici ou là, dans le temps d'un après-règne fertile en rebondissements institutionnels le milieu (analytique) semble parfois ne plus être capable au mieux que de lancer quelques slogans dont le moins dramatique ou le moins comique serait : de l'Autre, de l'Autre ! et au pire, de créer des dynasties de torgueman ; je veux parler ici du label en passe de devenir signe patronymique : le label Lacan. Tout ceci n'enlève rien d'ailleurs à la nécessité de théoriser, bien au contraire, et aussi de *lire* Lacan. A condition que la théorie écrite en marge du texte ne prétende pas au dogme. A condition aussi que théoriser suppose un déplacement, une rupture dans les transports amoureux, nés de l'adhésion à ceux des signifiants de son analyste (ou de son analysant !) qui prenant statut d'images fixes forment kystes ou enclaves mortifères. Car si Lacan a été pour nous le truchement de Freud, l'introduction par lui dans l'analyse, de la théorie du signifiant a provoqué paradoxalement ce que je me risque à appeler un bouleversement, qui nous a ébranlés jusqu'au plus profond de nous-mêmes. Au point de passer du « il est impossible qu'un seul écrive cette phrase » au « un seul écrit la phrase impossible ». Retournement qui a ouvert la porte à toutes les canailleries, transformant l'institution en forteresse à occuper, et la théorie en jouissance, esclave d'un impératif surmoïque. Mais ceci est une autre histoire d'où nous commençons à nous extraire. Pour retrouver ce que la demande interroge de l'interprétation et ce que le truchement fonde comme formation tierce. Mais théoriser n'est pas non plus comme beaucoup, après Theodor Reik, ont pu le penser : transcrire une traduction référée, toujours originale, sinon originelle, permettant d'anoblir les avatars d'une communication ou d'un récitatif singulier ; d'où le phantasme qu'à chaque analyse, chaque analysant réécrit entièrement le texte de Freud, au nom d'une traduction référée, imposée qui jouerait la grande scène de l'éternel recommencement.

Théoriser serait donc une écriture d'après-coup rendant compte d'un réagencement qui suppose un aller-retour ; retour vers un point de départ qui se serait décalé, déporté, et qui témoignerait de ce qui dans le transfert ne relève pas de la répétition, pour affronter un impossible, celui de l'écriture par *un seul* de la phrase : « le cadavre exquis boira le vin nouveau ». (11)

Mais mon truchement dans tout cela, me direz-vous, qu'est-il devenu ? Eh bien, *il s'applique à la tâche de traduire l'intraduisible du signifiant, de traduire l'intraduisible du jeu de mots*, acte qui ne réussit que d'être manqué.

(10) Cf. article d'Elise Poyart (sur la dissolution de l'E.F.P.).

(11) Cf. le jeu surréaliste dit du « cadavre exquis ».

# DÉPLACEMENT ?

*Olivier Grignon*

*Un univers vient à vivre quand un espace est découpé ou mis à part.*

*G. Spencer Brown*

Je - assujetti à cet Autre qui impose la forme à la pensée.

D'être le désir, le discours inconscient n'est pas le « je désire ».

Un déplacement, serait-ce changer d'Autre ? Témérité folle du visionnaire qui produit la figuration renouvelée de sa consistance.

Changer de formes, alors. Il y a toujours l'espoir d'une forme, qui débarrasserait l'Autre de son imagerie et des colifichets du rituel. Artifice subtil ; le masque, c'est le réel même pour l'être parlant.

Mais encore ? Ce n'est pas garanti.

Le nouage est menacé ; et par le symbolique, et par le réel, et par l'imaginaire.

Une métaphore n'en vaut pas une autre, mais ce n'est pas tant cela — car la forme, c'est ce qui pour un temps nous libère de la métaphore. Ce qui a cessé de faire sens, l'extraction de sa forme le ranime. Travail de lecture ; ainsi celle de Lacan, qui donne à l'édifice freudien le statut d'une métaphore de ce dont il s'agit. Retour sur l'acte.

« *Les lois familières de notre expérience dérivent inexorablement de l'acte originel de séparation. Cet acte est lui-même remémoré, ne serait-ce qu'inconsciemment, dès notre première tentative de distinguer des choses différentes en un monde où, au tout début, les frontières peuvent être tracées où bon vous semble. A ce stade, l'univers ne peut être distingué de la façon dont nous agissons sur lui et le monde peut, sous nos pieds, paraître sable mouvant* » (1).

Musiques de la folie, double Bang : épaves de formes précaires, quand les

(1) G. Spencer Brown. « Laws of Form », Allen and Unwin, traduction inédite établie par Dominique Wintrebert.

sons sont à peine des voix ou quand les voix redeviennent des bruits. A la limite du chaos, le rythme ; pulsations, retour des phonèmes, scansion des clichés, des parfums, des mots. « Dis, raconte-la moi encore l'histoire... » mais c'est déjà plus tard, bien plus tard.

Il y a une loi (comme on dit la loi du milieu), une pression, plutôt, du chaos sur la forme qui l'épouse et l'organise — grande beauté de principes arithmétiques, élégance du raisonnement ; fil sur lequel il ne convient pas de s'étendre : sur les cendres de sa jouissance, l'activité de pensée se fige dans son plaisir (2). Parce qu'on les *entend* : Ah, sont-elles jolies nos pensées ! Musique toujours... et l'oreille du psychanalyste musicien n'écoute plus ces laideurs.

Pour nous qui sommes si et pas tant fous, il y a entre faire taire la cacophonie et détruire le discours intérieur, une marge — crête plutôt que plage — qu'ordonnancent les lois de la forme. La grâce, c'est l'équilibre enfin débarrassé de la maîtrise.

La dette au symbolique n'est pas le denier du culte — serait-ce le culte de l'axe ou le culte de la barre : quand gauche c'est gaucherie, quand droite c'est droiture.

Il y a une liberté qui tient au dégagement de la forme derrière la consistance. Chercher la forme, trouver des formes nouvelles ; à la limite du vertige (3), tailler leurs lois : travail d'artiste ou d'artisan sur le pâteux des opinions. Travail infini en raison de l'inévitable et nécessaire métaphorisation de la forme.

En ce qui concerne le champ de la pratique de l'art inauguré par Freud, nous ne pouvons pas évaluer les effets qu'auront sur ses limites les déplacements futurs ou peut-être même actuels.

Nous pouvons cependant indiquer quelques conditions d'un déplacement.

D'abord se mettre à plusieurs, s'encorder. Pour une maturation de la dialectique des filiations et des ruptures constituantes, il convient de respecter le temps de la Seconde Génération (4) ; temps d'ouverture et non de coupure, où elle se constitue dans le risque de l'hétérogénéité des paroles et la rencontre d'autres formes à l'œuvre dans d'autres discours. Avec le pari qu'ainsi, de l'expérience psychanalytique, pourront se formuler les questions actuelles.

(2) Marc Nacht a travaillé cette question lors de son exposé au Cercle Freudien le 26 mai 1982 : « Ouverture, fermeture de la pensée » (inédit).
(3) Lire à propos de ces moments où le Symbolique bascule comme Réel, la mésaventure psychanalytique de Marc, le chercheur scientifique du roman de Daniel Schiff : « La ligne de Sceaux », Les Éditions de Minuit.
(4) Terme argumenté par François Wahl in « Qu'est-ce que le structuralisme », Le Seuil, p. 8.

Encore faut-il avoir épuisé ce qui est déjà là ; s'être assuré du tarissement de son sens, qu'il n'y a plus de jeu. Habile répartition de la dette tout autant. Le discours, c'est aussi une façon de faire avec les idéaux. Des mathématiques à la toxicomanie il en est d'autres, qui débordent le champ circonscrit par la logique. Mais vient toujours le temps de la preuve : « *J'ai souvent été frappé, arrivant aux preuves, par l'apparent alignement des mathématiques avec la théorie psychanalytique. Nous nous efforçons de découvrir, dans chaque discipline, par un mélange de contemplation, de représentation symbolique, de communion et de communication, ce que c'est que ce que nous savons déjà.* » (5). Ainsi, ce que l'on opère n'est pas ce que l'on sait et savoir ce que l'on sait (que nous considérons comme un acte), c'est assurément une problématique psychanalytique. Mais si l'art du mathématicien porte sur la preuve, ce qui concerne la psychanalyse, c'est plutôt en quoi la preuve ne ferait pas acte ; c'est pourquoi l'acte psychanalytique ne se supporte pas de la preuve ; d'une certaine façon, l'acte psychanalytique, c'est la preuve même. Monstration *et* démonstration : à la différence du mathématicien, entre l'acte psychanalytique et en rendre compte, c'est un écart de nature ; et la démonstration, c'est plus l'affaire de l'analyste que celle de l'analysant.

Alors, comment *savoir* qu'on est ailleurs ? Pour prendre la question sous l'angle du sujet, confronté à l'expérience du franchissement, il faut aussi au déplacement une jouissance — dont le paradoxe est qu'elle n'en produit pas moins une nouvelle assignation à résidence.

S'il y a crise, il y a aussi bataille sur les frontières.

Une évaluation sensée des limites de la psychanalyse prendra en compte ceci que, pour nous, les choses ne sont pas réductibles au pouvoir analysant de la forme elle-même ; car la forme y est incarnée — et doublement, puisqu'il y faut deux protagonistes.

C'est sa condition même.

Ceci est un irréductible du transfert, opérateur de la cure (6).

C'est ainsi et c'est tant mieux : le propos de la psychanalyse, c'est précisément de soutenir cet irréductible.

(5) G. Spencer Brown, *op. cit.*
(6) A propos du transfert comme l'opérateur de la cure, cf. Claude Rabant : « Trans ». Exposé au Cercle Freudien du 18 novembre 1981 (inédit).

# A L'IMPOSSIBLE, CHACUN EST TENU (1)

*Jean-Jacques Blévis*

*La seconde guerre mondiale a fait d'innombrables victimes. Tout d'abord cinquante-quatre millions huit cent mille morts répertoriés, puis environ trois fois plus de lecteurs de Mémoires de guerre.*
*Woody Allen*

Francis Bacon nous dit que toute peinture véritablement réussie, est *accident.* Entre la toile et le peintre, le pinceau trop gros, la peinture qui déborde, font que le résultat échappe à la représentation anticipatrice. La violence de la vie nous est donnée à voir.

Les artistes tentent de transmettre l'impossible à dire, de nous montrer l'invisible, comme de faire entendre l'inouï. C'est ce qui les fait désirer dans la nécessité de créer. Pour nous, dans la psychanalyse, l'impossible à dire renvoie à cette dimension du manque fondamental, organisateur du désir. C'est ainsi que la cure déploie l'espace du trauma. En tant qu'elle est une expérience de la parole, elle est, jusque dans son excès, l'épreuve du sexuel dans l'échec de ses représentations. Pourtant certaines cures, plus que d'autres, et à certains moments, nous appellent à entendre le traumatique, au-delà des mots, dans une jouissance qu'on ne peut rapporter au sexuel. C'est le cas notamment, chez des patients qui présentent des troubles narcissiques importants sans que pour autant, nous évoquions systématiquement la question de la psychose, puisque les cures de névrosés sont aussi bien concernées par cet enjeu. Une écoute, déjà ancienne, des enfants et des adolescents, dits épileptiques, m'avait orienté dans ce sens (2).

Pour l'épileptique, la solution névrotique au trauma ne suffisant plus, le travail de la mort, alors laissé à lui-même, vient mettre en péril le sujet dans son corps et sa pensée, jusqu'au point ultime, parfois, d'une mort réelle et brutale. A l'analyste, de permettre aux pulsions de mort de son analysant de trouver le chemin de la vie (3). Ce travail de représentation est liaison tout autant que déliaison, dans une reprise et un dégagement de la fonction phallique à l'aide du transfert.

(1) Texte présenté en décembre 1982 dans le cadre du groupe de psychanalystes du Jardin de la Paresse.
(2) Je renvoie aux écrits de L. Mélèse sur ce sujet.
(3) N. Zaltzman : « La pulsion anarchiste », *Topique,* n°24.

Dans ce texte, je tente d'aborder ces questions par le biais du traumatisme historique. En l'occurrence, celui de la dernière guerre mondiale ; de l'effet du génocide et d'Hiroshima, dans leur actualité, chez les hommes et les femmes de cette génération de l'après. Inexorablement vouée à rencontrer l'effet-séduction, qu'offre cette scène primitive carnassière, l'impasse névrotique, à dénouer, n'en épuise pas l'impact réel. Le livre et la vie de Pierre Goldman (4) en sont l'exemple dramatique, réactualisation pour tous d'une nouvelle scène-fétiche offerte au sexuel.

Il y a plusieurs types de rencontre. La rencontre avec les mots des autres n'est pas seulement à considérer du côté de l'inclusion dans l'Autre, mais aussi comme l'étayage qui permet l'assise d'un processus de séparation, sans doute comme pour l'enfant, le seul passage, toujours à répéter, vers le désir. Ce passage par les mots des autres est aussi la forme textuelle de la dette, en tant qu'il est possible de ne pas la méconnaître mais, au contraire, de la faire jouer (5). D'où les références qui jalonnent ce texte et m'ont servi de points de relance.

★
★ ★

1914-1918 — La communauté analytique reçoit comme un choc, cette première guerre mondiale qui verra ses membres répartis dans des camps ennemis. 1914 : Freud est littéralement sous le coup d'une crise patriotrique et chauvine. Peu avant la fin des hostilités, Ferenczi, Abraham, Simmel et Jones (6) se réunissent en colloque, pour tenter d'élaborer collectivement cette catastrophe. Dès 1915, Freud confronté, alors, à la dépression, écrit ses *Considérations actuelles sur la guerre et la mort* :

« Pris dans le tourbillon de ces années de guerre, informé unilatéralement, sans recul par rapport aux grands changements qui se sont déjà accomplis ou sont en voie de s'accomplir, sans avoir vent de l'avenir qui prend forme, nous-mêmes ne savons plus quel sens donner aux impressions qui nous assaillent et quelle valeur accorder aux jugements que nous formons » (7).

Quelle défaite pour cette croyance en une communauté de civilisation. « Et voilà que la guerre à laquelle nous ne voulions pas croire, éclata et apporta la... désillusion... » (8). Désillusion qui n'atteindra Freud, qu'après plus d'une année de guerre ; puis, les sentiments patriotiques s'envoleront. Il ne se sentira plus allemand, comme en témoigne la correspondance avec Arnold Zweig qui, lui, aura besoin jusqu'au terme de sa vie d'une idéologie ou d'un nationa-

(4) P. Goldman : *Souvenirs obscurs d'un Juif polonais né en France.*
(5) cf. R. Zygouris : *Rencontre et Séparation,* texte non publié.
(6) *Sur la psychanalyse des névroses de la guerre,* 1919.
(7) S. Freud : « Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort », in *Essais de psychanalyse,* p. 9.
(8) *Ibid.,* p. 13.

lisme à défendre ; destin exemplaire d'un homme de la Cause qui mourra Prix Lénine, en Allemagne de l'Est, après avoir vécu en Palestine de 1933 à 1948.

Freud, confronté à la mort, chez ses proches et en lui, se voit contraint à spéculer sur l'existence d'une pulsion de mort ; « spéculations » qui exerceront sur lui une véritable emprise. Le 23 septembre 1939, la mort lui épargne d'apprendre ce que réservent les années 40 (9) à cette communauté civilisée.

★
★ ★

La fin du XIX[e] siècle voit la naissance de la psychanalyse, dans un contexte historique, aujourd'hui bien connu. Freud apprend des hystériques ce que parler veut dire. Emma Ekstein paiera dans son corps, la relation transférentielle « paternelle » qu'il noue avec Fliess et à quoi il tient plus que tout. « Toutes les hystéries sont traumatiques » avait-il écrit, dans la collaboration avec Breuer.

Freud se cherche et s'autoanalyse avec Fliess, Emma et d'autres. Il écrit et théorise à partir de là. Inversement, la théorie vient infléchir sa vie et les cures. Difficile de démêler théorie et pratique quand dès l'origine, les deux se lient inextricablement. L'histoire également transforme la psychanalyse. Non seulement l'histoire individuelle, avec ses échecs et ses deuils, mais aussi l'histoire tout court, avec ses catastrophes. Avec le temps, ce n'est pas seulement la théorie qui change et évolue, mais aussi la cure elle-même qui se métamorphose. Bien sûr, la conduite d'une cure dépend essentiellement de l'analyste et de l'analysant. On s'accorde également à reconnaître l'influence importante des théories de référence de l'analyste et notamment l'usage qu'il en fait dans la pratique. Mais dans ce texte, je voudrais mettre l'accent sur l'infléchissement de la pratique et de la théorie analytiques par l'histoire contemporaine. Peut-on soutenir qu'après le génocide et Hiroshima, la psychanalyse s'est transmise inchangée ?

★
★ ★

Traumas historiques — traumas psychiques : la question se pose de leur éventuelle identité, de leur différence ainsi que de leurs relations pour un même sujet. La réalité historique pèse lourd sur les cures, même si en France, aujourd'hui, la médiation de la parole est sauvegardée (10).

Pour une génération d'analysants, les événements de 1968 ont précédé la rencontre avec l'analyse. On aurait tort de relier ces deux « scènes » sans s'apercevoir que pour l'essentiel, cette génération est celle de l'après-guerre.

(9) Notamment que quatre de ses sœurs allaient mourir dans des camps d'extermination.
(10) Sur l'interdit de Mémoire et la confiscation de l'histoire par l'État : lire le roman de Milan Kundera : *Le livre du rire et de l'oubli.*

Là aussi est le trauma, pour « un groupe particulièrement renvoyé au passé jusqu'à répéter ce qu'il n'a pas vécu — ce qui est la définition même du transfert » (11).

Beaucoup, parmi nous, dénoncent l'effet pernicieux que Lacan a joué auprès des analystes de son école, ravis d'incorporer la théorie du Maître et encore tout étonnés de pouvoir faire l'économie de penser par soi-même. Mieux, nous pouvons reprendre cette aliénation à notre compte et nous réjouir d'avoir su échapper à ce désir de soumission, à cet amour de la non-pensée, en un mot, à cet amour du Maître (quid de la haine ?).

Pourtant, comment transmettre ce qui nous a littéralement ouvert la voie de l'analyse grâce à Lacan ? Combien d'entre nous n'auraient sans doute pas fait le pas de cette aventure, dans les années 70, sans son travail analytique qui tranchait sur ce qui pouvait nous venir de la psychanalyse en France ?

Il est paradoxal d'avancer que c'est parce qu'il était français et de famille chrétienne que Lacan, par son enseignement, a permis de mieux connaître ce réel de l'histoire qui, en l'occurence, a nom Auschwitz, et ses conséquences psychiques pour la suite des générations. Étranger de la psychanalyse (imaginez-le, en 1936 à Marienbad), étranger aux Viennois et aux Juifs d'Europe Centrale, il a su accentuer dans la cure et la théorie, l'importance du rapport au Réel. J'émets l'hypothèse plus qu'hasardeuse, que c'est, aussi, la nature nouvelle, impensée, des entreprises de destruction et d'anéantissement de ce vingtième siècle qui amène Lacan, jusqu'à la fin de sa vie, à tenter de penser et d'appréhender des bouts de Réel dans la psychanalyse. Bruno Bettelheim, qui a été interné à Dachau et à Buchenwald avec Ernst Federn, a essayé d'en théoriser quelque chose comme psychanalyste. A le lire on ne peut se départir du sentiment de l'échec, son succès pratique impliquant de vivre, dans l'institution, avec les enfants autistiques. C'était sans doute pour lui, le prix à payer de la vie concentrationnaire.

★
★ ★

Le chemin qui mène à ce texte, est sinueux et émaillé de rencontres. Celle du texte de Nadine Fresco « La Diaspora des Cendres » (12) a été particulièrement inquiétante au sens de l'« Unheimliche ». Ce qui est apporté là, ne provient pas de cures mais d'entretiens qui ont pour objet d'étudier l'impact du génocide sur la génération d'après l'événement. Il n'est pas dit si certaines des huit personnes interrogées, sont en analyse. A la lecture, cela m'évoque plutôt ce qui peut se rencontrer en début de cure et ce qu'une telle rencontre peut lever d'interdits de paroles et de mémoires. Pour certains, ce sera seulement au bout de plusieurs années qu'une telle levée sera possible.

(11) J.B. Pontalis, *Nouvelle Revue de Psychanalyse* n°15, p. 227.
(12) N. Fresco, « La Diaspora des Cendres », *Nouvelle Revue de Psychanalyse* n° 24.

On peut attendre d'une psychanalyse qu'elle distingue, différencie, individualise, sépare et dégage les signifiants d'un sujet. Dans les fragments d'entretiens, rapportés par N. Fresco, c'est l'identité des expériences qui prime. L'identité des silences parentaux, des souvenirs interdits, des disparitions, les mêmes mots pour le dire, tout ce semblable nous parle de l'inquiétante étrangeté. Quelle emprise, quelle jouissance, venues des temps d'avant la naissance, se consument là solitairement et tout aussi bien collectivement. Des enfances comme beaucoup d'enfances, mais si souvent le silence sur ces années-là où ont disparu des proches. Pas une parole n'avait été prononcée au sujet de cette sœur morte : « A douze ans, j'ai pris dans l'armoire de mes parents le livret de famille. Il y avait mon nom, celui de mon frère... puis, encore avant, j'ai lu 'Judith, née le 12 janvier 1936'. Je n'avais jamais entendu parler d'elle. J'ai demandé à mon frère : 'c'est qui, Judith ?' Il m'a dit : 'Demande à maman'. J'ai demandé à mon père... il m'a dit : 'Demande à ta mère'. A ma mère, je ne sais pas pourquoi, je n'ai pas demandé... Sur le livret de famille, en face de 'décédé le...', il n'y avait rien d'écrit » (13). Mort interdite, non dite, non inscrite. « Le silence formait comme une chape de plomb qui pesait sur tous à la fois. Les parents n'expliquaient rien, les enfants ne demandaient rien. Du souvenir interdit de la mort ne parvenaient que les assauts incompréhensibles de la douleur » (14).

Dans ces temps du trauma historique, il y a de la non-transmission. Des enfants retrouvent des photos de famille, à la cave, sous les valises, derrière les objets abandonnés, et mises au rebut. C'est un temps de disparition : noms qui changent, judaïsme refoulé, visages oubliés, corps (é)perdus, circoncisions évitées. « Si on avait à transmettre une telle horreur à un enfant, je ne sais pas comment on le ferait, avec quel cœur et dans quelle langue ? » (15). L'autre face du silence des parents, c'est la recension obsessionnelle des enfants qui collectent tout ce qui a trait à ça, en vain, ils ne retiennent rien et ne font rien d'autre que d'en jouir d'une jouissance qui les concernent peu comme sujets. De cet impensable, de cet impossible, nous savons d'expérience qu'il n'est pas facile de se séparer.

De même, les nazis n'en finirent pas avec les Juifs. Au même moment où ils mettaient en place la technologie avancée, nécessaire à la « solution finale », ils constituaient, à Prague notamment, des archives juives à leur manière, pour se rappeler à leur insu, qu'on n'en finit jamais vraiment avec la vie et la jouissance de l'Autre. On peut seulement la reconnaître, la recevoir pour la vivre comme une part énigmatique de nous-mêmes, étroitement nouée à ce qui fait le ressort de notre jouissance phallique. C'est en quoi chacun rencontre en lui-même le féminin et le masculin.

En effet, vouloir se débarrasser de la jouissance de l'Autre est une tentative dévastatrice. Elle nous renvoie à toutes les autres tentatives meurtrières dont

(13) *Ibid.*, p. 207. (14) *Ibid.*, p. 208. (15) *Ibid.*, p. 212.

le fantasme est centralement articulé sur les signifiants : FIN - FINAL - FINIR - EN FINIR - et pourquoi pas *liquider*, comme le transfert. Avec la jouissance de l'Autre, ni « lutte finale » ni « solution finale ».

*Les mots de la langue maternelle*

« Je viens d'un océan qui n'a pas de limites. Qui a pris profondeur de la fonte des siècles, de la mémoire, sans fin recommencée, des épreuves et des espérances. Un océan qui a pour sel le temps lui-même par quoi se forme l'identité d'un peuple à son langage, la longue expérience de vivre et de mourir avec ces mots qui sont votre mère et votre pain, votre refuge, votre salut et votre trace dans le désert, que nul vent ne peut effacer.

Du plus profond de ma mémoire... Je ne savais même pas d'où ils venaient ces mots que l'on transportait comme des valises striées d'étiquettes, des mots toujours en voyage, sans visa, et parfois sans visage, avec en eux je ne sais quel Orient qui leur donnait éclat de perle et de miroir.

Mots de la langue maternelle, tissés de signes inconnus, de rythmes mélancoliques, de paysages évanouis dans des contrées qui n'étaient plus que des légendes. C'est par ces mots, pour moi, qu'est née la poésie, dans sa présence la plus humble et la plus quotidienne, avec ces chansons populaires Yidich dont mon enfance fut bercée comme d'une musique secrète qui toute ma vie m'a hanté parce qu'elle était la chaîne qui me rattachait à mon insu à l'histoire invisible et engloutie.

Charles Dobzynski : *Le Miroir d'un peuple.* Introduction à une anthologie de la poésie Yidich.

L'histoire d'un désir inconscient (16) ne peut se résumer à l'histoire perdue, ni même s'établir de la nostalgie mélancolique qui affecte toute évocation des fragments de la langue maternelle inaccessible (17). Freud a tenu que l'histoire inconsciente d'un sujet est en grande partie l'histoire de sa sexualité infantile qu'il va trans-porter toute sa vie. La psychanalyse promet du nouveau à condition que la répétition soit ébranlée au point de transformer fantasmes et destins des pulsions.

Pourtant, quand la langue maternelle (en tant que langue du désir de la mère), toujours refoulée par l'enfant, est devenue une langue en voie de disparition, à partir du génocide de ceux qui la transmettaient et la faisaient vivre, alors l'horreur et ses représentations ne se transmettent plus dans les paroles. Cette impasse de la transmission s'effectue à la puissance deux. L'histoire récente ou passée, nous montre l'exemple plusieurs fois répété, de tentatives de faire disparaître peuples ou groupes d'hommes et de femmes, de les éliminer physiquement, réellement. Mais ceci n'est sans doute pas suffisant. A chaque fois, il est tenté jusqu'à l'élimination, la disparition de ce qui fait l'enracinement symbolique d'un sujet : des noms, des photos, des corps disparaissent. Les générations suivantes se retrouvent coupées des représentations de l'horreur qui s'est abattue sur les proches, mais aussi des représentations plus intimes, de tendresse ou agressives, sexuelles, toujours, qui faisaient la vie-même de ces parents. Pour ceux qui ont survécu, le génocide est venu pervertir ce que l'on a coutume d'appeler le travail psychique d'Eros et Thanatos et provoquer un dé-frayage de leurs inscriptions pulsionnelles.

La mort n'a plus de lieu : elle est potentiellement partout. Et d'abord, dans le corps des fils, des filles et des parents de ceux-là qui ont disparu. Ça va se manifester, s'exprimer sous les formes connues par nous, sous les noms de psychose, maladies somatiques, toxicomanies, perversions, états limites, etc. toutes affections que l'on peut rencontrer chez les « névrosés-normaux » (18). Si tant est, justement, que l'expression « névrosés-normaux » convienne dans ce cas, si on se rappelle cette phrase de David Rousset : « Les gens normaux ne savent pas que tout est possible ».

A propos de la disparition de la culture quotidienne des Juifs, Daniel Sibony écrit : « Le rapport de ce nécessaire déplacement aux secousses de l'histoire est bien plus secret, plus détourné que je ne sais quel fantasme de Juif errant ou de Retour en terre promise. Ces déplacements sont des *séparations* d'avec l'image jusque-là nourricière ; et les pleurs qui les accompagnent ne laissent aucun doute. La névrose, dit Freud, consiste à s'accrocher à des îlots passés, ou anachroniques... Ils témoignent de la difficulté à franchir certaines « passes » du temps et de l'espace psychique. Mais c'est sans doute un

(16) Mais le désir inconscient a-t-il une histoire ? Freud indiquait que l'inconscient ne connaît pas le temps. C'est dire que le représentant de la représentation inconsciente n'est pas sujet à l'oubli. C'est le socle de la mémoire inconsciente. L'oubli et plus encore la mémoire de l'oubli ne peut se frayer que de là.
(17) Cf. le livre de J. Hassoun : *Fragments de la langue maternelle,* Payot.
(18) Expression empruntée à N. Zaltzman.

trait de cette histoire judéo-analytique qu'il faille dans ces passes étroites muer, se transmuer » (19). Le mot « séparations » est souligné par l'auteur. Il me semble que la question est là : Y a-t-il séparation dans ce cas ? Si ces événements sont traumatiques c'est bien qu'il s'agit, avant tout, de *ruptures* et de disparitions ; et c'est seulement dans un temps ultérieur, dans un deuxième temps, qu'une séparation pourra éventuellement se réaliser. Ces chocs ne peuvent être métabolisés selon le jeu réglé des pulsions partielles et des fantasmes. Même si c'est comme cela que ça fonctionne pour l'essentiel, le reste, le supplément de jouissance, se joue hors-langage. Cette jouissance mortifère, transmise directement d'une génération à l'autre ou aux suivantes (20), suit la trace des fantômes qui reviennent toujours, là où on ne les attend pas.

*Tragique-Humour et Dérisoire*

La psychanalyse est une scène pour le Tragique où le héros se retrouve confronté à la mort. Heureusement, il y a aussi l'humour et le semblant. Tragique et humour impliquent une jouissance. Une jouissance qui n'est pas la même dans les deux cas. Avec le tragique, nous recevons d'un Autre (de je ne sais quel Dieu), une jouissance infinie et mortelle.

Avec l'humour (le Witz) nous partageons une jouissance qui fait trait : c'est une des formes de ce que Lacan appelle la jouissance phallique. Avec le dérisoire, c'est la défaite de la jouissance. Chacun en rabat. Pourtant, c'est avec cet opérateur qu'une analyse se produit aussi. Dérisoire est le cadre analytique, le fauteuil-divan ; les retrouvailles à heures fixes... etc. S'il n'y avait ce semblant on se demande bien comment l'analyste pourrait interpréter en vérité et l'analyse devenir effective.

*La Rencontre et la Mémoire*

Les survivants des camps, du moins ceux qui écrivent, n'ont qu'une passion : nous dire l'indicible, transmettre l'intransmissible. Les autres ne peuvent que garder le silence.

« Nous lisons les livres sur Auschwitz. Le vœu de tous, là-bas, le dernier vœu : sachez ce qui s'est passé, n'oubliez pas et, en même temps, jamais vous ne saurez » (21). Partout se lit la hantise de se voir confisquer cette histoire-là. « Ceux qui n'ont pas vécu l'expérience ne sauront jamais et ceux qui l'ont connue, ne parleront jamais complètement » (22).

Bruno Bettelheim, psychanalyste, Elie Wiesel, écrivain, n'en auront jamais fini : depuis près de quarante ans, ils n'ont eu de cesse que la mémoire se

(19) D. Sibony : « Mais qu'est-ce qu'une histoire juive ? » in, *La Psychanalyse est-elle une histoire juive ?*, (Seuil), p. 170.
(20) L. Mélèse : *Voie Royale ou Forêt Vierge : à propos de l'exercice généalogique.*
(21) M. Blanchot : *L'Écriture du Désastre,* Gallimard, 1980, p. 131.
(22) E. Wiesel, cité par B. Bettelheim : *Survivre,* Laffont, p. 120.

transmette. Mais la mémoire est un échec. Dans la cure, nous ne rencontrons que la mémoire de l'oubli.

Pour moi, pour O. Grignon (23), « Hiroshima, mon amour », dit la mémoire impossible, mieux que la théorie psychanalytique ne l'a jamais dite. De la répétition des traumas à la séparation d'avec le Réel, il y a la rencontre. Rencontre amoureuse au lieu même où le réel de la bombe a tout dévasté. Répétition du Trauma de l'amour avec les mots d'Hiroshima. Ils s'aiment avec les mots de l'oubli, avec les mots de l'échec de la mémoire.

Rappelez-vous. Ils se rencontrent à Hiroshima. Elle, une jeune femme française de Nevers. Lui, un survivant d'Hiroshima ; d'être parti pour la guerre, l'a sauvé.

Elle a beau s'exténuer à lui dire, au plus profond de la nuit, qu'elle a tout vu à Hiroshima — l'hôpital, le musée quatre fois, les photographies, les reconstitutions, les actualités. L'amant japonais relance sa parole, dans une litanie d'un « Tu n'as rien vu à Hiroshima ».

La question qui aujourd'hui me vient, à propos de ce film, est la suivante : Quelles sont les conditions de la rencontre, de la rencontre toujours manquée, qui permet de sortir cette femme du trauma de l'amour de Nevers ? Je renvoie à la fin du film (de Resnais).

*« J'ai raconté notre histoire. Elle était, vois-tu racontable... »*

Et puis, tout à la fin, les derniers mots échangés entre eux :

*« Elle : Hiroshima — Hiroshima. C'est ton nom.*

*Lui : C'est mon nom. Oui. Ton nom à toi est Nevers. Ne-vers-en-France. »*

Elle vient à Hiroshima, jouer le rôle d'une infirmière dans un film édifiant. Le film sur la paix, « un de plus », me paraît être la condition (ou son tenant-lieu) de l'effet de nomination qui résulte de la rencontre. C'est une scène où s'exposent les documents, le musée avec les photographies, « les reconstitutions, faute d'autre chose..., les explications, faute d'autre chose. Quatre fois au musée à Hiroshima. » L'agencement de ce qu'il faut appeler la commémoration de l'horreur, cet artifice qui n'est plus la mémoire et qui n'est pas encore l'histoire, me semble la condition symbolique à l'issue de cette rencontre. Et le caractère un peu dérisoire des films ou des musées commémoratifs, loin d'être un obstacle à la « guérison » du trauma historique, en est un élément nécessaire. C'est en ce sens que l'opposition entre mémoire et histoire ne tient pas. « Le rapport de la mémoire et de l'histoire, c'est le vieux débat du travail historique lui-même. Par rapport à Hérodote, qui est en quelque sorte l'homme de la mémoire, Thucydide dit : la mémoire connais pas ! Je connais l'écriture, le travail historique... l'analyse, la discussion des témoigna-

(23) O. Grignon, *La Rencontre,* Exposé au Cercle Freudien, non publié.

ges et non pas la seule mémoire... Au fond, chaque génération dit de la génération précédente qu'elle est mémoire tandis qu'elle-même est histoire » (24). Nécessité de l'histoire et de la mémoire collective pour ne pas sombrer dans la folie. Pour que la mort des générations précédentes existe au-dehors de nous et qu'elle ne soit pas vouée à rôder en nous, nous habiter et nous livrer, dans l'opacité, à cette jouissance-là. Historiographie et mémoire sont nécessaires mais non suffisantes. L'amour trouve ce fils (l'amant) japonais, témoignant de la mémoire impossible, mais aussi de l'impossible oubli. Pas d'autre issue au trauma du sexe, seul relais au trauma de l'histoire, que ces rencontres avec et par l'Autre. Rencontres de bouts de réel qui apprivoisent un peu le trauma et le rendent vivable. Il n'est sans doute pas d'autre expérience plus vraie de la solitude.

★
★ ★

Les camps de concentration ont placé et placent en effet, ceux qui en ont été les victimes face à une expérience-limite (25). Mais celle-ci n'est pas seulement localisable dans ces catastrophes collectives. Un destin plus singulier l'implique tout autant.

Si pour le collectif, je soulignais l'intérêt des lieux de commémoration de l'horreur, c'est que chaque sujet est confronté à « l'enfant mémorial vivant » (26) qu'il est pour ses parents. Et pour cette génération de l'après-guerre, la venue au monde s'est trouvée nécessairement et collectivement prise dans un moment constitué comme une scène-écran qui comporte des aspects contradictoires : scène originaire séductrice, ouvrant la voie névrotique qui attend l'enfant désiré, et en même temps signifiant de l'effacement de l'horreur pour les parents (on efface tout et on recommence). La naissance de l'enfant vient faire écran aux manifestations du déchaînement de la mort contre ceux-là, qui de s'en être sortis vivants, ont désiré cet enfant. Dans l'actualité du transfert, l'analyste a pour tâche de permettre les déliaisons des signifiants de fantasme sexuel de la scène originaire, mais aussi d'aider l'analysant à reconnaître ou « reconstruire » les signifiants de ce qui, dans son histoire et sa pré-histoire généalogique, a partie liée avec la mort et s'est trouvé *condensé, précipité* dans la scène originaire des camps. Le dégagement de cette inclusion dans la « scène » n'est autre chose que la mise en jeu de la fonction phallique. Encore faut-il que l'analysant et l'analyste, ensemble fassent jouer dans l'échange ces représentants.

(24) P. Vidal-Nacquet : Interview à Libération, 24-25 janvier 1981.
(25) Terme utilisé par M. Blanchot dans son texte sur le livre de R. Antelme (*L'espèce humaine*) et repris par N. Zaltzman dans *La pulsion anarchiste.*
(26) S. Leclaire : *On tue un enfant,* p. 24.

« A cette union des pulsions (de vie et de mort) correspondra sous certaines influences une désunion de celles-ci. Quelle est l'importance des éléments des pulsions de mort qui échappent à ce domptage accompli par liaison à des apports libidinaux, on ne peut le deviner actuellement » (27).

La question reste ouverte : Cette séparation d'avec le maître-pouvoir de Thanatos passe-t-elle par un en-deçà du travail d'Eros ? Mettre en évidence chez l'humain, le caractère radical de l'objet du besoin, en-deçà de l'objet du désir. « Le besoin aride, sans jouissance, sans contenu » est-ce là, la pulsion anarchiste qui ramène vers la vie, telle que N. Zaltzman la nomme, citant Blanchot ? Ou bien, est-ce, posant une limite à la jouissance de l'Autre, déchaînée, renouer avec les pulsions partielles comme semble l'indiquer Freud ? Est-il possible, dans la cure, de mettre en jeu un objet du besoin, épuré de toute demande et de toute jouissance ?

★
★ ★

Avec Freud, le Trauma psychique c'est le sexuel : de la séduction trop précoce et qui ne prend son effet que dans l'après-coup jusqu'à l'introduction d'un « Au-delà » au principe du plaisir où la pulsion de mort est la vérité de la sexualité. C'est ainsi que les névroses traumatiques ont appris à Freud que le choc mécanique, source de destruction, subit une transmutation telle que l'énergie qu'il implique est mise au compte d'un renforcement du potentiel des pulsions sexuelles. D'où le travail silencieux des pulsions de mort selon Freud. Pour Lacan, c'est le Phallus et le Nom du Père qui permettent l'intrication de ces deux modes pulsionnels ou le nouage de ces deux types de jouissance. C'est en ce point qu'un sujet supplée à l'ininscription du rapport sexuel. D'où l'analyse « travaille à ce dégagement et à cette élaboration de la fonction phallique qui sont un de ses enjeux fondamentaux » (28). La clinique nous montre que le travail des pulsions de mort n'est pas toujours silencieux et implique une désintrication pulsionnelle. J'ai voulu soutenir l'hypothèse qu'alors, le trauma ne peut plus être identifié au trauma sexuel. La jouissance des signifiants (du corps) n'est plus dans ce cas organisé par le phallus. Ou du moins incomplètement. Si on reprend la théorie de Lacan sur la psychose, comme fondée sur la forclusion du signifiant du Nom du Père, mon hypothèse implique une disjonction du phallus d'avec ce même Nom du Père (29).

J'ai terminé cet article sur une question métapsychologique non-résolue tant dans la pratique que dans la théorie. Y a-t-il un autre procès de subjectivation que celui de la sexualisation ? *Réaliser* le trauma dans la cure, est-ce autre chose, pour le patient, que de passer d'un trauma non sexuel, réel, à un

(27) S. Freud : *Le problème économique du masochisme,* PUF, p. 231.
(28) F. Baudry, Exposé au Cercle Freudien, 2 juin 1982, non publié.
(29) M. Montrelay avance ce point de disjonction dans un sens différent.

trauma sexuel (réel et symbolique) organisé par le phallus sous sa forme négativée ? Le transfert n'est-il pas cet espace où peut avoir *lieu* cette reconnaissance des représentants de la mort qui jouissent un sujet, et contre quoi celui-ci n'a d'autres ressources que d'aller aux limites ? L'issue dépendra, en partie, de la possibilité que l'analyste trouvera en lui-même d'accompagner son analysant jusque-là pour lui permettre de se séparer... de lui.

Novembre 1982

## BIBLIOGRAPHIE


F. BAUDRY : Exposé pour le Cercle Freudien (non publié).
B. BETTELHEIM : *Survivre,* Laffont.
M. BLANCHOT : - *L'entretien Infini,* Gallimard.
- *L'écriture du désastre,* Gallimard.
M. DURAS : *Hiroshima mon amour,* Gallimard, 1960.
N. FRESCO : « La Diaspora des Cendres », *Nouvelle Revue de Psychanalyse* n° 24.
S. FREUD : - « Considérations actuelles sur la guerre et la mort » (1915) in *Essais de Psychanalyse,* P.B. Payot.
- *Problème économique du masochisme,* P.U.F.
P. GOLDMAN : *Souvenirs obscurs d'un Juif polonais né en France,* Le Seuil, 1975.
O. GRIGNON : *La Rencontre,* exposé pour le Cercle Freudien (non publié).
J. HASSOUN : *Fragments de la langue maternelle,* Payot.
M. KUNDERA : *Le livre du rire et de l'oubli,* Gallimard.
J. LACAN : Séminaire XX, *Encore,* Le Seuil.
S. LECLAIRE : *On tue un enfant,* Le Seuil.
L. MÉLÈSE : - « La pratique psychanalytique exposée à l'épilepsie », *Cahiers Entre-Temps* n° 1, 1981.
- « Voie royale ou Forêt vierge », texte pour les Journées *Confrontations,* mai 1982.
D. SIBONY : « Mais qu'est-ce qu'une histoire juive ? » in *La psychanalyse est-elle une histoire juive ?,* Le Seuil.
N. ZALTZMAN : « La pulsion anarchiste », *Topique* n° 24.
R. ZYGOURIS : *Rencontre et séparation* (texte non publié).

*François Baudry*

Une proximité, ludique et un peu irritante, serait cette histoire de *Chevalier sur le Lac de Constance* (1) : de nuit, un chevalier traverse le lac de Constance gelé ; il apprend à l'arrivée que le lac était, durant sa traversée, en train de dégeler, et en meurt de saisissement. La pointe de l'histoire dévoile ironiquement la dimension du fantasme, dans cette peur de déraper, de perdre pied, de se noyer.

Une autre évocation de départ, portant cette fois sur le registre du traumatique, pourrait être, dans *India Song*, les « ne supporte pas » du vice-consul. Par rapport à quoi, quand Anne-Marie Stretter répond au vice-consul que ce dont il souffre, c'est d'intelligence, elle ferme, ou confirme la fermeture, de tout espoir.

Une autre proximité, une autre manière d'être dans la même région, peut-être : les débuts d'*Hier Régnant Désert*.

« Vois, déjà tous les chemins que tu suivais se ferment,
Il ne t'est plus donné même ce répit
D'aller même perdu. Terre qui se dérobe
Est le bruit de tes pas qui ne progressent plus » (2).

Dans l'analyse, une certaine fréquentation de cette région peut advenir, et même, sans doute, s'imposer.

Proposons une suite d'hypothèses.

Le trauma, pour un sujet, amène, au plus radical, sa disparition. On peut sans doute le rapporter à de l'insubjectivé, et dans l'insubjectivé en fin de compte à l'insubjectivable. Il s'agit, topologiquement, de trous, de l'impossibilité d'aucun trajet.

(1) Peter Handke : *La Chevauchée sur le Lac de Constance*, éd. de l'Arche.
(2) Yves Bonnefoy. *Hier Régnant Désert*, Ed. Mercure de France p. 12.

La proximité des trous, voilà sans doute la région du traumatique. Si la fréquentation peut venir s'en imposer en analyse, n'est-ce pas dans la mesure où c'est de ce côté-là que le signifiant phallique est à apprivoiser ?

Du côté du trauma, on a à faire à ce qui après-coup sera en fait du distinguable : une pluralité de traumas, donc, mais dans une sorte d'état de coalescence. Pour le dire autrement, les traumas tendent à occuper une même place. Ou encore, peut-être, un traumatisme peut en cacher un autre.

Si le signifiant phallique peut, éventuellement, y être recelé ou coalescé, ce serait parce qu'il comporte lui aussi un aspect traumatique.

Cette série d'hypothèses conduit donc à ça, à un aspect traumatique du phallus. A ceci, donc, que la sexualité, le désir, sont, à leur manière, traumatiques, et que l'analyse, peut-être, les élabore comme pas si traumatiques.

Il y a un aspect traumatique du signifiant phallique en lui-même. Lacan le signifie lorsqu'il dit, par exemple, que le phallus, comme signifiant, « est le poisson à engloutir ce qu'il faut aux discours pour s'entretenir » (3). Un autre aspect est cependant aussi à considérer. C'est le lien du phallus à ce que Lacan a dégagé comme central dans le discours analytique, à savoir qu'« il n'y a pas de rapport sexuel ».

Cela veut dire, comme on sait, qu'il n'y a pas de signifiant susceptible d'inscrire un tel rapport. Sans doute peut-on le dire aussi de cette manière : le masculin ou le féminin ne sont pas subjectivables en fonction simplement l'un de l'autre. Ce défaut de signifiant — si l'on veut, cette limite des pouvoirs du langage — c'est un trou, auquel, en tant que sujet, on a à faire. Le phallus vient s'y placer et est donc lié, initialement, à un trauma : à un échec du savoir du sexuel (4).

Solidaire de ce trauma, il s'en distingue.

Il serait figuré, par exemple, par un lézard qui surgit d'un trou pour vous mordre — c'est-à-dire, vous toucher dans votre corps. Ce qui se subjective alors, c'est le « rapport au » signifiant phallique. Avec ce « rapport au », on a à faire aux différents aspects de la fonction phallique.

Le signifiant phallique, quant à lui, à ce niveau où il est lié aux ruines d'un savoir du sexuel, ce serait, aussi, l'oiseau de la fin d'*Hier Régnant Désert* (5) :

(3) Lacan. *L'Étourdit*, Scilicet 4, p. 13.
(4) Lacan. *Radiophonie*, Scilicet 2/3, p. 65.
(5) *Hier Régnant Désert*, p. 75.

« L'Oiseau des ruines se sépare de la mort.
Il nidifie dans la pierre grise au soleil (...). »

Cependant ce qu'il est, le phallus, s'élabore, à plusieurs niveaux.

Prenons plus particulièrement, dans les termes lacaniens qui, différemment, relèvent de cette élaboration, le point (le point central du cross-cap) et le signifiant Un (qui est « l'Un-tout-seul là où se dirait le rapport »).

A propos du point central du cross-cap, Lacan dit, dans le Séminaire sur l'*Identification,* qu'il s'agit d'un « point-trou » paradoxal. Que veut dire ce paradoxe d'une équivalence du point et du trou ?

On peut interroger une telle équivalence à partir du point : comment peut-il être identique à un trou ? Cette question sur la nature du point mène à sa reprise ultérieure (par exemple dans l'*Étourdit* (6)) par la question du « point-nœud ». Mais le trou n'y apparaît plus alors que de manière dérivée, comme « s'imaginant ».

Si on interroge l'équivalence en sens inverse (le trou peut-il être identique à un point ?), on fait surgir une hypothèse sans doute difficilement étayable, mais dont le mérite est de faire porter la question sur ce qu'il y a effectivement aussi à suivre, à savoir sur l'élaboration du trauma (qu'il n'y a pas de rapport sexuel). On peut décrire topologiquement comment le trou peut, d'une certaine manière, être bordé. (La question du vide, ou plutôt d'un vide, fait aussi partie de ce qui peut s'en élaborer). Mais est-il possible d'arriver jusqu'à la constitution d'un point — par exemple en réduisant le bord à un point — sans résorber le trou, c'est-à-dire sans l'escamoter ?

Il semble que l'élaboration du côté du phallus, et celle du trauma auquel il est lié, restent distinctes, tout en étant solidaires.

C'est ce que l'on retrouve quand le phallus est élaboré comme le Un. Par exemple, on peut, sans doute, y rapporter le couplage par Lacan des termes « Moins-Un » (qui est « le lieu de l'Autre ») et « Un-en-moins » (qui est « le signifiant même ») (7).

(6) *L'Étourdit,* p. 42.
(7) *Radiophonie,* p. 61.

Au niveau où le Un est lui-même précisé comme « point de réel », il apparaît encore comme lié au « rapport vide » : c'est la « monade », qui est, dit Lacan, le « point-de-réel du rapport vide » (8). Mais s'en distingue, solidaire d'une certaine manière, une autre sorte de Un, la « nade », qui est « le rapport vide insistant ». La nade et son insistance sont, sans doute, ce à quoi arrive l'élaboration de ce trauma qu'il n'y a pas de rapport sexuel.

Lacan rapporte à la nade « ce qui se saisit des riens de sens, faits de non sens, à reconnaître dans les rêves, les lapsus, voire les « mots » du sujet pour qu'il s'avise que cet inconscient est le sien » (9). Ne pourrait-on rapporter encore à la nade le « grain de fantaisie », dont Lacan — citant D. Viardot : « la femme a dans la peau un grain de fantaisie » — parle aussi à propos de l'analyse ? (10)

Du côté du signifiant phallique, la suite (logique) de l'élaboration du un est la possibilité du nombre (par exemple la possibilité du nombre comme signifiant du sujet dans le pulsionnel).

On retrouve ici la possibilité du déplacement au sens d'Entstellung, qui englobe métonymie et métaphore : « faire passer la jouissance à l'inconscient, c'est-à-dire à la comptabilité, c'est en effet un sacré déplacement » (11).

Est-ce ce déplacement dont la réponse d'Anne-Marie Stretter a fermé la possibilité — ou confirmé la fermeture — au vice-consul ?

Si cette possibilité n'est pas fermée, les différents traumas en ont-ils quelque chance d'être déphallicisés ?

(8) Lacan. *Ou pire,* Scilicet 5, p. 8.
(9) *Ibid.*
(10) Lacan. Fin du Séminaire inédit sur le *Désir et son Interprétation.*
(11) *Radiophonie,* p. 72.

# TRANSFERT IMMOBILE

*Monique Schneider*

Le jeu du cadavre exquis nous reconduit au mythe qui a permis à Freud d'inaugurer son exploration (1) ; je veux parler du mythe archéologique tel qu'il s'énonce au début des *Études sur l'hystérie* et tel qu'il affleure à nouveau, bousculé par des secousses sismiques, à d'autres moments du parcours. Croire à une succession d'inscriptions, chacune étant isolée de l'autre par un pli, croire à une succession de strates douées chacune d'une consistance propre, c'est se situer d'emblée dans une perspective linéaire, faite d'éléments discrets, supposés indépendants les uns des autres et s'enchaînant selon un ordre de concaténation, de juxtaposition externe. Il n'est pas jusqu'au mode de décryptage qui ne présente des analogies dans l'un et l'autre mythes : de même que les éléments du cadavre exquis, couchés sur la feuille sur laquelle ils sont inscrits, occultés par les inscriptions successives, apparaissent, dans le mouvement de déplier la feuille, dans l'ordre inverse de leur inscription, de même, selon le mirage inaugural qui fut celui de Freud, les événements traumatiques affleurent au jour, dans le travail cathartique, « dans l'ordre inverse de leur apparition ». Avant que commence la cure, une sorte de foi dans l'inscription mémorisante est nécessaire : tout est là, comme dans ces « archives tenues dans un ordre parfait » dont Freud dote la mémoire hystérique ; il s'agit seulement de déplier, de dérouler en sens inverse une succession stratifiée d'événements ou de signifiants.

Au commencement était... Le caractère fondateur du mythe démiurgique semble incontournable, comme si, en même temps que s'effectue un travail de défouissement, il était nécessaire d'élaborer, de manière parallèle ou inversée, un grand récit — contrairement à ce que suggère J.F. Lyotard, nous n'avons pas dépassé l'ère des grands récits —, pour adosser le déroulement qui s'effectue à un enroulement supposé originaire ; toute lecture peut alors apparaître comme lecture à rebours. Tout se passerait comme dans les cérémonies primitives où, avant de se livrer à une opération visant la guérison, on invoque le geste inaugural accompli par l'Ancêtre, geste sacralisant dans l'après-coup la procédure actuelle. Cette nécessité d'une sacralisation antidatant toute procédure actuelle est d'autant plus manifeste que Freud, en dépit des perturbations introduites ultérieurement dans la temporalité solidaire du mythe archéologique ou géologique, n'abandonnera jamais radicalement un système de coordonnées qui se présente moins comme produit de sa recherche que comme sol de cette recherche.

(1) Ce texte a été présenté en janvier 1982 à une soirée du *Cercle freudien*.

Le concept lui-même de transfert, tel qu'il surgit dans la démarche de Freud, ne se comprend que référé à une spatialité et à une temporalité qui postulent l'existence d'éléments discrets, pouvant glisser tels quels, inchangés, le long d'un axe temporel ou sur un plan euclidien. Double translation : dans l'espace et dans le temps ; un tel phénomène n'est concevable que si on se donne des éléments — processus psychiques ou scènes — capables de changer de lieu d'habitation, d'émigrer dans un ailleurs, tout en gardant leurs caractéristiques inchangées. C'est ainsi que, se trompant d'adresse, des lambeaux d'histoire, prélevés sur un passé révolu, viendraient, tels des blocs erratiques, prendre possession de l'espace analytique. « Fausse liaison » (*falsche Verknüpfung*), décrétera Freud, pour refuser de se voir comme le destinataire authentique de mouvements qui se trouveraient importés de l'extérieur dans la scène analytique. L'occasion qui invitera Freud à effectuer cette lecture n'est pas indifférente : à la fin des *Études sur l'hystérie*, Freud a recours à ce terme de « fausse liaison » pour désigner un souhait émergeant dans l'esprit d'une patiente, souhait de voir l'homme « avec qui elle avait eu une conversation » lui « imposer un baiser » (*einen Kuss aufdrängen*) (2). Souhait évidemment dé-pla-cé — le souci de l'honneur médical dictant l'interprétation —, donc souhait trans-féré.

Au lieu de regarder le concept de transfert comme l'objet d'une découverte, il est essentiel de souligner la manœuvre défensive dont son invention est solidaire. Dans un texte publié dans *Études freudiennes* (3), « Lucifer-Amor ou la grande peur du transfert », j'ai analysé le texte de Freud « La dynamique du transfert », en partant des opérations d'écriture qui structurent l'analyse : plaidoirie, disculpation, puis déclaration de guerre, exposé de manœuvres stratégiques et polémologiques. On assiste en effet, dans le mouvement de la démarche freudienne, à une sorte de transfert du transfert. Ce que Freud nous dit d'abord concernant le transfert, c'est le fait que le psychanalyste n'en est pas responsable, que le transfert habite toute situation, donc inévitablement la situation analytique, le psychanalyste occupant la position de témoin innocent et contraint, ou la position de Ponce-Pilate. Il n'y est pour rien dans le mouvement amoureux qui se déverse sur lui. Se détourner, s'extraire de la scène pour revendiquer la position d'un observateur non complice, ces opérations sont inséparables de la définition théorique qui prétend cerner le phénomène transférentiel. Si, contrairement à Breuer qui prit la fuite devant sa patiente éprise et se voyant enceinte de ses œuvres, Freud tint bon en maintenant le rapport avec la patiente, on peut cependant regarder la solution freudienne comme analogue à celle de Breuer, mais s'effectuant sur un autre plan. C'est l'élaboration théorique, innocentant le psychanalyste dans la définition même qui est donnée du transfert, qui constitue l'équivalent d'une fuite : mouvement de dégagement par lequel Freud délègue un fantôme là où le patient

(2) *Études sur l'hystérie*, PUF, p. 245. *G.W., I, p. 309.*
(3) N° 19-20 sur *L'amour de transfert*, Evel, 1982.

croyait le rencontrer. D'anecdotique qu'elle était au départ avec Breuer, la fuite est devenue instituée.

Or la définition du transfert comme « réédition » pure et simple d'une scène passée n'est légitime que si on se donne d'entrée de jeu une temporalité conçue sur le modèle d'un déroulement linéaire, sorte d'axe sur lequel viendraient s'inscrire en un point précis des événements, des impulsions ou des signifiants, autant d'éléments clos, discrets, qu'il serait possible de faire resurgir en une pure opération de répétition ou de glissement d'un point à l'autre. Temporalité à la fois linéaire et orientée ; on se donne comme allant de soi la différence entre l'avant et l'après et on décrète que l'avant, conçu à la manière d'un mobile se déplaçant inchangé le long d'un axe, est venu habiter, hanter le présent ; seule cette croyance en une entité passée vue comme compacte et auto-suffisante permet de désigner comme « fausse liaison » la rencontre qui se produit. Pourquoi en effet la dire « fausse », si ce n'est au nom d'une croyance en la possibilité d'entités temporelles rigoureusement étanches, idéalement séparées les unes des autres ? Interpréter le transfert reviendrait à restituer à ces tranches de passé une étanchéité de droit. Freud renoue en fait avec sa première interprétation de la névrose traumatique, provoquée par l'irruption et l'incrustation d'un « corps étranger », fragment de réalité externe qu'il s'agirait d'expulser, donc de renvoyer à l'expéditeur. Renvoi à l'expéditeur qui constituera l'opération stratégique essentielle, dans la praxis freudienne, tant pour désigner que pour dissoudre le transfert.

Renvoi à l'expéditeur, renvoi au passé. Peut-on se donner telle quelle, à la manière d'un système de coordonnées à l'intérieur duquel tout ce qui est entendu viendrait automatiquement s'inscrire, cette temporalité linéaire, segmentaire, connaissant d'emblée la distinction de l'avant et de l'après, temporalité implicitement solidaire de la notion freudienne du transfert ? Si transfert il y a, il serait plus juste de le référer au niveau des modèles présents dans l'implicite ; ainsi la temporalité inhérente au modèle scientiste se serait-elle trouvée « transférée » dans l'espace analytique.

Des incises vont certes entamer cette structure temporelle présupposée. Le thème de l'après-coup intervient comme brisant le mythe de la successivité, puisqu'il devient difficile de savoir sur quelle strate temporelle vient s'inscrire le complexe d'affect, de phantasmes et de scènes qui se disperse lui-même sur divers paliers. Peut-on appeler répétition la seconde expérience, puisque c'est grâce à elle qu'advient véritablement la première, selon cette logique du « processus primaire posthume » présent dans l'*Esquisse* ? Surimpression ou chevauchement des différents temps et, tout aussi bien, des différents actants : le thème du revenant va en effet brouiller l'indépendance supposée des scripteurs ; si l'on revient au paradigme du cadavre exquis, la question se pose : qui est-ce qui écrit sur chaque pli ? Est-ce un personnage distinct, comme dans le jeu, ou est-ce un quelconque revenant, si on se réfère au jeu psychanalytique ? C'est peut-être se rassurer que se donner la différence des scripteurs comme présupposée. On assiste au contraire à un effet d'*Unheimli-*

*che* lorsqu'on pose la question de savoir qui a écrit l'histoire, qui la raconte et à quel moment on assiste à un changement de scripteur. Dans l'histoire qui se constitue ainsi, les plis sont plus ou moins effacés et on ne sait plus très bien à quel moment il faut plier la feuille pour obtenir un élément isolable. Il n'est d'ailleurs pas certain qu'on puisse obtenir, même en parvenant à isoler un pli, une unité discrète. On se trouve d'emblée en présence d'un phénomène de chevauchement où interfèrent aussi bien le registre du signifiant, celui de l'affect, celui de la scène. Dès le premier pli, il y a déjà éclatement ; on se heurte d'emblée à l'infini d'une décomposition ne pouvant s'arrêter à aucun terme ; infini d'un pluriel innombrable. Par rapport à cette perspective d'un conglomérat initial et continué, le paradigme du jeu des cadavres exquis aussi bien que le paradigme géologique freudien apparaissent comme venant endiguer, conjurer ce mouvement de décomposition qui n'aboutit pas nécessairement à des corps ou à des temps qu'il serait possible de séparer les uns des autres. La métaphore initialement proposée par Freud des archives parcourues dans l'ordre inverse de leur constitution venait préalablement conjurer ce qui se manifestera du côté de l'*Unendlich* ou du *zeitlos* et qui vient brouiller la temporalité ordonnée initialement invoquée, temporalité qui est la condition même de la définition du transfert comme réédition.

En critiquant ainsi la valeur de modèle du jeu des cadavres exquis ou du mythe archéologique, je suis loin d'abandonner le mythe pour ouvrir une perspective en direction de ce qui se passerait effectivement dans la situation analytique, ou pour proposer une conception rigoureuse de la temporalité. Je suis en train de raconter un autre mythe. Un mythe ou un conte. Je pense en effet à la sorcière des contes russes, Baba Yaga, qui se déplace en se servant de son balai pour effacer les traces de son passage. Effacer toute tentative de linéarité, d'inscriptions venant délimiter, segmenter l'espace ou le temps. C'est bien à une opération analogue que je m'emploie pour gommer tout le quadrillage visant à conjurer la menace incluse dans le transfert ; au lieu de l'approcher en le situant dans un espace euclidien, j'en appelle à la forêt du conte pour créer un espace d'enténébrement, de conglomérat, d'absorption multiple. Pour briser la tentative visant à approcher la situation analytique en partant d'un mouvement de dénégation — il ne s'y passe rien qui n'y soit transporté à partir d'un ailleurs ou d'un passé —, je préfère me situer d'emblée à l'intérieur du ventre du loup ou à l'intérieur du chaudron de la sorcière. Autant de lieux où la temporalité est foncièrement indivise.

Ce qui me ramène à la nostalgie qui a donné naissance à mon premier texte (*De l'exorcisme à la psychanalyse, le féminin expurgé*, Retz, 1979), où je situais l'une des dimensions du projet freudien dans la filiation du projet exorcisant — purger, éliminer, se situer dans l'acte et la temporalité propres à l'enquête —, pour présenter ce mouvement comme défense vis-à-vis d'une autre structuration temporelle indivise : celle du sabbat, qui est celle du mélange des corps, des formes, des temps, temporalité rendant possible une présence ubiquitaire défiant toute exigence séparatrice. L'affrontement entre la tempora-

lité segmentaire, linéaire, et la temporalité — ou plutôt l'a-temporalité — nocturne ne se présente d'ailleurs pas essentiellement comme heurt de deux conceptions philosophiques ; il s'agit, plus profondément, d'un heurt entre deux cultures. La temporalité nocturne, celle du sabbat, est celle où se perpétuent d'anciens cultes populaires, plus ou moins polythéistes, ceux qui s'inscrivent dans ce que Rocca-Serra, étudiant la temporalité archaïque chez les Latins, nommait « le non-temps de la nuit ». Cette structuration flottante, diffuse, se verra imposer un quadrillage temporel qui ne fait qu'un avec l'œuvre centralisatrice du pouvoir royal : circonscrire les faits, les dater, désigner des coupables, autant d'aspects propres à une temporalité réglementée offrant un cadre dans lequel viennent s'inscrire les résultats de l'enquête. Cette passion de l'enquête qui animera les premières explorations thérapeutiques de Freud et qui le conduira également à dater, circonscrire, désigner les coupables : « j'ai trouvé le séducteur de mon malade ». Temporalité juridique qui injecte un ordre dans le foisonnement enchevêtré qui prolonge le registre onirique, temporalité qui, placée sous les auspices de « notre dieu logos », comme l'invoque Freud, correspond en fait au résultat d'un domptage : affrontement thérapeutique ou choc et écrasement de deux cultures.

Il serait d'ailleurs naïf d'insérer la dénonciation du caractère dominateur de la temporalité centralisée dans un projet de retour à une temporalité archaïque supposée vierge ; l'essentiel est de percevoir le jeu de forces derrière le clivage conceptuel et de ne pas être dupe du caractère défensif ou oppressif de la temporalité quadrillée, reposant sur la coupure de l'avant et de l'après, de l'ici et de l'ailleurs. Cette temporalité qui doit sa vertu au pouvoir de l'incision et de l'assignation à résidence garde une fonction d'ouverture : défaire la fausse fermeture d'un présent ne découvrant pas en son sein les traces possibles d'un ailleurs, présent conduisant à des effets de saturation et de mirage.

Dans l'écart qui se dessine entre deux modes de structuration temporelle, peut se glisser une interrogation sur la manière dont font irruption ces éléments mis au compte du transfert ; interrogation d'emblée colmatée par le mode de lecture qui conduit à un aveuglement concernant le poids propre de la situation analytique, situation supposée diaphane, capable seulement de recevoir en son sein des hôtes externes. En prenant un point de départ diamétralement opposé à celui qui se réfère d'emblée à une temporalité réglementée, on pourrait tenter une démarche ayant une portée à la fois exploratoire et polémique : se situer d'emblée dans le ventre du loup, dans un présent multiple, pour faire apparaître l'enroulement sur soi de la parole, enroulement qui conduira à désigner comme venant d'ailleurs, comme venant du passé ou d'une forme quelconque d'extériorité, tout ce que la parole refuse de reconnaître comme effet débordant, inavoué, de son pouvoir : effet qui sera lui-même déporté pour être situé du côté du transfert.

D'où viennent les scènes évoquées dans la situation analytique ? Une brève incursion dans les univers respectifs de Janet et de Freud montrera que les phantasmes produits par les patients émanent moins d'un quelconque passé,

ou de mouvements de désir attribuables au seul patient, qu'ils ne constituent une retombée du scénario mis en place par la rencontre dite thérapeutique. Dans *De l'angoisse à l'extase*, Janet se réfugie dans l'attitude de l'observateur impartial et du témoin fidèle pour nous dévoiler les mises en scènes qui habitent sa patiente Madeleine ; mises en scène dérivant de l'imagerie religieuse et où Madeleine se voit, soit offerte en sacrifice sur l'autel, soit mimant une Nativité à l'intérieur de laquelle elle occuperait successivement divers rôles. Si, effectuant un transfert dans l'espace, on écoute les scènes offertes à Freud par les hystériques sur le cas desquelles il se penche, on assiste à des scènes de séduction violentes, impudiques, où la patiente se voit initiée précocement à la sexualité de par l'initiative paternelle. La différence est-elle attribuable au passé respectif des hystériques, passé qui, par un processus automatique de transfert, se trouverait convoyé dans l'actualité de ce qui se joue sur le plan thérapeutique ? Pourquoi alors l'effet répétitif des phantasmes de séduction paternelle chez eux et celles qui sont confiés à la main de Freud ?

« Histoire de cas », dit-on, mais de quelle histoire s'agit-il ? L'histoire en vient à se dédoubler si on est attentif, non pas à la seule histoire qui fait l'objet du récit et de l'analyse, mais de l'histoire qui, recouverte et voilée par la première, est constituée par tout ce qui se joue, se provoque et se dénoue entre les protagonistes qui contribuent à la production de ce qu'on pourrait nommer l'histoire-écran, celle qui se déploie sur le plan manifeste. En-deçà d'elle, court en effet une autre histoire, effectuée et non-dite, ou du moins absente du récit explicite. Cette autre histoire est rejetée du côté du cadre, se situant aux bords de ce qui est dit ; c'est elle qui, fournissant les conditions de possibilité de l'histoire-écran, histoire recueillant officiellement les événements passés, n'apparaît de manière occulte qu'en s'infiltrant dans le récit objectivé. Les scènes religieuses — sacrifice et Nativité — obtenues par Janet sont en effet directement induites par ce qui est présenté à Madeleine au niveau du contexte servant de cadre à l'évocation. Janet lui a en effet expliqué que, malgré le caractère inviolable et privé de ses extases, elle devait les livrer à son thérapeute pour le service de la science ; la célébration sacrificielle avouée dans les phantasmes viendraient alors expliciter l'opération de parole qui s'effectue pour la plus grande gloire de la science ; le désir du thérapeute, au lieu d'être posé comme pré-texte, occuperait alors la place centrale dans ce qu'offre le jeu prétendu libre de l'évocation. Le scénario de Nativité s'insère également dans un espace privé que Janet ménagea avec sa patiente, en décidant de rester seul avec elle le jour de Noël. La demande du médecin, demande s'infiltrant de manière marginale, occulte, agie sans être dite, se trouverait ainsi renvoyée à l'expéditeur assistant médusé — nouveau Joseph — à des phénomènes fascinants et étranges et qui sont, sans qu'il veuille le savoir, le fruit de son ensemencement.

Sans doute n'est-ce pas un hasard si Freud ne nous transmet, venant de ses patients, aucune scène de Nativité. Son agir analytique est en effet mû par des mouvements plus pénétratifs, déflorateurs et iconoclastes. Les « souvenirs »

de séduction relatés par les patients de la première heure renvoient à Freud cette passion du déshabillage et de l'initiation sexuelle forcée qui anime son mode de perquisition ; j'ai analysé, dans *Freud et le plaisir* (Denoël), le scénario qui se joue entre Freud et Katharina, Freud traquant les lieux du corps où un éprouvé de plaisir a pu advenir. Freud fera d'ailleurs remarquer, au sujet de Dora, que tout ce qui a trait au domaine sexuel a tendance à se cacher et qu'il revient à l'analyste de prendre lui-même l'initiative de le démasquer, de l'amener au jour. Séduction imposée, administrée de main de maître ; comment s'étonner que les patients produisent des pseudo-souvenirs de séduction paternelle ?

Un renversement s'opère ainsi en ce qui concerne le thème du transfert. Il semble que le renvoi au passé fonctionne comme dénégation ; le passé figurerait comme lieu où se trouve rejeté tout ce qui est agissant dans l'opération même de la parole, dans l'acte qui se cache derrière ce qui est proféré sur le plan manifeste. Le thème du transfert serait ainsi solidaire d'un leurre ou d'une illusion d'optique, tout au moins dans la définition qu'en propose Freud. La parole ne pouvant expliciter à la fois ce à quoi elle se réfère — l'horizon sur lequel elle ouvre — et l'acte ou le geste qui sous-tendent cette ouverture, elle n'est rendue possible que par un non-dit : ce qui a été éprouvé dans l'interprétation freudienne s'effectuant comme séduction s'enregistre effectivement, mais en se trouvant en même temps dénié ; le passé se déploierait alors comme l'écran où viendrait s'inscrire, dans un ailleurs apparent, l'inavouable agissant dans la parole actuelle, non pas dans l'objet de cette parole, mais dans ce qui, en elle, s'effectue à la manière d'un geste corporel. Geste qui ne peut se situer que dans l'inavouable, dans la mesure où toute l'éthique occidentale de la parole lui assigne une visée spiritualisante, visée permettant de marquer les différences sociales ; les professions dites « libérales » seront censées s'effectuer grâce aux pouvoirs du verbe et du regard, sans que la main soit aucunement convoquée, renvoyée qu'elle se trouve au domaine du servile ou de l'artisanal. Une parole capable de toucher, caresser ou pénétrer ne peut apparaître que comme une impossibilité ou une transgression. Le patient fera ainsi émigrer dans un ailleurs, dans le passé, toute la dimension d'acte qu'une parole libérale ne peut que dénier. C'est pourquoi, dans *La Parole et l'inceste* (Aubier-Montaigne), j'ai proposé le terme de « transfert sur place » pour désigner cet exil immobile qui condamne la dimension performative de la parole à ne se dire qu'en créant l'illusion d'un ailleurs naissant de ce que le présent refuse de prendre en charge.

L'occultation de l'acte ne saurait d'ailleurs être imputée à une mauvaise foi quelconque, puisque la structure même de la parole conduit à mettre en valeur un message, sans rendre explicite dans le même temps le mode de rapport à l'autre — demande, sommation, séduction — qui permet que soit véhiculé le message. Un passage de l'analyse de l'Homme aux rats permet de voir le chevauchement des deux ordres — le signifiant, l'acte — et l'occultation de

l'un par l'autre. Le patient raconte le supplice qui lui avait été décrit par le capitaine cruel :

« On attache le condamné (il s'exprimait si obscurément que je ne pus deviner de suite dans quelle position on attachait le supplicié), on renverse sur ses fesses un pot dans lequel on introduit des rats, qui se — il s'était levé et manifestait tous les signes de l'horreur et de la résistance — qui *s'enfoncent*. 'Dans l'anus, dus-je compléter' » (4).

En « complétant » ainsi le propos du patient, Freud ne fait-il qu'ajouter un signifiant à la fois suggéré et manquant ? Si ces termes n'ont pas été employés par le patient, c'est parce qu'il y avait une certaine équivalence entre le dire et le faire. Freud entre ainsi dans le scénario, et non dans la simple description du scénario, participant à la scène dans laquelle se projette le capitaine cruel. Les signifiants « dans l'anus », il ne fait pas que les articuler, il les enfonce véritablement, sodomisant ainsi à sa manière le patient, l'ana-lysant. Or c'est précisément cet acte cruel, accompli par la parole tout en restant dans l'implicite, qui va se trouver réélaboré par le patient sur le mode du transfert : le patient en vient à appeler Freud « mon capitaine » :

« A la fin de cette seconde séance, la patient se trouva dans un état de stupeur et de confusion. A plusieurs reprises, il m'appela 'mon capitaine', probablement parce que j'avais fait remarquer, au début de la séance, que je n'étais pas cruel comme le capitaine M... et que je n'avais pas l'intention de le tourmenter inutilement » (5).

La dénégation vaut ici comme aveu indirect. Le recours à un personnage situé dans l'ailleurs permet de recouvrir ce qui, par le truchement de la parole, vient de s'effectuer dans le registre de l'acte et de l'obscène. Dans ce débordement du faire sur le dire, le transfert vient s'insinuer pour prendre acte, tout en la rejetant dans un ailleurs, de l'opération accomplie ; il apparaît dans ce manqué interne de la parole, incapable, sauf dans les cas de performatif explicite, de rendre équivalent son dire à son faire. « *Transfaire* », pourrait-on dire, pour désigner cette opération de débordement inévitable. Le débat ouvert par Shoshana Felman dans *Le Scandale du corps parlant. Don Juan avec Austin ou la séduction en deux langues* (Seuil, 1980) est particulièrement décisif. Shoshana Felman reproche en effet à Benveniste de ne reconnaître comme performatif que le performatif explicite, comme dans l'énonciation « je promets », ce qui revient à rejeter le second temps propre à l'élaboration d'Austin. L'éthique de la parole serait en effet purgée de tout risque de perversité si, comme dans le performatif explicite, le dire pouvait s'égaler au faire, s'énonçant ainsi dans la transparence. A partir du moment où, à côté du performatif explicite, on maintient, comme le veut Austin et, à sa suite, Shoshana Felman, le performatif implicite, n'importe quelle énonciation devient la base possible d'un faire et, indirectement, d'un effet de « transfaire », ce qui ouvre la voie à toutes les opérations de séduction. Sans doute n'est-ce pas par

(4) *Cinq psychanalyses*, PUF, p. 207.
(5) *Op. Cit.*, p. 209.

hasard si c'est en priorité l'effet de séduction qui, mis en œuvre dans le style interrogatif et interprétatif freudien, s'est trouvé à la fois désavoué et avoué, à la condition de se voir pris en charge par un ailleurs supposé l'injecter dans une situation virginale. Situation qui se voudrait aussi innocente qu'un pur miroir.

Faut-il en conclure, qu'à la limite, la parole ne parle de rien d'autre que d'elle-même, des effets indéfiniment répercutés de sa propre opération ? Parole matricielle, quasi circulaire, n'en finissant pas de désigner un ailleurs pour ne pas voir le pouvoir insaisissable qui l'anime sans qu'elle puisse jamais se retourner sur lui et le capturer en son lieu d'émergence ?

Quoi qu'il en soit de cet enroulement sur soi condamnant toute parole à ne jamais coïncider absolument avec elle-même et à devoir décrypter indéfiniment sa propre opération, on peut estimer que la réponse à apporter ne relève pas du constatif — dire ce qui est —, mais de l'acte qui à la fois dit et transforme. C'est alors qu'apparaîtrait la dimension de césure, celle à partir de laquelle adviennent à la fois l'axe et les divers partages avant/après, ici/ailleurs ; dimension qu'il n'y aurait pas à justifier en la référant à une structure déjà donnée, mais à une nécessité d'un autre ordre : servir de garde-fou, pour que l'autre dimension de la temporalité, la temporalité matricielle et tournoyante, soit non pas abolie, mais référée à une exigence autre. Mais toute exigence, en tant qu'elle institue le partage entre l'avouable et l'inavouable, ne porte-t-elle pas en son germe le risque de s'imposer comme foyer de méconnaissance ?



# LES FIGURES DE LA MÈRE

*Julien Bigras*

« Les enfants sont des êtres vraiment curieux. Nous sommes portés à les protéger, notamment en faisant attention à ce que nous leur disons. Devant les enfants, nous surveillons notre langage, surtout pour ne pas leur faire peur. Pourtant eux-mêmes adorent les histoires d'ogres, de Lustucru et de sorcières. Un enfant parlera dans le récit qui va suivre. La situation sera renversée ; ce sera l'enfant qui racontera une histoire à l'adulte, au psychanalyste, histoire monstrueuse, susceptible de faire dresser les cheveux sur la tête de quiconque l'écoutera avec soin.

« Le monstre est maternel, non pas tellement parce que la mère de cet enfant est méchante, puisqu'au contraire il s'agit d'une femme attachante. Le monstre est quand même maternel pour des raisons obscures qu'il faudra élucider. La mère de l'enfant, d'emblée, aura elle-même envie de nous raconter une histoire. Elle nous racontera, à peu de choses près, la même histoire que celle du fils. Car elle aussi est habitée par le monstre. Et le récit qu'elle en fera exercera auprès de nous la même fascination et la même horreur que celui du garçon » (1).

C'est ainsi que débutait, il y a douze années, à pareille date, une très officielle conférence à l'Institut Albert Prévost, dans le cadre de mes fonctions d'enseignant et de chercheur attaché au département de psychiatrie de l'Université de Montréal. Et j'annonçais que ce texte intitulé « Le monstre maternel, un monstre muet » allait constituer une partie de mon livre *Les Images de la mère (1)* qui, déjà, était presque prêt à aller sous presse.

Il fallait surtout justifier les fonctions que j'occupais à l'hôpital et à l'université. Mais ce texte, dans son style surtout, ne rendait nullement compte des véritables recherches que je poursuivais. D'abord, il s'agissait du récit de la double analyse d'un petit garçon de quatre ans et de sa mère que je poursuivais concomitamment alors que dans ma pratique, à la clinique, je m'occupais surtout de jeunes filles suicidaires d'une part, et d'adolescentes ayant vécu une liaison incestueuse prolongée avec leur père d'autre part, ces dernières étant par ailleurs elles-mêmes suicidaires, pour beaucoup d'entre elles (2).

(1) J. Bigras, « Le Monstre maternel, un monstre muet », *Interprétation*, Vol. 4, n° 4, 1970, Montréal. (Ce texte fut reproduit dans mon livre *Les Images de la mère*, Hachette, Paris, 1971).

(2) Cf. J. Bigras et Collaborateurs, « En deçà et au-delà de l'inceste chez l'adolescente », *Canadian Psychiatric Association Journal*, Vol. II, n° 3, mai-juin 1966. Cf. également de Julien Bigras, « Le sens moral et le masochisme dans l'inceste père-fille », *Interprétation*, Vol. I, n° 1, 1969, Montréal. (D'autres textes furent publiés sur le même sujet).

Je publiais beaucoup et mon livre *Les Images de la mère*, représentait une sorte de bilan de mes recherches jusque là. C'est ainsi que dans ce livre furent également incluses les réflexions suscitées par certains de mes patients et patientes adultes tout à fait particuliers que j'avais traités à mon cabinet privé.

Il est remarquable toutefois que tous les patients qui avaient retenu mon attention et à propos desquels j'ai écrit ce livre, avaient ceci en commun d'être des écorchés vifs, même si, dans ma pratique privée notamment, c'étaient surtout des patients « tout un chacun » (ainsi que nous allons les désigner dans ce texte), qui venaient me consulter. En résumé, avant 1970, tout comme par la suite, je n'ai jamais écrit qu'au sujet des écorchés vifs.

Je reviens toutefois à mon propos initial pour souligner que l'histoire concernant le petit garçon et sa maman, « Le Monstre maternel, un monstre muet », était écrite d'une façon si spéciale, si inattendue qu'elle ne cadrait nullement avec la facture officielle, voire académique, de l'ensemble du livre. A un point tel que très souvent le soir, avant de se coucher, mes deux plus jeunes fils venaient s'asseoir sur mes genoux et me demandaient de leur raconter « l'histoire du monstre », ainsi qu'ils l'appelaient.

C'était donc plutôt un conte pour enfants. C'était même comme une sorte de récréation que je m'octroyais à la fin de ce fastidieux ouvrage où « Les Images de la mère » avaient été scrutées, examinées, soupesées, analysées selon la classique grille freudienne que l'on nomme le complexe d'ŒEdipe centré sur la seule figure du père. Et même si à l'époque je prenais l'œuvre de Mélanie Klein en considération, je me considérais dans le droit chemin ; je demeurais un praticien freudien orthodoxe et classique.

J'ai bien changé depuis et dans le présent exposé je compte prendre mes libertés, toutes mes libertés. Mes recherches, disais-je, portaient principalement sur des jeunes filles qui avaient connu des relations incestueuses prolongées avec leur père. Par pudeur sans doute — puisque entre elles et moi existait une véritable relation passionnelle dont je ne me rendais pas compte à l'époque —, je n'ai jamais osé, jusqu'ici, (sauf indirectement dans mon livre *Kati, of course*, Mazarine) raconter ce qui se passait vraiment avec ces adolescentes que je recevais quatre fois par semaine à la clinique. Sans vraiment savoir pourquoi — peut-être parce que je les ai connues plus intimement que tous mes autres patients —, ces jeunes filles seront considérées, dans cet exposé, comme les écorchées vives par excellence ; elles formeront le groupe prototypique des écorchés vifs, groupe qui se distingue des autres patients, les « tout un chacun », ainsi que je les ai déjà désignés.

Les écorchés vifs ressemblent beaucoup aux patients décrits comme cyborgs par Nathalie Zaltzman dans son article « Un mot primitif : la chimère du sexe » (3). Tout comme les cyborgs, les écorchés vifs sont des êtres très souffrants et très éprouvants pour le psychanalyste. La souffrance est surtout physique et certains organes vitaux, sinon l'organisme entier, sont déjà devenus des organes-robots lorsqu'ils nous consultent, ainsi que le souligne Natha-

(3) N. Zaltzman, « Un mot primitif : la chimère du sexe », *Topique* n° 20, Paris 1977.

lie Zalzman. Cette constatation est on ne peut plus éclairante en ce qui concerne les jeunes filles incestueuses en question, sauf que chez elles, c'est le sexe lui-même qui est devenu l'ultime organe-robot, même si elles s'en servent à fond comme arme de séduction — ou de destruction — dans les rapports sado-masochistes qui s'instaurent d'emblée avec l'analyste, tout comme elles le faisaient avec leur père. Une d'entre elles, entre autres, trouvait totalement incompréhensible que je m'occupe autant d'elle sans que « j'aie des idées derrière la tête ». Elle était certaine qu'elle allait « me faire tomber », comme les autres. Elle était certaine que j'allais la violer. Elle n'attendait que cela.

Il existe dans l'œuvre de Freud, un concept qui rend compte de la souffrance de ces écorchées vives, c'est le clivage (4), non pas ce clivage protégé et isolé, tout petit, bien encapsulé dans un minuscule secteur du moi, ce clivage que l'on retrouve dans les perversions fétichistes ou perversions en dentelles qui font le délice des théoriciens orthodoxes et classiques, puisque les patients qui en sont atteints sont en général bien sages et bien tranquilles. Chez les écorchés vifs, et surtout chez nos jeunes filles incestueuses, il s'agit au contraire de perversions en lambeaux et c'est en plein cœur de l'être que le clivage s'est effectué, fente ou brisure sanglante, toujours à vif. Bref, ce sont des êtres qui ont déjà « craqué » ou qui sont en constant danger de le faire. Perversions en lambeaux, prépsychose, mélancolie, peu importe les étiquettes ; d'ailleurs nous allons nous en tenir désormais aux seuls mots ordinaires, aux mots profanes, comme le fait Nathalie Zaltzman, « par opposition, dit-elle, à des mots théoriques : fantasme fondamental, désir de l'analyste, pulsion épistémophilique, relation transféro-contre-transférentielle, trop distants de ce que certains patients m'apprennent de gré ou de force » (5).

Ce n'est toutefois pas le mot « profane » qui me vient à l'esprit en pensant à ces jeunes filles incestueuses mais le mot « sacré » et je voudrais tout de suite préciser, si possible, le sens que je lui attribue. Quand j'étais petit, existait en moi, dans mes rapports avec ma mère surtout, ce que l'on pourrait appeler le sens du sacré. Mais ce sixième sens, pourtant si important, si essentiel, en résonance avec le cœur même de mon être, s'est rapidement estompé, éteint. Amour perdu de ma mère, penserons-nous ? Oui, probablement. Mais je ne le savais pas à l'époque. Et ce n'est que récemment que s'est produit, bien que de façon fort modeste, juste en bouton, un retour du sacré qui s'apparenterait, du moins je le crois, à un retour du refoulé.

Amour perdu de ma mère ? C'est ce cri que j'entendais chez mes jeunes filles incestueuses, et pas seulement chez elles, chez leurs pères aussi, même si ces derniers les maintenaient dans une totale tyrannie.

(4) S. Freud, « Fétichisme » (1927), in *Névrose, psychose et perversion*, P.U.F., « Le clivage du moi dans le processus de défense », (1938), Nov. Rev. de Psychanal., n° 2, Gallimard, et *l'Abrégé de psychanalyse*, (1938) P.U.F., Paris 1967. Il est dommage que le clivage n'ait été étudié à fond par Freud que dans le cas des fétichistes ; Freud n'y a vu, en dernière analyse, qu'un problème de castration (pénis ou pas pénis), alors que dans les vrais clivages, il est décidément question du redoutable sexe maternel en tant que tel (du ventre maternel, dirait Monique Schneider).

(5) N. Zaltzman, op. cit., p. 20.

Comment se fait-il que ces adolescentes de quinze ou seize ans, pourtant souillées et perverses, aient suscité en moi des réactions de grande frayeur mais en même temps de respect, des réactions de colère violente mais aussi de tendresse ?

Ces jeunes filles désespérées, suicidaires, s'étaient accrochées à leur père en dernier recours, formant couple sado-masochiste avec lui, mais couple quand même, et couple d'une remarquable précision, et d'une tenacité à toute épreuve. Ces jeunes filles m'étaient souvent envoyées par la Cour ou les départements d'urgence des hôpitaux le jour même où leur père leur était enlevé et parce que cet ultime recours leur était soudainement supprimé.

Comment se fait-il que le corps de ces jeunes filles m'apparaissait consacré, comme s'il pouvait se prêter à quelque culte caché, tel le corps des vestales de la Rome antique ? Si le père avait violé ce corps, me disais-je , tout comme en avaient abusé, après la rupture, les substituts paternels, officiers de probation, tuteurs, avocats, psychiatres, psychanalystes, c'est justement parce que ces hommes, ces mâles, trouvaient intolérable qu'un corps de jeune fille soit sacré, qu'il porte la marque indélébile d'une rencontre primordiale ratée, mais toujours ouverte comme une plaie béante, la marque de l'absence maternelle. Dans le couple, ces jeunes filles, curieusement, faisaient office de mère et le faisaient à tout prix, à n'importe quel prix, le couteau sur la gorge.

L'attitude de vénération, qui était la mienne devant le corps et l'être de ces jeunes filles, allait plus tard, beaucoup plus tard, surtout grâce à la lecture du livre *La Parole et l'inceste* (6) de Monique Schneider, laisser paraître ce que cette attitude occultait, à savoir une horreur sacrée devant « le monstre originairement muet, muet comme une tombe ou muet comme un ventre » (7). Nous y reviendrons.

C'est ici que l'interprétation œdipienne classique consacrant le père comme figure dominante du triangle père-mère-enfant apparaît comme une farce ; pire, comme une cruelle injure. Lorsque Freud avoue ce mot, « *C'est cruel* » (8), pour caractériser le comportement autoritaire et revanchard qu'il eut à l'endroit de sa pauvre patiente Irma qui n'avait pas obéi à la « solution » draconienne qu'il lui avait infligée, il se trouve à se laver les mains à très bon compte, pour lui s'entend. Tant pis pour elle ; elle n'avait qu'à l'écouter, « ... je n'avais pas à me préoccuper de l'attitude du (de la) malade », écrit-il expressément (9).

Mais revenons à nos moutons. L'interprétation œdipienne classique aurait été ainsi construite concernant ces jeunes filles incestueuses qui, il est vrai, tenaient, même au péril de leur vie, à perpétuer la liaison incestueuse avec leur père : « Vous teniez à tout prix à usurper la place de votre mère auprès de votre père et c'est pour cela que vous étiez prête à tout pour que jamais cette

(6) M. Schneider, *La Parole et l'inceste*, Coll. « La psychanalyse prise au mot », Aubier Montaigne, Paris 1980.
(7) M. Schneider, op. cit., p. 130.
(8) S. Freud, *L'Interprétation des rêves*, trad. I. Meyerson, P.U.F., Paris, 1967, p. 106.
(9) S. Freud, op. cit., p. 101.

place ne vous fût enlevée » ; ou encore, en tenant compte du transfert cette fois : « Vous voulez absolument me séduire, pour pouvoir prendre la place de ma femme auprès de moi, comme vous l'avez fait auprès de votre père ».

Or la place de la mère est justement, chez ces écorchées vives, une place vide ; c'est la place du rien. Et comme il est impossible de vivre sans sa mère, il faut absolument l'inventer, la créer, la rendre monstrueusement présente, même physiquement. C'est cet acharnement qui agit au cours même de la liaison incestueuse père-adolescente. C'est la mère monstrueuse qui détient les commandes du scénario extrêmement précis qui se construit chaque jour, chaque heure, chaque minute. A quoi sert le sexe-robot de la jeune fille incestueuse ? A utiliser le phallus paternel dans un but de jouissance sexuelle ? Pas du tout : il n'y a pas de jouissance sexuelle chez ces jeunes filles ; leur sexe reste muet comme une tombe, comme un robot. L'excitation sexuelle paternelle que ces jeunes filles suscitent ou subissent les maintient dans une sorte d'hallucinante conviction qu'elles sont là à la place d'une autre, d'une autre qui devrait être là, à tout prix. L'excitation sexuelle paternelle comble le vide d'une hallucination négative ; elle comble le vide de l'absence maternelle, d'où la monstrueuse néo-création d'une mère toute-puissante prête à punir, à se venger, prête à tout, mais mère quand même, et surtout mère qui jamais ne fera défaut à l'enfant. Cette mère hallucinée poursuivra sa fille jusqu'à la mort et même au-delà. Bref, la figure dominante de ce triangle n'est en rien le tout petit et misérable père. Au contraire la figure dominante, la mère primitive, occupe la scène entière, et elle l'occupe de main de maître.

Je ne pourrai pas rendre justice à Monique Schneider pour son livre *La Parole et l'inceste*, qui m'a considérablement aidé à mieux comprendre les écorchés vifs et plus particulièrement les jeunes filles incestueuses. La violente dénonciation de Monique Schneider à l'endroit des interventions masculines et médicales de Freud et de Lacan au niveau de la gorge (du sexe) souillée d'Irma, ne peut en effet susciter qu'horreur et indignation chez les lecteurs de ce livre.

Freud et Lacan seraient obsédés par la pureté de l'acte interprétatif : « scrupules de conscience médicale » (10), nous dit Freud, au sujet d'Irma, « Lacan dira (pour sa part, et ici je cite Monique Schneider) la nécessité d'une « certaine purification subjective » devant s'accomplir dans l'analyse, purification s'insérant dans le mouvement qui conduit de l'imaginaire au symbolique » (11). Cette soi-disant purification, ou plutôt cette confusion, souligne Monique Schneider, « n'est possible que dans la mesure où l'initiation à l'ordre symbolique est comprise sur le modèle d'un scénario de dévoration. La figure de la Sphinx concentre d'ailleurs ces deux représentations : le monstre théorique, poseur d'énigmes, devient une autre forme du monstre originairement

(10) S. Freud, op. cit., p. 111.
(11) M. Schneider, op. cit., p. 131.

muet, muet comme une tombe ou muet comme un ventre » (12). Si j'ai cité deux fois ce dernier passage c'est pour bien faire apparaître « l'inutilité de l'action paternelle ordonnatrice, son caractère de parodie » (13), tout au moins dans le cas des écorchés vifs ou des écorchées vives, ajouterais-je personnellement.

La question est toutefois de savoir si Irma était vraiment une écorchée vive. Elle l'était sûrement dans le rêve que Freud a fait à son sujet. Mais dans la réalité, je ne puis me prononcer puisque je n'ai pas suffisamment étudié son cas. Car je répète que l'interprétation centrée sur le monstre maternel qui se précise de plus en plus à mesure qu'avance mon exposé n'est efficient que dans le cas des écorchés vifs. Il est possible que le modèle œdipien classique avec le père comme figure dominante puisse demeurer le paramètre essentiel de la pratique en ce qui concerne les « tout un chacun », mais tel n'est pas l'objet de la présente étude qui ne s'occupe que des écorchés vifs.

Par contre, j'ai eu l'occasion d'étudier à fond le cas d'un autre patient de Freud, Jung, et là, ma réponse est catégorique : dans ce dernier cas, Freud s'est comporté de façon monstrueuse, et encore davantage que ce qui est raconté par Monique Scheider au sujet de la jeune patiente, Irma. Et ce faisant, nous revenons au problème de la vénération puisque c'est cette impasse précise qui allait provoquer la bruyante et dévastatrice rupture entre Freud et son dauphin Jung.

J'ai déjà annoncé que ma propre vénération du corps et de l'être des jeunes filles incestueuses que j'avais en traitement serait, en dernière analyse, fondée sur une certaine forme d'horreur sacrée. Curieusement, les sorcières du Moyen Age étudiées par Monique Schneider dans son livre, produisirent le même effet sur moi que mes jeunes filles incestueuses, surtout cette jeune sorcière de quinze ans, « rendue experte par ses fréquentations diaboliques » et qui avait appris à l'inquisiteur Pierre de Lancre qu'il semblait que le membre du diable était moitié de fer, moitié de chair de tout son long (14). Je voudrais seulement souligner que si la vorace curiosité des inquisiteurs était plus que satisfaite par les très succulents récits des amours entre les sorcières et les démons, la curiosité des analystes, elle, n'en est pas moins vorace, même si les récits des rapports sexuels entre les jeunes filles incestueuses et leur père, entre autres, m'ont toujours frappé par leur pauvreté et leur ennuyeuse monotonie. Je veux dire par là que l'horreur sacrée et la vénération seraient peut-être liées l'une et l'autre à la voracité de l'analyste, quelle que soit la nature des secrets qu'il parvient à arracher à ses patientes.

La vénération (15) que portait Jung à Freud est particulièrement intéressante à étudier. En voici la confession écrite à Freud, le 28 octobre 1907 :

(12) M. Schneider, op. cit., p. 130.
(13) M. Schneider, op. cit., p. 130.
(14) M. Schneider, op. cit., p. 135.
(15) J. Bigras, « La Vénération », *Interprétation*, n° 21, 1978, Montréal. (Ce texte fut inclus dans mon livre *Le Psychanalyste nu*, Laffont, Paris 1979).

« En fait — ce que je dois avouer avec réticence — je vous admire sans borne en tant qu'homme et que chercheur, et consciemment, je ne vous jalouse pas ; ce n'est donc pas de là que vient le complexe d'autoconservation, mais il vient de ce que ma vénération pour vous a le caractère d'un engouement passionné, « religieux », qui, quoiqu'il ne me cause aucun autre désagrément, est toutefois répugnant et ridicule pour moi à cause de son irréfutable consonance érotique. Ce sentiment abominable provient de ce qu'étant petit garçon, j'ai succombé à l'attentat homosexuel d'un homme que j'avais auparavant vénéré » (16).

La vénération est manifestement poussée à l'extrême, et même la traduction anglaise emploie le mot « worship », ce qui signifie que Jung se trouvait dans un état de prière à l'endroit de Freud.

On sait combien ce genre de transfert peut être éprouvant, intolérable presque, pour l'analyste. Il n'empêche que Freud s'est montré particulièrement odieux dans cette circonstance ; pire encore, il a réagi d'une façon si ambiguë, si contradictoire qu'eût-il été la mère de Jung — Jung petit enfant, comme c'était le cas ici — il aurait fait exactement ce qu'il fallait pour le rendre fou, ce que Jung devint effectivement pendant un certain temps, comme je l'explique dans mes articles « La Vénération » et « Le Délire » (17).

Voici la réponse de Freud, le 15 novembre 1907 :

« ... le transfert en provenance de la religiosité me semblerait particulièrement fatal ; il ne pourrait en effet se terminer que par la démission (*l'apostasie* selon la traduction anglaise)... Je ferai donc mon possible pour me faire connaître comme inapte à servir d'objet de culte » (18).

Et sans plus tarder, Freud passe à ses préoccupations du moment, qui sont d'ordre administratif. Il enjoint à Jung de continuer à se consacrer à la Cause, la sienne, bref, de continuer à le vénérer, mais en gardant le silence total sur la vénération elle-même.

Ce genre de message tel que défini par Bateson, Jackson et Weakland et cité par Beltrami dans son article « La Démission du père » (19), s'appelle « la double contrainte ». Elle correspondrait à une prescription contradictoire de la mère, prescription se situant à deux niveaux logiques différents, et serait une des causes de la schizophrénie chez les enfants. Un exemple typique de la *double contrainte* se trouve dans *Alice au pays des Merveilles* de Lewis Caroll : « Non, dit la reine, d'abord la punition et ensuite la sentence » — « Absurde, cria Alice, si fort que tout le monde se mit à sauter, l'idée d'avoir la punition en premier est ABSURDE ». La reine lui répondit alors que l'on ne désobéissait pas à une reine (20).

(16) S. Freud-C.G. Jung, *Correspondance*, tome I, p. 98, Gallimard, 1975, p. 149.
(17) Dans cet article, « La Vénération », je montre que Jung, dans son transfert et face à Freud, côtoyait un véritable gouffre dans lequel il risquait à tout moment de sombrer. Mais c'est dans mon article « le Délire », *Interprétation*, n° 22-23, 1979, que j'analyse pourquoi Jung a fait une réaction psychotique à la suite de sa rupture avec Freud. Ce dernier article fut également inclus dans mon livre *Le Psychanalyste nu*.
(18) S. Freud-C.G. Jung, op. cit., p. 153.
(19) E. Beltrami, « la Démission du père », *Interprétation*, Vol. 3, n° 1-2, Montréal, p. 255.
(20) L. Caroll, cité par Beltrami, op. cit., p. 255.

Or avec Jung, Freud a exactement agi comme la reine. Voilà pourquoi j'en ai conclu que Freud s'était comporté comme une véritable mère monstrueuse dans cette histoire. Il est impossible de qualifier ce comportement de paternel, à moins de tomber dans l'absurdité qui fut effectivement celle de tous ceux qui ont joué à faire les « pères sévères », ou encore à moins que l'on nomme « père primitif » un maître aussi tyrannique. François Roustang, par exemple, dans son chapitre « Le jeu de l'Autre » de son livre ... *Elle ne le lâche plus,* rapporte une situation qui correspondrait tout à fait au type de domination qu'entendait exercer Freud sur son dauphin Jung. « Il (Freud) voit dans le pouvoir de l'hypnotiseur un rappel de celui du père de la horde primitive à l'égard duquel l'individu ne peut se comporter que d'une manière passive et masochiste. De ce type de relation, on peut retenir le fait que l'hypnotisé n'a d'attention dans le champ de la réalité que pour l'hypnotiseur-père primitif, et que le reste des humains et du monde lui semble dépourvu d'intérêt. Un autre trait est remarquable : l'hypnotisé, qui se place ainsi dans une dépendance absolue, renonce à toute volonté propre. De ce père primitif ici représenté, il accepte toute décision et s'établit lui-même de la sorte dans une non-volonté où il est capable de se sacrifier totalement » (21). Or telle était l'exigence de Freud à l'égard de Jung. Que peut-on trouver de plus juste que le mot *vorace* pour traduire une telle attitude ? D'ailleurs Conrad Stein rappelle que chez Freud lui-même, en 1939, dans *Dostoïevski et le parricide*, la Sphinx est désignée comme « monstre qui symbolise le père » (22). Mais comme il s'agit d'un rapport de forces très primitif, personnellement, je préfère parler de mère primitive plutôt que de père primitif, puisqu'à ce niveau, je le répète, c'est la mère qui est la figure dominante pour le petit enfant, même lorsque c'est le père réel qui en exerce les fonctions. Le père, tout aussi bien que la mère, peut représenter le monstre maternel aux yeux de l'enfant.

Mais c'est récemment que j'ai pu constater, en tentant d'articuler les positions de Conrad Stein sur « la mère monstrueuse, vampirique et perverse », à mes propres positions sur « le monstre maternel », que j'ai compris l'importance de l'émergence dans la théorie psychanalytique de cette « figure animale assoiffée de sang et d'amour ». Chez Conrad Stein aussi la « vénération » soit de Freud, soit du psychanalyste, fondamentalement considérée comme une attitude de respect à l'égard du père, allait être également interprétée comme une méconnaissance de la part de Freud et de l'analyste de l'image de la mère monstrueuse que l'on porte en soi. Je cite l'article de Conrad Stein : « Œdipe superman, une lecture de Freud » (23), d'abord paru dans *Interprétation* puis repris et réélaboré dans *Études Freudiennes* (24).

« Les disciples de Freud croyaient trouver dans le manifeste de ses écrits la

(21) F. Roustang, ... *Elle ne le lâche plus,* Les Éditions de Minuit, Paris, 1978, p. 143.
(22) C. Stein, « Œdipe-roi selon Freud », préface de *Œdipe ou la légende du conquérant,* de Marie Delcourt, Les Belles Lettres, Paris, p. XI.
(23) C. Stein, « Œdipe superman, une lecture de Freud », *Interprétation,* n° 21, 1978, Montréal.
(24) C. Stein, « Œdipe superman », *Études Freudiennes,* n°15-16, 1979, Paris, p. 44, 46 et 47.

clé de leurs propres énigmes. C'est à cet aveuglement qu'il suscitait en eux que Freud lui-même est resté aveugle » (24).

Je continue de citer Stein :

« Freud, théoricien (...) devait (...) demeurer aveugle à sa propre féminité, à sa féminité monstrueuse, incarnée qu'elle était par la figure de la Sphinx » (24).

Et enfin la dernière citation :

« Freud a non seulement désavoué sa féminité, mais aussi manifesté son aveuglement devant l'image de la mère monstreuse qu'il portait en lui » (24).

Il existe toutefois une différence fondamentale entre l'image de la mère monstrueuse de Stein et celle que j'avais personnellement découverte. Stein, en raison sans doute des événements de sa petite enfance, nous la décrit comme une éternelle jouisseuse qui s'accroche à l'enfant, qui ne vit et ne jouit qu'avec lui, qu'à travers lui, bref, qui le vampirise.

Au contraire, chez moi, la caractéristique principale de la mère monstrueuse vient du fait qu'elle abandonne d'emblée et dès le début son enfant, tout en le poursuivant ensuite pour l'éternité, tel le fantôme qui crie, qui pleure, mais qui ne se présente jamais. Même les cris et les pleurs sont inventés par l'enfant. L'enfant ne peut vivre sans sa mère ; il doit donc l'inventer, la fabriquer de toutes pièces puisqu'elle est disparue dès le début.

Ce monstre est un être de la nuit qui m'habite et avec qui je dois composer du mieux que je peux. C'est un être, ainsi que j'ai tenté de l'expliquer, que l'enfant invente parce qu'il ne peut absolument pas vivre sans sa mère. Lorsque la mère éjecte l'enfant de son ventre et de son être, il ne reste plus rien dans le trou qui est laissé derrière. C'est à proprement parler ce trou, ce rien, que l'enfant ne peut ni supporter, ni même connaître, encore moins se représenter. D'où l'incroyable activité psychique qui se met aussitôt en branle dans le but de créer ce monstre nocturne (puisque c'est dans le noir et la nuit que l'enfant a peur), monstre nocturne dont la fonction principale sera de surveiller l'enfant sans jamais lui faire défaut.

Chez Stein aussi cette figure agit la nuit (25). Cet être de la nuit, Stein le situe également au-delà du figurable, du représentable. Chez lui, toutefois, cette figure agit plutôt dans le sens de la séduction, la perversion, la persécution et le vampirisme. La mère s'accroche à l'enfant, s'agrippe à lui si furieusement et si fortement que tous les deux, la mère et l'enfant, en arrivent à l'extrême limite d'une jouissance ou d'une souffrance totales conséquence directe de ce corps à corps complet. La mère et l'enfant sont enroulés l'un dans l'autre. J'exagère puisque Stein reste très discret — et pour cause puisque c'est bien ici que la plus grande prudence est de rigueur — sur les fonctions de cette redoutable figure nocturne. Il me semble toutefois que le monstre de Stein se situe davantage du côté de la vie. Ce serait un monstre actif,

(25) Cf. le chapitre « Le bébé de la nuit » du livre *Aussi, je vous aime bien*, de Conrad Stein, Denoël, 1978, Paris. Cf. aussi de Conrad Stein « Les Erynies d'une mère » *Séminaire confrontation*, texte ronéotypé non publié, 1979, Paris.

créateur de jouissances excessives, de poursuites effrénées, de vengeances sanglantes, mais aussi d'œuvres nouvelles, d'enfantements nouveaux. Et pourquoi les ogresses ne pourraient-elles pas engendrer de petits ogres ? Mais je m'aventure sûrement trop loin, bien que je répète que le monstre de Stein, tout en étant fondamentalement pervers, n'en reste pas moins fécondant et actif.

Le monstre maternel, chez moi, s'oppose au sien en ceci qu'il pousse, ou plutôt attire, comme un remous dans la mer, l'enfant vers un centre qui serait vide ; donc vers le suicide, la mélancolie, le froid, le non-être.

Mais le plus remarquable pour moi est que ces deux figures existeraient côte à côte, conjointement, concomitamment, chez moi en tout cas ; oui, elles agiraient toutes les deux en moi, la nuit surtout, et m'habiteraient l'une et l'autre. C'en est même devenu une évidence.

Il y a pire encore. Le monstre de Stein, appelons-le le monstre-vampire, servirait surtout à occulter le mien qu'on pourrait nommer le monstre-absence, et inversement. Autrement dit, parfois c'est le premier qui agit le plus fort et l'enfant est poussé à commettre des actes pervers, donc à jouir sur commande, et parfois c'est le second qui occupe la scène ; celui-ci n'est pas actif, il est négatif ; il attire l'enfant vers la mort et même au-delà, vers le non-être, comme je l'ai déjà dit.

Enfin, au lieu de se neutraliser, ces deux monstres exerceraient une emprise encore plus forte et plus redoutable sur la vie psychique que tout ce qu'on aurait pu imaginer jusqu'ici.

Mais il faut pousser encore davantage l'étude des rapports, d'exclusion surtout, entre ces deux monstres. Un sentiment d'étrangeté m'a saisi quand j'ai compris que j'avais utilisé les mêmes expressions pour décrire le monstre de Stein que celles qui avaient déjà servi à décrire le monstre maternel dans le cas de Marie, l'héroïne de mon article « Le Retour à la scène du crime » (26) et surtout de mon projet de livre *Ma Vie et la folie* (27). Je cite un extrait de ce dernier :

« Était-ce croyable ? Était-ce croyable ? Depuis le jour J (Marie était alors âgée de deux ans ; sa mère, dans une crise de folie, lui avait mordu la main tout en poussant des cris et des hurlements) se reproduiraient — à combien de reprises ? nul ne le saurait jamais — des scènes d'accouplement où la mère, agrippant sa petite fille et la faisant tomber à la renverse, où mère et fille, toutes dents dehors, s'enrouleraient l'une dans l'autre, avec leurs mâchoires démesurément agrandies, excessivement agrandies, comme celles des animaux, celles des plus féroces d'entre eux, les loups et les tigres. » Ne retrouvons-nous pas là l'image, si chère à Conrad Stein, de « la créature animale assoiffée de sang et d'amour » de Marie Delcourt ? Mais, je le répète, c'est surtout Monique Schneider qui, dans son chapitre « le Théoricien et la chute du monstre » de son livre déjà mentionné, m'a rendu particulièrement

(26) J. Bigras, « Retour à la scène du crime », *Études Freudiennes*, n° 19-20, Paris, 1982.
(27) J. Bigras, *Ma vie et la folie*, à paraître aux Éditions Mazarine, Paris.

vivante et sensible cette figure maternelle « à la fois inquiétante et enchanteresse ».

Oui, le monstre maternel qui apparaissait dans les cauchemars et les hallucinations de Marie correspondait, sans que je m'en aperçoive, à l'image que je me faisais du monstre maternel de Conrad Stein.

Bien plus, cette mère perverse, incarnée dans la Grèce antique par le personnage de Clytemnestre et les Erynies, a été explicitement présente tout au long de mes travaux sur le monstre maternel, nommément dans le chapitre « le Mythe d'Oreste » de mon livre *Les Images de la mère*, publié en 1971 et surtout dans l'article « La Souffrance », écrit en 1975 et reproduit dans mon livre *Le Psychanalyste nu* (28).

Or Marie faisait partie, à la fin des années soixante, des jeunes filles incestueuses que j'avais eues en analyse. Ce n'est que récemment que nous avons repris le traitement. Comment se fait-il, en revanche, qu'à un autre endroit de *Ma Vie et la folie*, la description du monstre maternel corresponde plutôt au monstre-absence ? Je cite :

« En ce jour J (où sa mère avait été internée, et ainsi avait abandonné Marie) la violence avait été telle que tous les éléments stables, ou dits tels, avaient subitement basculé dans une incohérence si grande (la mère, la tante, le père, le grand-père, la maison, le monde entier avait perdu le nord) et le manque de contrôle avait été si total qu'il ne restait plus à Marie qu'à s'absenter, s'absenter dans une sorte de bulle, et elle s'y enferma à jamais.

— Entrez, entrez, disait-elle auparavant à son grand-père qui frappait à la porte de sa chambre tous les matins.

« Mais après le jour J, le grand-père avait beau frapper, crier, Marie ne répondait pas. Elle ne savait même plus si la bulle existait ou pas. Marie était absente à elle-même. »

Voilà où l'avait entraînée le monstre-absence, l'absence maternelle. Il existe donc un problème insoluble dans l'analyse de cette juxtaposition des deux monstres contradictoires. Et dans mon cas, il est évident que j'étais totalement incapable — et je le suis encore — de pouvoir les penser en même temps, ou même de les imaginer en même temps.

C'est si évident qu'il m'a fallu — scrupule de chercheur sans doute — vérifier si par hasard le monstre mien, le monstre-absence, ne se retrouverait pas également dans l'œuvre de Stein. Eh bien ! oui, il y est.

Nous le retrouvons au moins à deux endroits, d'abord dans sa préface au livre de Marie Delcourt, *Œdipe ou la légende du conquérant*, où après avoir insisté à nouveau sur « l'absence de toute mention, par Freud, du suicide de Jocaste » (29), il en vient à récuser l'argument de Freud comme quoi l'acte de se crever les yeux, après le suicide de sa mère, n'ait été pour Œdipe qu'un

(28) Mon livre *Le Psychanalyste nu*, op. cit., devait s'intituler *Le Monstre maternel*. C'est à la demande de Robert Laffont que le titre fut modifié. Ce livre constitue un recueil des articles que j'ai écrits de 1970 à 1980 sur le *Monstre maternel*, le plus important à mon avis étant « la Souffrance », *Études Freudiennes*, n° 13-14, Paris, 1978.
(29) C. Stein, « Œdipe Roi selon Freud », op. cit. p. IX et X.

substitut symbolique de la castration. Mais c'est surtout dans la préface à son propre livre *La mort d'Œdipe*, que Jocaste, par son suicide, prend la figure de la plus redoutable mère monstrueuse, celle qui entraîne ses enfants dans la mort et le non-être. Mais il avait fallu à Conrad Stein un recul de vingt ans et la réouverture d'un cruel souvenir, le suicide d'une de ses patientes, pour comprendre la radicale portée de l'expression désormais célèbre, je dirais de l'ultime oracle : « l'ombre de l'objet est tombée sur le moi » (30). Autrement dit, la mère-absence aura toujours le dernier mot.

Mais le dernier mot revient à Freud puisqu'il fut lui-même un authentique écorché vif au printemps 1896, au moment où il allait accoucher de la psychanalyse, ainsi que l'atteste cette lettre à Fliess datée du 18 avril de la même année : « C'est alors, écrit-il, que se produisirent de grands troubles cardiaques : violente arythmie, tension cardiaque perpétuelle, oppression, sentiment de brûlure dans le bras gauche, un peu de dyspnée (...) tout cela par accès, c'est-à-dire survenant deux à trois fois par jour, se prolongeant et s'accompagnant d'une dépression psychique qui se manifeste par des visions de morts et d'adieux et vient remplacer une hyper-activité normale » (31).

Le texte allemand est encore plus explicite concernant ces visions de morts, comme le souligne Pontalis dans son article « Sur le travail de la mort » : « Ce n'est pas Freud qui voit la mort (personnellement, je dirais le monstre maternel), écrit Pontalis : Il se sent regardé par elle » (ibid, p. 189).

Freud, c'est évident, n'a pas pu supporter ce regard. Il accoucha plutôt d'une enfant qu'il a appelée la psychanalyse. Mais à compter de cet événement, il allait devenir un homme bien portant. L'étude de sa vie porte à croire que l'enfantement de la psychanalyse a réussi à guérir, tout au moins à occulter (32), l'écorché vif qu'il était au printemps 1896. On peut considérer effectivement que de l'âge de quarante ans, âge où fut enfantée la psychanalyse, jusqu'à sa mort, Freud a mené une vie plutôt satisfaisante, mises à part les souffrances causées par la mort des êtres chers, les guerres et les atteintes à l'intégrité de son œuvre ; je dirais même qu'il a vécu la vie la plus passionnante de tous les génies dont j'ai eu l'occasion de lire la biographie. Est-ce à dire que c'est la psychanalyse qui a réussi à le guérir de la plaie vive, inscrite dans son corps et dans son être, qu'il avait exposée à son confident Fliess, tout comme Irma lui avait exposé la sienne dans son rêve fait neuf mois plus tôt ? Je ne saurais l'affirmer. Personnellement, toutefois, je serais porté à penser que l'incroyable passion qu'il a mise dans l'élaboration de son œuvre a compensé en quelque sorte cette image hideuse qu'il conservait en lui, l'image de la mort, de la mère-absence.

(30) C. Stein, *La mort d'Œdipe*, Denoël/Gauthier, Paris, 1977, p. 16.
(31) Lettre de Freud à Fliess, le 18 avril 1896 citée dans l'article de J.B. Pontalis « Sur le travail de la mort » in *Être psychanalyste*, Dunod, Paris 1976, p. 189.
(32) A vrai dire, ce monstre qu'il a pu croire exclure a ressurgi dans le cancer qui, dès lors ne le lâcha plus. Sur ce point, le présent exposé laisse un blanc sur lequel je me réserve de revenir.

En résumé, je n'ai jamais rencontré autant de trous, d'aveuglements, de contradictions que dans le déroulement du présent exposé que j'ai écrit d'une traite (sauf une petite partie qui avait été publiée dans une revue québécoise) de cinq heures et demie du matin à dix-sept heures quinze, le samedi, huit mai dernier.

Je m'aperçois que le conte pour enfants « le monstre maternel, un monstre muet » que j'avais écrit en 1970 et que je racontais le soir à mes fils pour les aider à mieux s'endormir, est devenu une sorte de truc théorique extrêmement sérieux et compliqué. Mes fils me pardonneraient-ils de m'être prêté à tant d'explications puisque — mais nous le savons tous — je ne devais jamais modifier le conte, pas même d'un iota, d'un soir à l'autre lorsqu'ils étaient petits ? Et ici même reconnaîtraient-ils le conte préféré de leur enfance ? Point du tout. Et alors ? Eh bien ! aucun de mes fils n'envisage de devenir psychanalyste. L'un d'eux est déjà musicien et un autre s'oriente vers le métier de comédien.

« Qu'est-ce que tu fais, papa ? me demanda le troisième, le 8 mai dernier.

— Moi ? J'écris la théorie du monstre maternel.

— Pauvre papa, comme tu as mal tourné, fit-il avec une certaine nostalgie. »

Le 8 mai 1982

## LETTRE DE FREUD A BREUER DU 29 JUIN 1892 (1)

Très Honoré,

La satisfaction avec laquelle je vous remettais sans détour ces quelques feuilles, a cédé le pas au malaise qui se lie sans relâche à de continuelles douleurs de la pensée. Je me tourmente avec ce problème : comment présenter quelque chose d'aussi corporel que notre théorie de l'hystérie en la mettant à plat ? La question principale est bien celle-ci : la présentons-nous historiquement en commençant par toutes ou les deux meilleures histoires cliniques ou plutôt dogmatiquement en commençant par les théories que nous avons élaborées pour en rendre compte ?

Je penche pour cette dernière solution et diviserais ainsi :

1. Nos théories :
a) la proposition de la constance des sommes d'excitation
b) la théorie de la remémoration
c) la proposition selon laquelle les contenus de différents états de conscience ne peuvent être associés les uns aux autres.

2. La genèse des symptômes hystériques durables : rêve, auto-hypnose, affect et effet du trauma absolu. Les trois premiers facteurs ayant trait à la disposition, le dernier à l'étiologie. Les symptômes durables correspondent à un mécanisme normal, ce sont [des tentatives de réaction en partie par des voies anormales, l'hystérie consistant dans le fait de leur persistance. La raison de leur persistance réside dans la proposition c)] des déplacements des sommes d'excitation [thème secondaire] en partie par les voies anormales (modification interne) qui ne sont pas résolues.

Raison du déplacement : tentatives de réaction.
Raison de la persistance : proposition c) sur l'isolation de l'association. Comparaison avec l'hypnose.
Thème secondaire : le mode du déplacement : localisation des symptômes hystériques durables.

3. La crise hystérique : également tentative de réaction sur la voie du souvenir, etc.

4. La genèse des stigmates hystériques : très obscure, quelques indications.

5. La formule pathologique de l'hystérie : hystérie de disposition et hystérie accidentelle. La série que j'ai constituée. La quantité des sommes d'excitation, concept de trauma, état second de la conscience.

(1) Gesammelte Werke, XVII, 5-6. S. Fischer Verlag.
*Les phrases et les mots mis entre crochets sont rayés sur le manuscrit.*
*Traduction : Claude Rabant, Monique Tricot.*

# DÉPLACEMENT DANS L'OEUVRE FREUDIENNE

*Monique Tricot*

Transportons-nous à Vienne en 1892. Cette année-là Freud traduit Bernheim et fait paraître *Un cas de guérison par l'hypnose*, premier texte à figurer dans l'édition allemande des œuvres complètes. Il entreprend deux des cures qui figureront dans les *Études sur l'Hystérie*, ses liens d'amitié et de travail avec Breuer sont particulièrement intenses. C'est dans une lettre adressée à ce dernier qu'apparaît pour la première fois dans ses écrits ce terme de *déplacement*. Il y fait état de son douloureux malaise à élaborer une théorie de l'hystérie et introduit l'idée de déplacements (*Verschiebungen*) pour résoudre l'aporie d'une proposition-clé à cette époque de son œuvre : des états de conscience différents ne peuvent être associés. Face à cet impossible, une « tentative de réaction » est effectuée par le *déplacement* des « sommes d'excitation ». C'est un mécanisme normal. Dans le cas des « symptômes durables de l'hystérie », symptômes que ce *déplacement* permet de localiser, les voies empruntées sont anormales, il y a persistance et non résolution, la crise hystérique apparaissant comme une autre tentative de réaction sur le chemin de la remémoration. Sont mis en place dès cette époque les éléments qui permettront de constituer dans *l'Esquisse* la structure d'un appareil psychique et la théorisation de son fonctionnement.

En 1894, sous le chef des *Psychonévroses de défense*, Freud cherche à préciser l'étiologie de l'hystérie, de la phobie, de la névrose obsessionnelle et de la psychose hallucinatoire. Réapparaît alors l'idée d'un *déplacement* d'abord dans une série comprenant les termes de « transportiert » et « disloziert » pour reprendre celui plus précis de *Verschiebung* introduit dans la lettre déjà citée. La proposition de l'isolation des associations est celle aussi reprise et précisée sous la forme des « représentations inconciliables » (*unverträglich*) et insupportables (*unerträglich*) ; surgirait alors : « une représentation auxiliaire, ayant tous les caractères d'une quantité, sans être pour autant mesurable, capable d'augmentation, de diminution, de *déplacement* (*Verschiebung*), de décharge... », métaphores empruntées comme celle de la résistance à la théorie de l'électricité ou aux mathématiques. Si précédemment le *déplacement* était dit s'effectuer sur les sommes d'excitation, ici il porte sur l'affect, précision d'importance quant à l'élaboration de la future théorie du refoulement : ce qui est refoulé ce sont les représentations, les affects eux sont seulement déplacés.

Après l'enrichissement de ce concept par la butée clinique, venons-en au premier grand texte structural de Freud : *l'Esquisse.* C'est dès ce texte de 1895 que le *déplacement* apparaît comme un mécanisme caractéristique du processus primaire. Il s'agit « d'un mouvement quantitatif », « de symbolisation ».

Dans l'appareil psychique structuré pour la décharge, l'organisme n'étant pas en mesure d'utiliser les quantités d'excitation qui lui parviennent sous le coup des exigences vitales, le règlement des frayages s'effectue selon le principe d'inertie, première figure du principe de plaisir.

La régulation de l'appareil est assurée par le *déplacement* de la totalité de l'énergie d'une représentation sur l'autre ; déplacement caractéristique du processus primaire. Formulation reprise par Lacan dans le séminaire sur *l'Éthique* quand il nous rappelle que « la fonction du principe de plaisir est de porter le sujet de signifiants en signifiants, en mettant autant de signifiants qu'il est nécessaire à maintenir au plus bas le niveau de tensions qui règle tout le fonctionnement de l'appareil psychique ». La clinique du rêve (de l'injection faite à Irma) et du symptôme hystérique appelé ici obsession hystérique exemplifient dans le texte freudien ce mode de fonctionnement.

Ces deux voies : formation des symptômes et constitution du matériel de rêve vont se trouver développées pour les symptômes dans les *Manuscrits M et K*, pour le matériel du rêve dans la *Traumdeutung*.

Dans les *Manuscrits M et K* (1896-1897) le mode du *déplacement* se différencie selon l'organisation pathologique :

— *Déplacement* par similarité conceptuelle dans la névrose obsessionnelle.

— *Déplacement* par voie associative portant sur l'attention et créant des « lacunes dans le psychisme » pour l'hystérie.

— *déplacement* d'ordre causal dans la paranoïa. A cette époque Freud n'en dit pas plus sur cet ordre causal, ultérieurement dans le *Moi et le ça* il précisera que dans la paranoïa il s'agit de *déplacement* d'investissements, une certaine quantité d'énergie soustraite aux tendances érotiques se trouvant ajoutée aux tendances hostiles.

Précision aussi quant à l'hystérie dans *L'Introduction à la Psychanalyse* : « Les phénomènes d'excitation, les sensations, les innervations voire les processus d'érection sont *déplacés* des organes génitaux vers d'autres régions du corps ».

Mais c'est sans doute à travers la formation du symptôme obsessionnel que ce mécanisme général du fonctionnement de la psyché est affirmé par Freud dans son lien le plus particulier à une certaine organisation pathologique.

Nous le trouvons dans les grands textes consacrés à la névrose obsessionnelle : *Actes compulsionnels et exercices religieux*, 1907.

La névrose obsessionnelle y est abordée comme « disposition au déplacement » selon une vectorisation précise et sur laquelle Freud reviendra aussi pour le rêve : de la chose propre, du significatif, sur l'infime. Une disposition comparable serait à l'œuvre dans le domaine des religions, ce qui expliquerait les réformes successives dont elles sont l'objet.

*L'homme aux rats*, 1909.

Il s'agit du déplacement de l'affect de remords, de déplacement du doute, le déplacement régit la compulsion (toujours selon le vecteur du plus chargé au plus anodin).

*Totem et Tabou*, 1913.

La facilité de *déplacement* et la contagiosité des objets prohibés y apparaissent comme l'un des quatre points de convergence entre le tabou et la névrose obsessionnelle.

Une question reste posée depuis *L'Esquisse* où elle apparaissait comme une énigme : celle de l'origine de l'énergie susceptible de déplacement. Avec *Le Moi et le ça*, 1926, ce pas peut être franchi ; Freud disposant alors du concept de narcissisme, peut soutenir l'opposition libido narcissique, libido d'objet et affirmer que « l'énergie qui anime le Moi et le ça, énergie indifférente et susceptible de *déplacement* provient de la réserve de libido narcissique, c'est-à-dire qu'elle représente une énergie désexualisée » : pour arriver à la décharge et prévenir la stagnation, voies de déplacement et objets d'investissements sont indifférents mais soumis, affirme à nouveau Freud, au principe de plaisir.

C'est cette libido désexualisée, « énergie de *déplacement* » qui rendra compte de la sublimation : pulsion déplacée quant au but.

Lors du travail analytique pour que « Je » puisse advenir là où « le ça était », encore faut-il que la psyché dispose de cette possibilité de déplacement. Dans *Analyse finie et infinie*, 1937, Freud énumérant les différents types de résistance au processus analytique évoque entre autres « une particulière viscosité de la libido... certaines personnes ne pouvant se décider à détacher leurs investissements libidinaux d'un objet pour les *déplacer* sur un autre, rien ne paraissant justifier une pareille fidélité » (1).

De la formation des symptômes au processus de sublimation, l'abord du déplacement emprunte la voie pulsionnelle, à travers d'autres formations de l'inconscient : rêve, mot d'esprit, cet abord conduit à la structure même du langage.

1899, *L'Interprétation des rêves*, Freud élabore les lois de l'inconscient telles qu'elles fonctionnent pour tout parlêtre : la transposition, condition générale à la formation du rêve, la condensation et le *déplacement* au fondement de la mise en scène qui constitue le travail du rêve.

Lacan en a dégagé les lois du signifiant :

— glissement du signifié sous le signifiant

— champ de la métaphore

— et pour le déplacement qui nous occupe :

« ce virement de la signification que la métonymie démontre », métonymie qui s'appuie sur la connexion de signifiant à signifiant et fonde le fonctionnement du désir dans le manque à être.

Pour Freud, le processus de *déplacement* tel qu'il apparaît dans le rêve ne doit rien à la morbidité, ce qui dans la veille aurait pu apparaître comme

(1) Faut-il dans cette « Klebrigkeit » voir cette « colle » dénoncée par Lacan pour dissoudre l'E.F.P. ?

« pathologique », faute de raisonnement, est ici un « processus normal différent », « de nature plus primaire ».

Le travail du rêve est transformation car le rêve « ne pense ni ne calcule, il ne juge pas ». Ce qui préside au choix des éléments soumis au *déplacement* n'est pas leur charge intense mais leur répétition, « les différentes pensées du rêve devant rayonner comme d'un centre commun ».

Associé à la répétition, le *déplacement* l'est aussi au transfert, tous deux mécanismes de la formation du rêve, assurant la différence entre les pensées du rêve et la forme de son contenu. Ainsi tout rêve peut-il être accomplissement de désir au prix de la déformation du désir inconscient.

Le travail de *déplacement* est pris dans ce paradoxe qu'il soustrait le rêve à la censure tout en s'en trouvant la conséquence. Pour parvenir à la « figurabilité », il s'agit toujours d'arriver par un *déplacement* des intensités psychiques à une représentation de moindre charge, processus nommé par Freud « transvaluation de toutes les valeurs ». Enfin, si ce *déplacement* est habituellement effectué dans le travail du rêve, il peut aussi l'avoir été antérieurement car il en est des rêves comme des souvenirs-écran. Quand dans un rêve figurent des éléments de notre vie antérieure sans aucune valeur psychique (alors que les sources du rêve ne comportent, dit Freud, que des impressions récentes ou psychiquement significatives) c'est qu'un premier *déplacement* s'était déjà effectué auparavant. La mémoire a fixé ces éléments devenus indifférents mais gardant la valeur des éléments importants, ce qui permet d'affirmer « qu'il n'y a pas de rêves innocents ».

C'est par analogie aux processus du rêve que Freud rend compte de la fonction du *déplacement* dans le mot d'esprit. Dans le Witz, le déplacement appartient à l'élaboration qui a réalisé le mot d'esprit non à celle nécessaire à sa compréhension. Le mot d'esprit dit par *déplacement* « joue de la logique et de son accentuation », il pivote autour d'un terme anodin utilisant les liens de contiguïté. Ici, où la présence du tiers fait partie de la structure même, la censure est remplacée par l'inhibition, vaincue également par d'autres techniques « double face et double langage ». Néanmoins ce que Freud appelle *le déplacement* proprement dit [déviation des pensées qui participe du non-sens] préside au mode le plus élaboré du mot d'esprit : « l'esprit tendancieux ».

Terminer ainsi ce parcours par le mot d'esprit nous rappelle, si besoin était, que le rapport de l'homme au langage s'effectue selon une structure de leurre, suivant les règles précises d'un jeu de substitutions où le *déplacement* met en scène tout en laissant voilé l'irréductible du désir inconscient.

Nous mesurons alors le pas franchi par Freud quand à l'aube de la psychanalyse, il introduit ce terme. Coextensif à la découverte de l'inconscient, c'est un concept qui a sa vie propre tout en s'articulant aux clés de voûte de l'édifice freudien.

Maintenu, précisé, enrichi par la clinique et la métapsychologie, il surgit dans l'œuvre freudienne à ce moment charnière où les difficultés du traitement de l'hystérie le contraignent à abandonner la méthode cathartique de Breuer pour ce qui va devenir la psychanalyse.

# D'UN DÉPLACEMENT L'AUTRE

*Béatrice Ithier*

*Les charrues en sucre blanc ou en verre soufflé ou en porcelaine sont un obstacle à la circulation.*
*Les nappes de lait caillé aussi, quand elles viennent jusqu'aux genoux.*
*(...) Les murs en viande avariée, même fort épais, s'affaissent et se bombent. On ne peut pas dire qu'on puisse y vivre sans les surveiller un peu, tout le temps, du coin de l'œil. (...) Un cratère qui, dans une joue adorable, s'ouvre sous le baiser, c'est bien peu charmant. Sa dentelle pourrie ne séduit pas. On se tourne d'un autre côté.*
*Les citrons noirs font peur à voir. (...) Les têtes qui ne communiquent plus avec le ventre que par les lianes ou sèches ou humides, qui songerait encore à leur parler, à leur parler intimement, c'est-à-dire sans arrière pensée, avec naturel ? Et avec des lèvres de zinc, quelle tendresse est encore possible ? (...) Et voilà maintenant des corps de poulpe dans l'oreiller !*
*(...) Et si cherchant le salut dans la fuite, vos jambes et vos reins se fendent comme du pain rassis, et que chaque mouvement les rompe de plus en plus, de plus en plus. Comment s'en tirer maintenant ? Comment s'en tirer ?*

Henri Michaux, *La nuit des Embarras*, in *Un certain Plume, L'espace du dedans*, pages choisies, Paris, Gallimard.

*Toute méthode qui ne centre pas son investigation sur le transfert n'a tout simplement rien à voir avec la psychanalyse.*

Donald Meltzer, *Le Processus Psychanalytique*, Paris, Payot, p. 41.

Peut-on penser le concept de *déplacement* indépendamment d'une théorie du refoulement dans la théorie des névroses où s'inscrit et se justifie son existence conceptuelle ?

Les néo-kleiniens, et tout particulièrement Bion avec sa conceptualisation de l'appareil psychique, révèlent un aspect antérieur du fonctionnement psychique avec les notions conjointes d'*identification projective* et de *contenant*. Leur pertinence clinique non seulement opère un déplacement mais suscite un véritable *renversement* de la technique et de la méthodologie analytiques.

Ainsi le concept de déplacement connaît-il un renouveau sans précédent depuis la théorie kleinienne de l'identification projective et le prolongement qu'en a donné Bion dans sa théorie de la pensée. Les travaux de D. Meltzer sur l'autisme qui intègrent ceux d'Esther Bick sur la peau, insistent sur la prégnance de l'*identification adhésive* dans les mécanismes psychiques autistiques, c'est-à-dire un état absolu de *non déplacement* produisant contrairement au clivage qui sous-tend l'identification projective, un type de dépendance par collage dans laquelle l'existence séparée de l'objet n'est pas reconnue (1).

Selon la théorie freudienne, le déplacement consiste donc dans la séparation entre l'énergie d'investissement et les représentations. Cette relative indépendance entre la représentation et l'affect peut même conduire, dans le cas de la conversion, jusqu'à la suppression de l'affect qui passe alors du registre de la représentation à celui du soma.

Dans le rêve, concourant en cela au travail de la *condensation*, le déplacement permet la figurabilité par la substitution d'une idée à une image visuelle.

Lacan, dans sa première interprétation de Jakobson, a élargi la portée linguistique du travail du rêve en identifiant le déplacement à la métonymie et la condensation à la métaphore. Lacan situe le registre de la métonymie du côté de l'articulation dont le signifiant constitue « le rôle médiateur primordial » (2).

> « *La structuration, l'existence lexicale de l'ensemble de l'appareil signifiant sont déterminantes pour les phénomènes présents dans la névrose, car le signifiant est l'instrument avec lequel s'exprime le signifié disparu.* »

Quant à ces jeux du signifiant qui finissent, dit Lacan, dans la psychose, par occuper le sujet tout entier, rien n'est moins sûr qu'une technique fondée sur la prise en compte exclusive de l'articulation signifiante ou de l'impact de la matérialité du signifiant ne reconduise *ad infinitum* « cette intrusion, cet envahissement psychologique du signifiant qui s'appelle la psychose » (3).

(1) D. Meltzer, *Explorations dans le monde de l'autisme*, Paris, Payot, 1980, p. 238.
(2) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Métaphore et Métonymie*, Paris, Seuil, 1981, p. 250.
(3) J. Lacan, *ibid.*, p. 251.

C'est ce grave écueil technique qui a pu conduire Gisela Pankow à élaborer une technique spécifique dans son abord des psychotiques. Sa technique du modelage tente de créer ce qu'elle a appelé des « greffes de transfert », procédé par lequel il s'agit de trouver dans l'espace analytique un repère, de créer un fantasme qui permette la symbolisation, par l'intermédiaire d'un objet, que certains d'entre nous (4), un peu par abus de langage, ont qualifié d'objet métonymique. Cet objet permettant de pallier à la fois la carence de ce que l'on pourrait nommer au sens jakobsonien la fonction métalinguistique du langage et la ruine de la fonction imaginaire qu'entraîne le procès schizophrénique de dissociation.

Lacan a parlé de la métonymie comme précipité du désir. L'objet dans la séance instaure une substitution par contact contrairement à la substitution par métaphore qui établit des ruptures dont use voire abuse parfois l'humour schizophrénique, instaurant ainsi une véritable relation d'indétermination qui ne peut que redoubler la béance de la subjectivation dont le schizophrène tente parfois de se sortir en prenant la métaphore à la lettre. L'objet apporte une substitution par contact, de par la relation de contiguïté qu'il suppose en retenant le contenu qui se perdait dans la substitution métaphorique, par le déplacement délibéré de sens de connexions en connexions.

La démarche de G. Pankow est aussi intéressante en ce qu'elle juxtapose une théorie simplifiée de la forclusion chez Lacan, articulée aux troubles de l'image du corps, au dispositif *ad hoc*, du modelage. Pour Pankow, les zones de destruction de l'image du corps correspondraient aux zones de destruction dans la structure familiale, le modelage permettant d'aborder le psychiquement non-représentable par une dialectique de la structure de l'espace, cela pour lui donner figure, pour le rendre représentable.

> « *Comme le processus de destruction dans la psychose et dans certaines somatisations s'attaque au processus de symbolisation,* toute approche du registre symbolique *qui, par excellence, donne accès aux structures familiales, se manifeste dans le rôle ou la fonction que chaque membre joue dans la famille. Si ce rôle ou cette fonction sont troublés, non seulement en raison de conflits superficiels, mais plus profondément, à la suite de perturbations dans l'image du corps, alors toute approche psychothérapique présente un danger dont il convient de pouvoir mesurer les risques en connaissance de cause* » *(5).*

(4) Cf. Les travaux de G. Michaud, Amaro de Villanova et moi-même. Congrès de La Grande-Motte, février 1981, et B. Ithier, Exposé au cercle freudien du 5 mars 1982 (inédit).
(5) G. Pankow, *Structure familiale et psychose*, Paris, Aubier Montaigne, 1977, p. 9.

Ces objets modelés dans la cure assurent donc une fonction (métonymique) de *contenant*. Or, c'est précisément la notion de contenant dont l'école néo-kleinienne anglaise, à la suite des travaux de Wilfred Bion, a fait le *principe méthodologique* par excellence de la cure et ceci à partir de l'essentialité, selon Bion, de la structure contenant-contenu de la vie mentale. Cette fonction de contenant dans la cure s'exerce essentiellement par la reconnaissance et l'interprétation par l'analyste du mécanisme d'*identification projective*.

Une telle intuition de ce mécanisme transparaît dans le dispositif de Pankow : objet modelé, ainsi que dans la pathologie grave de la dissociation, corps parlé de l'analyste en rapport avec cet objet, autorisant les projections, donc un *déplacement* des contenus internes vers l'extérieur, sur l'objet-tiers qui va supporter la projection, sans menace de rétorsion de sa part, et cela à l'intérieur d'un fantasme noué à la relation transférentielle du moment et suscité par elle. Il y a donc déplacement de l'action de là destructivité au niveau du réceptacle des projections. Mais ici, c'est dans son propre psychisme que l'analyste reçoit et élabore les identifications projectives.

La tendance la plus courante en France est de banaliser le concept d'identification projective et d'en faire un synonyme de la projection (au sens freudien), alors qu'il s'agit d'une opération bien spécifique décrite par Mélanie Klein dans sa théorie du psychisme (6) et qui consiste essentiellement en un clivage du moi précoce, par lequel parties bonnes et parties mauvaises sont clivées du moi pour être ensuite projetées à l'intérieur des objets externes dans un sentiment de haine ou d'amour, ce qui va conduire à une fusion et à une identification des parties du self ainsi projetées avec les objets externes. Des angoisses paranoïdes sont liées à ce mécanisme quand les objets extérieurs sont remplis par des parties agressives du self et deviennent alors des persécuteurs, menaçant de se réintroduire par représailles en même temps que les parties mauvaises qu'ils contenaient.

Donald Meltzer assimile en quelque sorte identification projective à identification intrusive « pour peu que quelqu'un invente un mot permettant d'exprimer un fonctionnement du fantasme si éloigné de la pensée consciente, sauf dans les contes de fée » (7). C'est bien la liberté d'un tel parcours et son utilité que souligne Bruno Bettelheim dans sa *Psychanalyse des contes de fées*. Ainsi le conte de fées permet-il à l'enfant de prendre contact avec ses angoisses en les projetant sur des personnages malfaisants que le conte lui a rendus familiers, ou en leur donnant corps en liaison avec les événements relatés. Non seulement le conte concrétise l'angoisse et promet la délivrance, mais il indique à l'enfant qui ne pourrait le penser tout seul, que chaque spectre malfaisant a son contraire et que par exemple le second est plus puissant à faire le

(6) Cf. M. Klein, *Notes sur quelques mécanismes schizoïdes*, in *Développements de la Psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1980.
(7) D. Meltzer, *Le Processus Psychanalytique*, Paris, Payot, 1971, p. 36.

bien que le premier à commettre de mauvaises actions, ce qui peut faire espérer et ressentir une sécurité à l'enfant (8).

Cette relation de l'identification projective à l'identification intrusive pourrait trouver son illustration dans un cas de figure.

*Soit un analyste qui se refuse à discriminer comme activité spécifique, cette activité expulsive, évacuative de la psyché.*

*L'analysant ne s'arrêtera pas pour autant de projeter dans le psychisme de l'analyste ce type de pensées.*

*Sans discrimination, pas d'élaboration psychique de la part de l'analyste, pas d'interprétation, donc pas d'analyse et de restitution des contenus psychiques ainsi déplacés. Une psychose de transfert se développe structurant un délire paranoïde accompagné d'*actings *de plus en plus menaçants envers l'analyste.*

*L'analyste, par contre-identification projective tente de mettre fin à la relation transférentielle par un acting en jetant l'analysant à la porte et tente de trouver un analyste « spécialisé dans les cas difficiles » (9).*

*L'analysant ne s'en tient pas quitte pour autant vis-à-vis de l'analyste car celui-ci, au cours de rencontres dites analytiques, est devenu le dépositaire non seulement des parties mauvaises et omnipotentes de l'analysant, mais d'une somme d'argent, dans la réalité, suffisamment considérable. Que s'est-il donc passé ? Sans avoir interprété, l'analyste a été investi de cette puissance dangereuse que l'analysant au moyen de cette communication avait mise en lui. Du fait de cette expulsion intrusive, dans le délire du patient, l'analyste est devenu un personnage tout-puissant et monstrueux qui a le pouvoir de l'influencer à distance, de lui faire commettre toutes sortes d'exactions. Faute d'avoir jamais analysé cette pénétration de force dans son psychisme, ni même de l'avoir discriminé, l'analyste, par une belle équation symbolique se voit fracturer et défoncer sa porte d'entrée.*

(8) B. Bettelheim, *Les contes de Perrault*, Paris, Seghers, 1978, p. 17.
(9) Selon la croyance qu'il existerait des cas faciles.

Un autre danger peut consister dans le fait que le moi se trouve affaibli et appauvri dans la mesure où il risque de perdre dans l'identification projective de bonnes parties de lui-même. Situation à laquelle l'analyste peut être confronté au début de deuxièmes ou de troisièmes tranches d'analyse lorsqu'un travail interprétatif restitutif a manqué. L'analysant pouvant alors être débordé par les angoisses de type dépressif, liées à des identifications projectives non analytiquement élaborées.

Herbert Rosenfeld, dans une communication sur l'Identification Projective (10), rappelle comment Mélanie Klein conférait, dans la phase initiale du développement psychique, aux mécanismes de clivage, de déni et d'omnipotence, la même importance que celle du refoulement au stade ultérieur du développement du moi. Quant à l'identification projective, si elle revêt la forme d'une projection de parties indésirables de l'objet et une prise de contrôle omnipotent de cet objet, elle apparaît aussi comme une méthode de communication primitive (sur laquelle l'intérêt en France ne s'est guère porté), inhérente à la psyché paranoïde qui ne contient pas la vie psychique. La prévalence accordée à la communication verbale supposerait acquis le développement de la phase dépressive qui est contemporaine de l'apparition du langage.

Dans la relation normale infantile, l'enfant projette dans la mère les pulsions, les parties du self et les angoisses trop difficiles à supporter. La mère est capable, dit Rosenfeld de répondre instinctivement en contenant l'angoisse de l'enfant et en le soulageant par son attitude.

> « *Cette relation a été particulièrement mise en évidence par Bion. Le psychotique qui utilise ce processus dans le transfert peut le faire consciemment mais il le fait le plus souvent inconsciemment. Il projette alors ses pulsions et des parties de lui-même dans l'analyste de sorte que l'analyste ressente et comprenne ses expériences et soit à même de les contenir afin qu'elles perdent leur caractère effrayant et insoutenable et qu'elles prennent leur sens à travers la verbalisation que l'analyste utilise dans ses interprétations. Cette situation semble être d'une importance fondamentale pour le développement des processus d'introjection et le développement du MOI. Elle donne alors la possibilité au patient d'apprendre à tolérer ses propres pulsions et les interprétations de l'analyste rendent les réponses et ses sentiments infantiles accessibles à la partie perdue du self qui peut alors penser à ce vécu qui était précédemment effrayant et n'avait pas de sens pour*

(10) Communication faite à La Société Psychanalytique de Paris.

*lui. Le patient psychotique qui projette principalement dans le but de communiquer est évidemment réceptif à la compréhension que l'analyste a de lui, il est donc essentiel que ce type de communication soit reconnu et interprété en connaissance de cause* » (11).

Le concept d'identification projective, qui a connu une élaboration continue ces dernières trente années, revêt donc pour la pratique analytique et aussi pour la théorie analytique du psychisme et de la pensée que Bion entreprit d'élaborer, une importance clinique comparable à celle du refoulement.

« *Ce nouvel outil conceptuel, nous dit Meltzer, a un grand impact sur la technique pour autant que ça donnait corps à l'idée de transfert psychotique et modifiait celui-ci en interprétant dans ce registre. On admit généralement que le mécanisme d'identification projective est LE mécanisme de l'identification narcissique et peut être considéré comme la base de l'hypocondrie, des états confusionnels, de la claustrophobie, de la paranoïa, de la dépression psychotique, et peut-être de quelques troubles psychosomatiques* » (12).

Bion, en reprenant à Freud le rapport entre la pensée et la suspension de la décharge motrice a articulé le mécanisme d'identification projective au processus de pensée. Au travers de l'identification projective la pensée vient elle-même remplir la fonction dévolue à la décharge motrice : débarrasser la psyché d'un accroissement d'excitations. Tout comme l'action, elle peut être amenée à modifier l'environnement. « Si les pensées sont ressenties comme un accroissement d'excitations elles seront traitées au moyen de la décharge motrice par l'emploi de la musculature à des fins de décharge. »

« *Il nous faut donc envisager la parole comme deux activités potentiellement différentes, l'une qui consiste à communiquer des pensées et l'autre, la musculature, pour débarrasser la psyché des pensées* » (13).

(11) Ibid., p. 4.
(12) D. Meltzer, *Le Processus Psychanalytique*, p. 37.
(13) W. Bion, *Aux Sources de l'Expérience*, Paris, P.U.F., 1979, p. 103.

L'identification projective apparaît alors comme un recours et parfois le seul qui permette à la psyché de traiter les pensées. Bion la considère comme le mécanisme basal de la pensée en l'absence de ce qu'il appelle la « capacité de rêver » ou « fonction alpha », et en l'absence d'un appareil qui permettrait d'utiliser les éléments alpha s'ils existaient. La fonction alpha correspond à un certain nombre de facteurs, dont la fonction du moi qui transforme les données des sens en éléments alpha, qui comprennent des images visuelles, des schèmes auditifs, des schèmes olfactifs, susceptibles d'être utilisés dans la pensée vigile inconsciente, les rêves, la barrière de contact, la mémoire.

> « *Notons que la fonction alpha peut être considérée comme une structure, comme cette partie de l'appareil psychique qui produit la barrière de contact* » (14).

Parti de la rêverie maternelle, ce processus par lequel la mère prend en elle la partie perturbée de la personnalité de l'enfant, la débarrasse de la détresse et la renvoie alors à l'enfant, Bion a pu relier le concept d'identification projective à celui de contenant, notion demeurée en France quasi-confidentielle, alors qu'elle est essentielle dans une grande partie du protocole analytique Outre-Manche, en situant l'analyste en position d'être cet appareil psychique pour l'analysant, c'est-à-dire sa fonction alpha qui lui permette, lui qui a des pensées mais ne dispose pas d'un appareil à penser, d'utiliser ses pensées, c'est-à-dire de les penser.

Cette mise en relation suppose une interrogation *systématique* du contre-transfert. Par exemple, un patient psychotique dit à son analyste, une femme :

> « *Cette fille, comme dans le rêve, je n'ai pas pu lui parler, pendant deux ans on s'est croisés.* »
>
> *L'analyste se défend de ce qu'est en train de lui communiquer le patient, et qu'à propos de cette fille, c'est d'elle et de la manière dont il vit la communication dans les séances qu'il parle.*
>
> *— L'analyste : Mais là vous êtes en train de parler à quelqu'un.*
> *— Le patient : Ça, je parle à quelqu'un ! Il y a trois choses séparées : je parle, vous m'écoutez et vous notez et on nous écoute.*
>
> Si vous saviez ce qui se passe ! *Il y a quelque chose de pathétique dans ma façon de vous convaincre.* »

(14) *Ibid.*, p. 43.

C'est là que s'établit dans la pratique analytique un véritable *renversement*, par rapport au traitement traditionnel des données transférentielles.

Il faut bien reconnaître que l'intérêt méticuleux pour les reconstructions historiques des premières monographies en bientôt un siècle d'analyse ne s'est guère démenti. L'excès hagiographique quasi-obsédant de l'analyste contraste souvent avec le peu de profit qu'en peut tirer l'analysant. Cela non pas parce que l'histoire n'aurait qu'un quelconque intérêt subsidiaire, mais parce que la recherche historienne exclusivement archiviste de l'analyste le prive ou le soulage d'avoir *à vivre* un morceau d'histoire moderne. Car l'histoire d'un sujet ne s'actualise pour lui et n'est intégrable psychiquement par lui que dans et par le transfert. L'analyste *déplace* alors l'impact contre-transférentiel de l'inter-relation psychique qu'est l'analyse, dans une activité (déplacée) de recherche où il semble souvent ne vouloir considérer du transfert que la pure répétition.

Or, c'est bien cette interrogation systématique du contre-transfert qui constitua le point de départ de Bion, muni par ailleurs des concepts kleiniens de clivage et d'identification projective, et qui valide sa démarche théorique. Il est important de le souligner, car des travaux sur sa théorie ne vont pas manquer de se développer en France, mais s'ils se fondent sur une base purement spéculative, cela constituera un non-sens par rapport à l'esprit et à la démarche même de Bion. Ils manqueront l'essentiel de Bion à ne considérer que la théorie, c'est-à-dire le résultat de l'abstraction bionienne sans tenir compte par exemple de sa notion de modèle, capitale dans la mise en compréhension de la théorie abstraite, sans laquelle, disait-il, la théorie n'est qu'un modèle formel et non un système progressif d'abstraction permettant de rendre compte de la *méthode analytique* elle-même, c'est-à-dire d'une rencontre interpsychique entre des identifications projectives et un contenant. On peut toujours, par exemple, mettre en relation, et cela est intéressant spéculativement, le Réel lacanien et les éléments Béta de Bion (15), mais ce qui est crucial sur le plan de la pratique analytique, c'est de pouvoir repérer comment la non-prise en compte de l'identification projective et sa non-interprétation fomente du réel précisément, et qu'une technique analytique inapte à élaborer les identifications projectives et qui par conséquent ne *contient* pas la réalité psychique de l'analysant, est porteuse d'horreur et grosse de la chose (au sens lacanien).

Il serait intéressant, pour conclure, de revenir à quelques-unes des remarques que font Jean et Florence Begoin à propos du petit-fils de Freud. Ils soulignent d'abord l'extrême obéissance de l'enfant et son absence de réaction

(15) « Si la fonction alpha est perturbée, donc inopérante, les impressions des sens dont le patient a conscience et les émotions qu'il éprouve demeurent inchangées. Je les appellerai éléments-bêta. Contrairement aux éléments alpha, les éléments-bêta ne sont pas ressentis comme des phénomènes (...) mais comme des choses en soi (...). Les éléments bêta sont emmagasinés mais, à la différence des éléments alpha, ce sont moins des souvenirs que des faits non digérés, alors que les éléments alpha ont été digérés et par là même mis à la disposition de la pensée. » Bion, *Aux Sources de l'Expérience*, pp. 24-25.

émotionnelle aux absences prolongées de la mère, signe d'un Surmoi précoce sévère, suggérant que ce jeu trop souvent décrit comme parfaitement normal, serait au contraire l'indice d'une organisation narcissique très défensive.

> *« Jeter les objets pour les faire disparaître serait donc le prototype de rejeter (verwerfen) ou de projeter l'expérience émotionnelle déplaisante sur le mode de l'expulsion anale (...). Ce n'est plus seulement l'aspect libidinal mais aussi l'aspect de déplaisir et l'angoisse qui deviennent un objet d'élaboration psychique.*
>
> *Pour mieux décrire le premier temps du jeu, Freud signale que c'était tout un travail de rechercher ensuite et de réunir les objets jetés par l'enfant. Ce travail, celui de la mère (ou de tout adulte s'occupant de l'enfant) a trouvé son équivalent psychique dans les concepts de « handling » et de « holding » de Winnicott et dans celui de « contenant » de Bion.*
>
> *C'est aussi le travail de l'analyste que de rassembler dans son fonctionnement psychique et de remettre par l'intermédiaire du patient les parties de son self et de ses objets avec lesquelles il perd contact en projetant. Un enfant à qui on ne ramènerait jamais ses jouets qu'il lance au loin serait peut-être un enfant docile et soumis mais morcelé » (16).*

C'est la présence de cet enfant que l'on sent parfois si prégnante, au cours de certains contrôles, chez des analystes pleins de bonne volonté mais dépassés et débordés par les angoisses infantiles de leurs patients.

Le véritable *déplacement* qu'opèrent ainsi les néo-kleiniens consiste essentiellement à partir de leur écoute si rigoureusement précise du contre-transfert, dans la position qu'ils assignent à l'analyste : recevoir et reconnaître les identifications projectives, puis élaborer une réalité psychique intégrale par l'analysant, par *l'interprétation* qui *seule sépare* en *restituant*.

Ce déplacement massif qu'opère l'identification projective conduit ainsi à un tout autre déplacement de la part de la démarche analytique, qui est le maniement de l'interprétation de l'identification projective et LE MOUVEMENT DE RESTITUTION PSYCHIQUE qu'opèrent le *psychisme* et la *parole* de l'analyste par l'interprétation. Il situe l'analyste à cette place où sans interrogation dans son psychisme, sur lui-même dans son rapport à l'analysant, à partir de la communication de celui-ci, il n'y aurait pas d'analyse.

(16) J. et F. Begoin, *Le Travail du Psychanalyste, de la Technique à l'Éthique Psychanalytique*, Revue Française de Psychanalyse, Paris, mars-avril 1982, n° 2, p. 217.

# MARCHER

*Claude Rabant*

*« La vie est naturellement un état violent, puisqu'elle est naturellement privée de sa fin ... »*
*Leopardi*

*« You're walking. And you don't always realize it, but you're always falling. »*
*Laurie Anderson*

Parfois, il n'y a plus que la marche. Et parfois, il n'y a plus de sol pour recevoir les pas.

Toutefois, ce n'est pas encore le vide.

Je parle de ces moments de trou d'un infini en acte, dont l'acte même nous dérobe le possible.

L'étrangeté est dans le déséquilibre lui-même, où le sujet se confie à son corps. Nous sommes loin de l'étrangeté du double, puisque le temps pur s'arrache à l'espace, sans avant ni après.

Ce n'est pas un rétrécissement, mais plutôt l'ivresse d'un large ignoré, ou une béance sans ruines (peut-être le sexe pur).

Le silence crée, sans doute. Du moins le doute n'est plus de mise, puisque la mise est égale à zéro (ou tout). Silence de l'élan. Entre l'oubli d'un départ qui s'efface et l'ignorance brève d'une arrivée détruite, de nouveau, il n'y a plus que la marche.

Je te cherche.

Est-ce cela m'arracher ? Ce n'est pas l'envol, ni le nul aboli. Je ne me fie pas à ce qui s'offre.

Car il y a des mots qui ôtent le sol (je ne parle pas des refus qui retirent l'être). Nous sommes entrés dans un espace où la foi n'a plus cours, et cependant il n'est plus possible de revenir en arrière, ni même de nous retourner pour redessiner la mémoire d'un visage.

Il y aurait trop de risques à découvrir cette mémoire informe et sans empreinte.

Non, mieux vaut demain, à l'ignorance de geste et de bras tendus, que nous n'atteindrons pas.

De nouveau, il faut donc apprendre à marcher.

S'il y a un degré zéro de la pulsion, peut-être allons-nous y aborder, comme à une plage qui dériverait elle-même. Car s'il reste, à ces instants, une certitude, c'est que l'espace entier bouge et se désarrime autour de notre immobilité.

« Je fermerai maintenant les yeux... » Pourtant ce n'est pas une méthode, ni le dernier avatar du *grasping reflex*. La bouche ne mord pas sur le fruit mûr du concept. Et le poing ne sert que de balancier. C'est l'aire de l'air, une haute niche désarrimée vers laquelle vous battez.

Y-a-t-il du bruit ? Alors c'est la nuit même qui vous saisit. Mais l'*automaton* ne prend pas figure, même pour vous réveiller. Les traces ne sont pas tracées dans cet espace infiniment mobile (labile).

Vous voilà donc debout, dressé, déséquilibré. Souvenez-vous, moins de vos propres chancellements, que du premier chancellement de vos enfants. Or depuis quand s'annonce la terre ? Êtes-vous somnambule ? Vacillez-vous sur le fil ?

Il doit bien vous rester quelque mémoire, quelque gravure d'élan de la surprise, quelque rire enfoui de cet effroi retourné. C'était un rire dans un pays sans mots.

Alors ne dites pas que vos pas, un à un, n'ont pas fait théorie. Où aller, sinon vers le soleil ? Où aller, sinon dans la procession spatiale du temps, vers un éblouissement qui vous a ouvert une deuxième fois les yeux ? (Héliotrope, vous ?).

C'est alors que vos poings se sont mis à jouer à la guerre, en même temps que votre bouche, avec quelques sons, s'est mise à béer sur la mort dont elle ignorait jusqu'ici la promesse.

Je dis que dans cet arrachement, c'est l'infini en acte, sans que vous le sachiez.

A présent le savez-vous ? Alors, c'est que quelque hiatus vous y a fait, de nouveau, déboucher, et toujours à nouveau peut-être (de son trébuchement), tomber.

« And you don't always realize it... » En un sens (le sens de votre marche ?), le réel a cessé d'être à la hauteur de votre jouissance. Cela, vous ne le réalisez pas. *Es* ?

Mais vous tombez toujours, ou plutôt vous êtes toujours à la tombée. Ce n'est pas exactement la chute, mais sans cesse l'entrée dans la chute.

Ainsi vous avez choisi. Car c'est un choix. De deux théories l'une, toutes deux adéquates à la marche. Vous avez choisi la chute et l'extase, le déséquilibre fluctuant (mouvement subtile vers l'absence ou plutôt vers l'interrogation), espérant le dérobement (musical ?) de vos appuis. Mais vous pouviez choisir la stase et l'itération du droit, la saccade. Par infimes hiatus et sauts d'abîmes, vous resteriez debout, l'équilibre sauvé, l'axe du monde en vous. Mais plus fragile encore.

Ainsi le droit n'est pas moins somnambule. Mais il ignore ce qu'il franchit. L'autre passe le sol comme une eau turbulente, il y cherche la houle dont il serait l'écume, ou le rêve même.

Double théorie, double façon de marcher. Double schème pour saisir le monde. Mais la violence est égale : le monde se détruit à chacun de vos pas. Et ressuscite ?

Quel est donc votre espoir, puisqu'en marchant vous savez désormais qu'aucune image ne vous contentera plus ? Au premier pas vous êtes iconoclaste.

Mais vous devenez faiseur d'images, montreur d'ombres, fauteur de schèmes. Vous apprenez à vous déplacer pour que votre ombre vive d'antipodes et n'ait plus peur d'elle-même. Vous vocalisez en cherchant le lieu d'où surgira l'écho. Vous jouez avec le soleil et le monde se remplit de caches et de thèmes. C'est que vous êtes vous-même l'outre des vents et la poche des semailles.

Vous apprenez à faire marcher. Vous apprenez les systèmes et les mécaniques. Vous apprenez, depuis votre intime et incessante chute, l'équilibre général, qui n'est peut-être que l'autre face du désordre et d'une chute globale.

Alors il vous devient possible d'entendre la nécessité et, pas à pas, d'en chiffrer le procès, d'en engendrer, peut-être, la mathématique.

Il y aurait ici à reprendre la notion de dimension : balises dans votre marche, coordonnées pour le fonctionnement systémique du monde, quadrature de votre recherche.

C'est votre dit qui colle à ces coordonnées et les colle à la plastique immédiate des choses, c'est votre dire qui les file à la pâte de verre de leur transparence.

Mais c'est votre corps qui coupe dans leur filé, c'est son déboîtement de lui-même qui engendre en les arrachant les dimensions les unes des autres, de deux fait trois, de trois fait quatre, et ainsi de suite, et fait renaître l'infini dont il s'arrache, puisque dès lors qu'il y a cette décomplétion de soi, il n'y a plus de fond au monde.

De Molyneux à Fechner, nous avons franchi le seuil d'une instabilité des traces fondamentales. Il s'ensuit qu'au sortir de la même boîte noire, l'espace n'est plus le même. Notre schème du monde a changé. Il y a sans doute plus de jeu dans le joint de nos différents sens, plus d'écarts et de multiplicités dans leurs données (et je ne parle pas seulement de leur agrandissement instrumental, qui viendrait plutôt en habiter les interstices). C'est peut-être ce que Kant n'avait pas prévu.

Freud se glisse dans cet intervalle d'incertitude : stabilité/instabilité des traces fondamentales. Rappelez-vous le problème de la double inscription. Ce qui est écrit ici peut-il être en même temps écrit là, le dit dans le non-dit, et avant dans quel dire ? L'Ubw chiffre la boîte noire de cette transcription indéfinie, la stabilise pour un temps donné. Mais le principe de plaisir qui le régit n'en vient-il pas à filer au-delà des balises strictes du système qu'il produit ? Où s'arrête le transfert ?

Ensuite la linguistique nous refait des murailles, mais laisse la question : comment le temps s'engendre-t-il ?

D'où un problème général qu'on pourrait dire de matrice des systèmes. Y a-t-il une vie autonome des systèmes, ou bien sommes-nous la chair et le sang de leurs rouages ? On peut se poser la question en voyant à quel point les systèmes rationnels sont inséparables de leurs délires. Au point que l'histoire n'est peut-être que l'inaperçu de cet inséparable, dès lors que nous renonçons à l'espoir d'un géométral (espoir désespéré de Kafka).

Le terme du transfert serait venu, dans ce problème, comme schématiseur de ce désespoir, échangeur au lieu du géométral manquant.

Comment puis-je vivre dans cet espace où il ne peut plus y avoir d'Autre de l'Autre ?

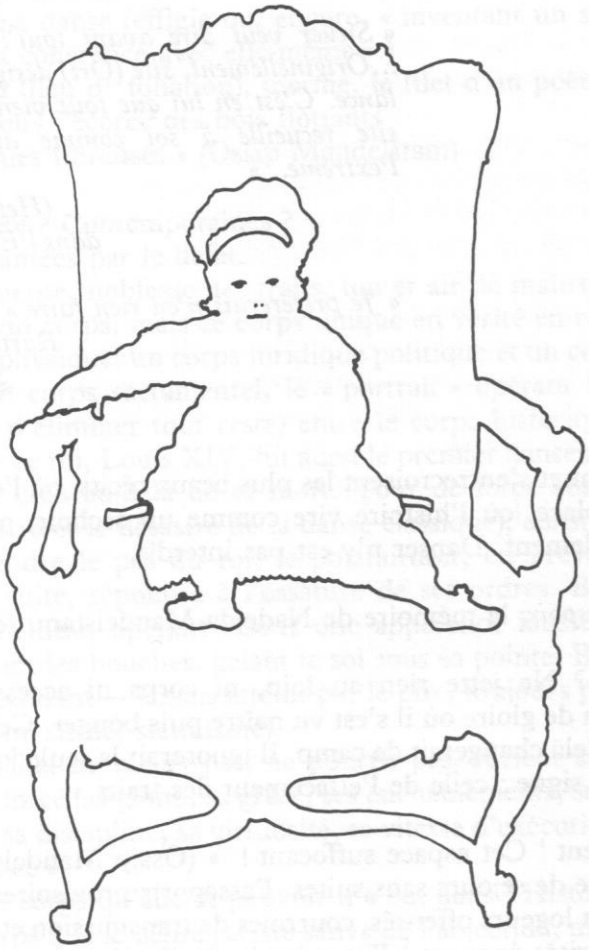
Ce n'est pas seulement défaillance de sol, appât provisoire du noir, mais irréversibilité d'un détruire dont on ne peut apercevoir le commencement. Telle serait la dimension qui, s'outrant à toutes les autres, les infinitiserait en les négativant tour à tour.

Marcher : se désunir, se réunir. Ce ciseau de réel découpe, à l'infini dans l'infini, des *cusps* (1).

C'est dire si le fragment devient une figure de la nécessité. Je deviens, par exemple sur un fragment de voix. Je deviens, parmi une multitude de souffles.

Je deviens, derrière ce masque qui n'est pas moi. Je deviens piétineur d'images et monteur d'Autres. Je deviens synthétiseur de phonèmes et disjoncteur de phrases.

(1) Ce terme, dans la théorie de René Thom, désigne la plus simple des catastrophes (appelée aussi point-fronce).



# Voisinages

# A LA POINTE DE LA LANCE

*Daniel Dobbels*

---

*« Situer veut dire avant tout : indiquer le site. ...Originellement, site (Ort) désigne la pointe de la lance. C'est en lui que tout vient se rejoindre. Le site recueille à soi comme au suprême et à l'extrême.. »*

*(Heidegger, La Parole dans l'Élément du Poème)*

*« Je préférerais n'en rien faire »*

*Bartleby (H. Melville)*

Là où crissent et s'entrecroisent les plus beaux récits, où l'on perd la vue et tient peu de place, où l'histoire vire comme un séchoir, on a le temps — inconditionnellement. Danser n'y est pas interdit.

*Contre tout espoir,* la mémoire de Nadejda Mandelstam, femme d'Ossip.

Un danseur ? Ne jette rien au loin, ni corps ni accessoire. Garde en mémoire le peu de gloire où il s'est vu naître puis bouger. Celui qui fomenterait d'aller au-delà changerait de camp. Il ignorerait la seule jouissance dont le danseur soit le signe : celle de l'effacement des traits.

« O espace lent ! Cet espace suffocant ! » (Ossip Mandelstam, 16.1.1937 Voronèje). Suite de séjours sans suites. Passeports provisoires, rails et trains, appartements et logeurs offensés, courroies de transmission et rangées de peupliers. Les autorités donnent à Katamian la clé d'un bureau « ouvert à tous les visiteurs, (qui) n'existait que pour recevoir des demandes qui étaient toujours refusées ». Les visiteurs y affluaient. Là, aucune demande n'était déplacée.

Ce ne sont pas les traces que l'on efface en dansant, ce sont les traits. Plus et moins qu'Hermès qui jouit du site, le danseur (averti et sans armes, gymnos) n'imagine pas d'autre chance que dans l'abandon. C'est cela que signifie : céder le pas, céder la place - ne pas céder à la honte.

La honte ? Un geste en trop, une incartade, l'entropie. Qui saisit la victime et le vainqueur, efface l'un, strie le dos de l'autre : le *tirant* (d'être et d'eau) — à la botte.

Comment ne pas « être excédé » ?

La seule tâche qui puisse revenir à la danse contemporaine, aujourd'hui ? Trouver un geste ou un mouvement qui efface les traits du tyran — ne pas *être* en reste mais le produire : soit danser et lire, écrire, écouter, se tourner vers cette surface de peau morte laissée à l'abandon qui préserve le danseur du signe unique d'une danse (effigie ou, encore, « inventant un signe par quoi elle désignerait sa cohérence avec elle-même ».)

Sous cette peau (lieu de foliation), inerme, le filet d'un poème :

« J'écouterais sous l'écorce des bois flottants
Croître les bagues fibreuses » (Ossip Mandelstam)

Danse et histoire ? Contemporaines ?

Toutes deux hantées par le défet.

« -taille majestueuse, noblesse des traits, ton et air de maître... — ... le roi n'a plus qu'un seul corps, mais ce corps unique en vérité en réunit trois, un corps historique physique, un corps juridique politique et un corps sacramentel sémiotique, le corps sacramentel, le « portrait » opérant l'échange *sans reste* (ou tentant d'éliminer tout reste) entre le corps historique et le corps politique. » (1) — ce roi, Louis XIV, fut aussi le premier danseur du royaume, de son vivant et bien au-delà de sa mort. Tour de force absolu. Le ballet (l'étoilement, l'astre et le désastre de la danse classique), consiste en cela : se reprendre et prendre le pas du roi, le portraiturer, en prévenir toutes les demandes, faire suite, répondre à l'ossature de ses ordres. Ballet maître, à l'Est comme à l'Ouest, opérant « sous une apparence fausse de présent », impérieux, fermant les bouches, gelant le sol sous sa pointe. Ballet intouchable, impérial, ascendant — jamais atteint par le pire, toujours préservé, entretenu par le pire (nazisme, stalinisme).

Ce corps de ballet ne meurt pas, ne pourrit pas, revient sans cesse, sans interruption, en force (sa gloire, sa grâce, ses enchaînements, ses batteries, ses jetés, ses écoles, sa discipline, sa virtuosité, sa vitesse d'exécution et son code) — jamais « déplacé ».

Seul et unique corps qu'aucun pouvoir n'a eu, dans l'Histoire, le désir de détruire, seul corps que le délire raciste sauve de l'abjection, marque ou poinçon d'un détachement féerique (féerie de fer).

Pourquoi Mandelstam est-il arrêté dès que ses *distiques sur Staline* sont connus ? Et pourquoi est-il alors délogé puis déporté ? Parce qu'il stigmatise l'absence dans la ligne, boursoufle le vide de la figure, fait remonter en surface l'intraitable mouvement qui rive les corps ? Ce grouillement peu présentable... puissance sans fondement...

« Nous vivons sans sentir sous nos pieds de pays
(...)

(1) Louis Marin, *le Portrait du Roi*, Éditions de Minuit.

Il a les doigts épais et gras comme des vers
Et des mots d'un quintal précis comme des fers
(...)
Les chefs grouillent autour de lui — la nuque frêle
(...)
Lui seul pointe l'index, lui seul tape du poing
Le Géorgien a le torse martial »

Dans l'histoire, maintenant, comment un danseur contemporain peut-il se mettre en mouvement sans que cette mise ne soit déjà avancée sur le tapis et confisquée par celui qui se représente comme stratège du pouvoir ? De quel temps dispose-t-il pour ne pas être *dépaysé* ?

Un « danseur contemporain » ? Celui pour lequel se placer (ou le placement) fait question. Question de temps, extrêmement émouvante. Anxieuse. Désarmante. Il sent qu'il ne s'agit plus seulement d'innover. De « rompre avec le passé » ou de régler les battements de son mouvement sur les rythmes d'une « modernité ».

Une danse post-moderne ?

La question de la *modernité* appartient à cette catégorie de questions qui ne cessent de se défaire et de ressurgir sous d'autres traits sans qu'une seule valeur, qu'un seul signe nous prouvent qu'elle ait été, non pas résolue, mais au moins approchée. Nous ne sommes plus sûrs des effets de rupture que produirait le neuf. Nous doutons de sa profondeur. Nous n'avons plus de passé, d'antiquité, ni même de classicisme par rapport auxquels nous pourrions situer rigoureusement un événement (social, politique ou esthétique) comme jamais-vu, nouveau, sans équivalent. De Louis XIV à Katamian, le pouvoir s'est trop absolument concentré et disséminé, travesti et durci, pour ne pas douter qu'une forme y échappe. La notion de post-modernité révèle le déplacement du point d'anxiété : elle avance sur l'échiquier une modernité qui, en quelque sorte, se doublerait elle-même. Modernité parce que présent, actualité semblent s'y donner, mais surtout, parce ce qu'elle se veut, se dit et se désire déjà présente à son propre avenir. Notre temps redoute tant le passé que pour le conjurer il se donne un présent d'anticipation. La post-modernité semble dire : ce que je produis pour l'heure est d'autant plus actuel, d'autant plus moderne, qu'il vaut déjà pour et par un avenir dont évidemment personne ne peut juger.

Serait post-moderne tout acte, toute production, toute œuvre qui, ayant lâché ses liens avec le passé, mais ne pouvant s'en tenir à l'indétermination d'un pur présent (vite catastrophique) pose l'imminence de l'avenir comme garantie de sa modernité.

Imminence qui ne repose pas autre part que dans 'l'event' ou performance post-moderne. Il y aurait un risque, un danger (réactif) dans le post-modernisme : l'aversion du passé (du déjà-dit, du déjà-vu, du déjà-fait) se retournerait en une futurisation du présent : c'est ce qui sera dans ce que je

fais qui fait signe du temps — a trait de nouveauté. Mais le souci post-moderne vaudrait moins, dans ce cas, par l'attention portée à ce qui adviendra que par la peur que l'on puisse réduire — comme une tête — ce qui se présente, à un simple présent.

Peur que tout s'y retrouve — déplacement de la violence, si celle-ci « ne consiste pas tant à blesser et à anéantir, qu'à interrompre la continuité des personnes, à leur faire jouer des rôles où elles ne se retrouvent plus » (2).

Puissance décalvante.

Dans un entretien accordé au Monde (15 avril 1982), la chorégraphe américaine Martha Graham faisait cette remarque : « Chaque fois, je l'ai constaté, que la danse connaît un grand essor, c'est le signe avant-coureur d'une grave menace ». Est-il juste de prendre cette pensée au sérieux ? Pensée apocalyptique ? Que rappelle Derrida dans les *Fins de l'Homme ?* « Apokaluptô, je découvre, je dévoile, je révèle la chose qui peut être une partie du corps, la tête ou les yeux, une partie secrète, le sexe ou quoi que ce soit de caché, un secret, la chose à dissimuler, une chose qui ne se montre ni ne se dit... Nulle part le mot apocalypse, conclut le traducteur se référant aussi bien au grec qu'à l'hébreu (gala), n'a donc le sens qu'il finit par prendre en français ou dans d'autres langues, de catastrophe redoutable ».

Mais ce qui semble encore plus remarquable que cette dérivation ou ce déplacement de sens, c'est que dans tous les exemples bibliques que Derrida a relevés, le geste de dénuder ou de montrer, « le *mouvement* apocalyptique est ici plus grave, parfois plus coupable et plus dangereux que ce qui s'ensuit et ce à quoi il peut donner lieu, par exemple l'accouplement » (p.446-447).

Geste déplacé que celui de la danse contemporaine. Toujours trop révélateur, trop en retrait. S'effaçant avant de toucher ou d'être touché par la pointe — dévoilant la nudité menaçante et meurtrière du site. Un danseur n'est pas recueilli. Il demeure incompréhensible, stupéfié. Ce qui le fatigue inlassablement, c'est que ses gestes puissent être *intacts* et que cette immunité indiffère. Non-contemporain — chose sans poids, dragée vive disparaissant au pied du Portrait.

(2) Lévinas, *Totalité et Infini.*

# « LES VENTS »

*Présentation de Mireille Cifali*

Cette ébauche d'un futur roman, Sabina Spielrein l'a écrite en *français* dans un de ses cahiers noirs où elle avait l'habitude d'inscrire les fragments de sa pensée. Dans ce cahier-ci, se trouvent précisément d'autres morceaux d'un journal rédigés cette fois en allemand et dont les dates sont celles de 1916 et 1919.

Sabina Spielrein a dû jeter sur papier ce *Chapitre X* alors qu'elle résidait à Lausanne, ou même plus tard à Genève où elle était devenue assistante d'Edouard Claparède à l'Institut Jean-Jacques Rousseau, psychanalyste ayant charge d'analyser les Genevois considérés par Freud comme dilettantes (1).

En 1923, rejoignant la Russie très certainement pour des raisons financières, Sabina a laissé en dépôt à Edouard Claparède tous ses précieux documents : journaux intimes d'adolescente, lettres d'amour, correspondance familiale. Ce legs reste énigmatique, aujourd'hui encore. Pourquoi n'a-t-elle pas emporté ces témoins de son existence, elle qui n'en était pas à sa première transhumance ? Pourquoi n'a-t-il pas eu l'occasion de les lui restituer ? Ce *fragment d'un futur roman* fait partie de ce legs en souffrance dans la ville de Calvin ; il est en possession actuelle des descendants d'Edouard Claparède.

*Les vents* furent donc écrits en un français hésitant ; nous en avons gardé les significatives erreurs, comme celle qui fit mettre à Spielrein un *s* à *sans passions.* Il faut souligner qu'à notre connaissance, le français est la troisième langue parlée par la jeune femme ; après le russe, sa langue maternelle, et l'allemand sa langue de psychanalyse.

Que ce chapitre ait été composé en 1916 ou en 1919, nous importe peu. Il vient après la tourmente, mais nous indique que Spielrein, comme femme, continue à être hantée par une dualité : deux vents, l'un du Nord et l'autre du Sud. Son texte fait, par sa structure, étrangement écho à celui écrit par Jung en 1913, au moment de sa rupture avec Freud. Carl Gustav Jung avait lu *Contribution à la question des types psychologiques* au Congrès de Munich, mais il l'avait publié très rapidement, en *français*, dans les *Archives de Psychologie* de Genève (2). Selon lui, il y aurait deux types : l'introverti et l'extraverti qu'il s'efforce désespérément de différencier, mais aussi de concilier pour qu'ils ne s'excluent pas mutuellement. Il y en aurait *deux*, que représentent exemplairement lui et Freud.

Sabina Spielrein choisit le Vent du Sud, le souffle des profondeurs, contre la logique, l'intelligence et le dessèchement. Elle semble toujours habitée par la passion et la mort, la création et la hantise d'un mystère disparu. Son roman est cependant au masculin. *Je* est masculin. Est-ce là un défaut dans sa concordance française ou peut-on entendre une autre signification ?

*Entre-deux,* elle ne cesse en tout cas pas de l'être, elle qui féconda la pensée de deux hommes, celle de Jung (3) et celle de Freud.

Genève

(1) S. Spielrein, *Entre Freud et Jung,* Aubier, 1981, p. 323.
(2) t.XIII, 1913.
(3) Voir S. Spielrein, « Fragment inédit d'un journal », in *Bloc-Notes de la psychanalyse,* n° 3, 1983.

# FRAGMENT D'UN ROMAN POSSIBLE

## CHAPITRE X
## « LES VENTS »

*Sabina Spielrein*

Depuis cinq jours la bise rageait acariâtre et impétueuse. Le ciel était d'un gris implacable. Plus gris que bleu, en vérité, quoique pas un nuage ne se montrât. Le gris des choses qui n'ont plus de couleurs. Un gris sans beauté, un gris indéfinissable et accablant. La bise rageait, acariâtre et impétueuse, balayant toute la poésie que cet arrière-automne laissait encore traîner aux soleils couchants. Comme l'intelligence claire d'un homme né pour l'action ou d'un logicien strict, la bise écartait systématiquement la naïveté sentimentale des brumes et la douloureuse beauté des dernières feuilles pourpres.

Et la vie nous semblait morose et froide, sans passions, ordonnée et claire.

Mais voici que cette nuit la bise est tombée, subitement, tel un cavalier hautain qui choit de sa monture à l'orée d'un bois, non blessé mais terrassé par quelque mal foudroyant et secret aux yeux étonnés de ses compagnons.

Et ce matin, au réveil, nous avions l'impression d'être plongés dans un bain tiède et parfumé. Nous sentions un étau invisible se desserrer autour de nos têtes. L'air était soudain agréable à respirer. C'était comme une halte après une marche pénible. La douceur de l'eau claire à nos pieds fatigués.

La bise était tombée comme un guerrier terrassé, et (c'est alors) que nous nous aperçûmes que ce guerrier était un tyran et que sa mort nous rendait la liberté. Nous nous sentions libres et dégagés de toute servitude. Libres comme le jeune homme qui vient de rompre avec sa maîtresse, libres comme l'artiste en face de la vie...

Puis, tout changea.

Le lac prit une teinte sombre et s'agita. Le ciel s'emplit de merveilleux nuages. Le rouge reparut dans le paysage, la nature se reprit à rêver. On vit que l'automne n'était pas mort encore, et son charme attirant et profond est celui d'une jeune femme, poitrinaire, qui s'en va du mal même qui lui donne son teint si suave, sa langueur noble et qui aiguise délicieusement ses désirs les plus voluptueux.

Le vent du sud est un Shakespeare colossal. On croyait avoir vu, jugé et classé, on croyait avoir fait le tour des choses, et soudain on s'effare de voir que tout peut être différent.

La passion ou un très grand caractère transforment les choses les plus communes en nouveautés ardentes.

Le vent du sud charrie de la passion et tout un monde de rêves féconds.

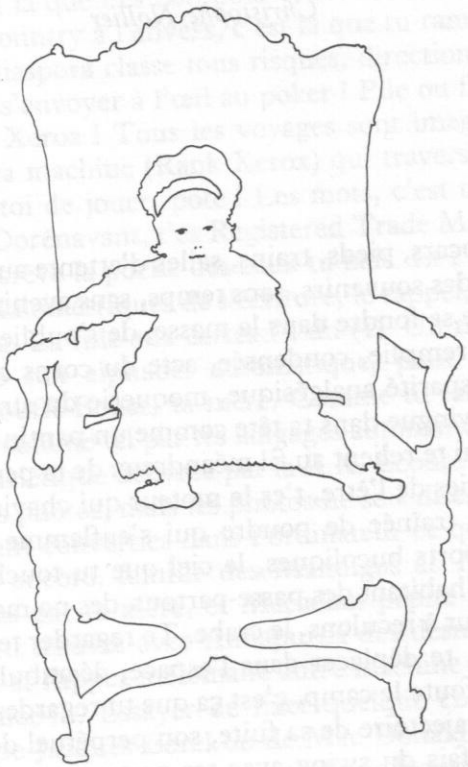
La bise nous disait : « Je suis la vérité, je dégage les sommets des brumes, je clarifie, j'ordonne ».

Le vent du sud nous dit : « Je suis la vérité plus profonde, mes lourds nuages sont nos passions vivaces, l'air que je vous fais respirer est rempli de possibilités merveilleuses, de rêves fougueux. Je suis la vie. La bise n'est qu'un critique et je suis grand artiste. Je fais le paysage à mon image, tourmenté et grandiose ; la bise ne fait que disséquer, elle ne crée rien ».

— O vent du Sud, tu es l'image de mon cœur passionné.

Voici, j'étais triste d'avoir trop pensé. J'avais senti la vanité de tout effort, et j'étais las. L'action me semblait ridicule et le rêve inutile. J'étais triste et découragé. La bise perfide avait desséché mon esprit étrangement. Le ciel de ma pensée était d'un gris maussade. Ma désespérance était sans beauté, car la beauté est faite de mystère. *Le mystère était mort.*

Tu viens, ô Vent du Sud, et je vis que toi seul es vrai, que toi seul crées et incites à créer. La chimère de tes lourds nuages est cent fois plus vraie que la lucidité pauvre des paysages désolés de la bise. Le tumulte des eaux que tu chasses et qui se brisent dans son effort tragique est celui de mon cœur meurtri. Tu charries du rêve, de l'illusion, du mystère, et pour cela toi seul es vrai, car tu crées, ô Vent du Sud et tu incites à créer. Or vivre, c'est créer. Et qui ne crée plus est déjà mort.



# Textes bruts

*Comment voyage-t-on dans les textes ? Comment passe-t-on du dire à l'intertexte ? Comment imagine-t-on l'envers et l'intervalle ?*

*Naissance des contours : tel pourrait être le programme de cette rubrique,* ***textes bruts.***

*Ou bien : autour d'une bataille avec la langue, comment l'espace s'engendre-t-il ? Comment dire et pulsion s'échangent-ils dans l'état naissant de l'écriture ?*

*Entre le texte de Christophe Nollier, coupure d'un flux plus vaste, et celui de G. Th. Fechner sur la quatrième dimension, il y a plus d'un point commun. Notamment le sens aigu de cette question : comment corps et texte forment-ils leur mutuelle condition de possibilité ?*

*Ou encore : par quel élan va-t-on de deux à trois ? (Par l'infini peut-être.)*

# TRANSPORTS DE TEXTES

*Christophe Nollier*

Métro, bus, autocars, pieds, trains, salles d'attente aux neutralités parfaites, aseptisées comme des souvenirs, sans temps, sans avenir que celui de disparaître un peu plus, de se fondre dans la masse, de s'oublier soi-même comme on oublie la distance remplie, condensée, acte du corps comme mémoire de sa propre histoire, disparité analgésique, moquerie du stress-hécatombe — univers glauque qui swingue dans ta tête comme un pantin désarticulé —, bougeries perpétuelles qui te relient au fil méandreux de ta pensée, escapades, fuites assistées, hémorragies de l'être, t'es le moteur qui chavire, la boîte de vitesses qui s'emballe, une traînée de poudre qui s'enflamme. Passeports déteints, azurs défaits, aéroports bucoliques, le ciel que tu touches n'est jamais celui qu'il faudrait, t'es l'habitant des passe-partout, des no man's land, le héros des blizzards, le voyageur à reculons, le crabe. Te regarder te suffit pas, il faut que tu te voies avancer, te déplacer dans l'espace, déambuler ; il faut qu'il s'en aille ce corps, qu'il foute le camp, c'est ça que tu regardes d'un œil amusé, qui te fascine, c'est la trajectoire de sa fuite, son perpétuel devenir en mouvance. Alors t'avances, tu fais du swing avec tes gestes, tu te bats avec la transparence, toi qu'es chair et os, tu luttes contre l'oubli, tu te rêves ailleurs, en surimpression, en homologue, en pseudonyme, mais t'as toujours un temps de retard sur la vie, t'es comme un vieux funk qui déconne, ta partition tu la sais plus, t'es à contre temps. Ta valse, tu la joues en l'air, sans les racines. La piste elle, elle s'est fait la valise, tu reposes sur du rien, t'es tranquille, tu flottes, tu deviens zéphyr, abracadabra, fantoche, alizée, tu t'éclates sur les routes du néant avec un shoot de diesel, t'avales les distances comme un fruit bien mûr, tu bouffes de la géographie par paquets — poids lourd en goguette sur le macadam de l'oubli, l'asphalte noire éclairée par un dernier rayon de lune, tu voyages à l'intérieur de toi-même, en boucle. T'as beau t'envoyer des sandwichs de paysages, ton œil regarde plus que lui-même. T'es arrivé au bout. Au bout du bout du bout blanc. T'es mort. T'as cueilli l'infini comme ça, dans ta main, sans le vouloir, comme un petit oiseau. Et puis il est resté avec toi, ça lui plaisait d'avoir un représentant, une mobilité. C'est petit l'infini comme continent quand t'y penses. Alors tu t'es cogné aux frontières, plus moyen d'avancer. L'Océan. Le bel Océan qui sépare le Nouveau Monde de l'Ancien. Europe contre Amérique. C'est là que t'as atterri ; en face du Nouveau Monde. Au bord de l'eau. Ah... on peut métaphoriser sur le sable chaud, les dunes, le soleil, il y a douze mille bornes à se farcir. Good Bye Pork Pie

Hat... ! Ciao... ! A la revoyure !... C'est là que tu fais le grand plongeon, le saut de l'ange !... C'est là que t'es bon pour le vrai tourisme, le steeple-chase de l'identité, le cross-country à l'envers, c'est là que tu rames, voyageur de la galère, spécialiste en diaspora classe tous risques, direction le Grand Ouest ! Un quart de monde à s'envoyer à l'œil au poker ! Pile ou face ?... Tu joues ? Full aux As !... Rank Xerox ! Tous les voyages sont imaginaires, c'est bien connu. Le rêve c'est ta machine (Rank Xerox) qui traverse les continents et enjambe l'univers. A toi de jouer, pote ! Les mots, c'est tout ce qui te reste mais c'est beaucoup. Dorénavant, t'es Registered Trade Mark. Un « R » dans un cercle. Dès qu'on crève la poche des eaux tu nais. Et t'auras un nom. Les noms c'est les bornes kilométriques de l'écriture, le rappel, le signal. Tu peux pas t'égarer comme ça. La fille aux cartes l'a dit (1). Un mot qu'a sorti Rank Xerox la délétère de son alphabet automatique, pour te nommer, après l'accouchement de Bouffe-Bouse, ta mère. Comme tu fais partie du monde des objets, enregistré comme tel par les langages automatiques, nous avons eu recours à la fiche signalétique délivrée par la R.X. Écoute ce qu'elle te dit : — Rank fournit aussi les photos, mais les photos ne se « disent » pas, à moins de les avoir préalablement converties dans l'ordinateur ce que nous ferons plus tard — « Toi, « X » encore, famille des Mandigos et Tangos Perlés, planteurs des West Indies par ta mère, et Macadam pépite par ton père, Attila Romae... L'amour, tu trouves avec Annapurna des désirs, fille de Big Mac, Prince des Fast-food et flipper mélomane autre machine androgyne à biographie légère... » ! Fonce !... Essayer de fixer quelque chose, se fixer, même chose... Pas besoin de Jacques Borel ou de Mac Donald pour se reposer, on s'arrête au coin d'une phrase ou au tournant d'une locution. La route, c'est la littérature et tu doubles sans arrêt, en seconde, troisième file, tu roules sur l'autostrade des grammaires, onomatopée linguistique, borborygme dégoulinant... T'as ton vocabulaire à portée de main prêt à tirer... signifiant de passage... t'écris en français, langue ovipare, accoucheuse de prose. Tu braques le sens, tu te défends avec ce que tu as, le texte. Tu t'écris dessus pour pas t'oublier comme les chiens tracent leurs territoires, tu tires avec les mots, tu fais des cartons sur le néant, t'as mis le vide dans ton collimateur... Celui qui ne s'écrit pas, celui de la dérive, celui qui s'inscrit dans un rapport économique direct, qui fait du blé, qui vend sa silhouette et sa transparence contre son image. Cette fois, c'est plus les contours qu'on te voit, c'est les pleins et déliés de l'image à sous qui souligne ton existence de « passant » éternel. Transparence sur transparence. Tu galopes sur les écrans, t'amorces tes courses de fuites soudaines, de disparitions métaphysiques, tu passes, tu traverses, tu fais du tourisme dans l'image. La caméra t'oublie en partant, mais tu es « resté » cette trace de la fuite, cet « acte » du départ — une logorrhée de la chair en deux dimensions. L'image chopée par l'objectif... Écriture bloquée, java des lampions stoppée, mot dérouté, détourné, frémissement des roues d'Iron Big Foot qui fait crisser ses chevaux vapeurs sur les rails de la syntaxe... chuintement des moteurs encore fumants ; la machine se repose. Locomotive Folle,

le baume littéraire sur la Terre Sacrée, l'onguent de mon vocabulaire qui caresse la géographie, tu l'entends quand elle se mouche et râcle ses profondes cheminées ? ...Écoute-la tirer de ses intestins le charbon nécessaire à la combustion des distances !... Plateaux belges, Bruges la médiévale et puis Bruxelles émergée d'un nuage en angle, gothique ! Pacific-Railways qui coupe le Canada en deux ! Forêts noires, verts amazoniens et sombres, terre vaporisée de pluies et de soleils, paysages immobiles ! Pins parasols et conifères du Vermont avant les pommiers du Canada... Trans Europ Express, machine symphonique aux substantifs prometteurs, tu entends comme elle ronfle, comme son pouls bat ?... Musique des voyages et des noms, sur ses rails d'acier tu peux faire le tour du monde, caresser la planète, chatouiller l'écorce terrestre et glisser sur la chair du monde comme sur la peau la plus douce... Mère productrice de regards affûtés dans la terreur, je te sillonne au soleil levant parmi les épis de maïs, machines molles, trains d'enfer avec Acid Test je vous lamine le sens, ma Rank Xerox au poing, je te fais l'amour dans les champs de blé jaune, je te lamine le sens avec ma Rank Xerox. Je te dicte et cette fois-ci, c'est moi qui accouche du mot et du nom, je décris maintenant. Bouffe-Bouse, Attila Romae et leur fils « Machine Molle » dit « Rank Xerox » androgyne à l'état de bipède traversent l'écran de leur vie comme des fictions. Rank Xerox, lui s'écrit tout seul et trouve l'amour dans un bordel. (Pute d'amour, Reggata s'épanouissait sur les trottoirs de la savane Africaine. Fleur de pavé aux bruns de terre de sienne brûlée sous la toilette blanche, elle le fit bander par sa douceur. Il écouta son ventre respirer et jouer des maracas. Il sortit de là le swing dans la peau. Tout son corps vibrait comme un courant électrique. Elle lui fit faire le tour du compteur. Quand il se retrouva à la terrasse d'un café, il savait claquer des doigts, elle lui avait appris à danser le tempo. Il se baladait en sautillant un pied sur l'autre. La fugue était parfaite, cette musique-là lui venait des îles et il l'appliquait à sa marche.) Reggae des îles, Tangos perlés, Afrique et Caraïbes réunies parlaient de temps en temps à son corps. Rank Xerox était aussi né de la Montagne Pelée, Martinique, West Indies. Le volcan l'avait rejeté jusqu'aux rivages de la métropole. C'est là que par un lyrisme saugrenu on l'avait baptisé « Macadam Pépite » sans doute à cause des marches du métro qui brillaient quand on avançait. C'est de ces feux-là, le granit mélangé au mica, qu'il était devenu citadin. Avec les Black-muslims, les médiums, citoyens pathétiques de la dernière Afrique, marabouts des trottoirs, il communiait au Mac Donald, prince des Fast Food, église de la fauche et nourriture céleste du junkie. C'est là qu'ils mangeaient tous en chœur, chacun sur son continent, le rêve dans la bouche, se partageant le ghetto. Putes en leasing, camés à blanc, dealers d'eau douce pacotille, vendeurs d'espoir et de gri gri, ils se retrouvaient tous au comptoir de la mandibule, sous le métro aérien.

Végétation cannibale, lianes apocryphes qui t'enserrent dans leurs mains parcheminées, profondeur nébuleuse des eaux qui croupissent à l'ombre des forêts, rivieras insolites tachées d'écumes, traversées d'eaux calmes et frison-

nantes, tu croules sous l'épaisseur végétale qui t'aspire et te rejette, tu sens ta peau tachée de moites torpeurs, inondant les draps de lin de suées magiques, superposant fraîcheur et trépas, sommeils engloutis et réveils barbares. T'apprends chaque fois à mourir un peu plus, à partager ton existence entre le sec et le mouillé, l'oubli et le recommencement. Chaque fois tu es la chambre de ton enfance, découpant au scalpel les pinceaux de lumière qui viennent la vaporiser comme un parfum, énucléant les odeurs de l'orbite creuse de l'atmosphère, dessinant sans répit en ondes successives et colorées les bruits qui viennent s'échouer dans tes tympans. Chambre écarlate, phosphorescente, trouble, mousse, sépia. L'heure s'est tue, assassinée par les pinceaux de lumière chatoyants qui viennent dessiner le jour. Tu peux t'enfoncer dans cette territorialité meuble du souvenir, avec ses regards, ses espaces, — paralèles, sinusoïdales, fonctions logarithmées qui sautillent autour de toi et t'enserrent dans leur canevas épais. Alors, tu ne retrouveras jamais ce que tu cherches. Tu peux rentrer écrire dans ton caveau, sniffer la mort par tous tes pores, dans tous ses recoins compliqués, fouiller cette boue argileuse et dense qui te sert de cerveau, tu t'asseoiras alors devant cette table en bois montée sur des tréteaux et installeras cette lumière opaque à peine tamisée par les rideaux de ton enfance. (Traversées d'eaux calmes et clapotantes). Ces rideaux qui dessinent mollement des arabesques sur le linoleum et ondulent avec le vent. La pigmentation a disparu des motifs et des reliefs qui ornaient la toile et les rayons de soleil en voulant s'infiltrer à tout prix les ont jaunis par endroits. L'Aurore bleue qui semble à chaque instant réveiller l'enfant qui dort, s'est délavée au contact du rideau et vient mourir par vagues au pied de son lit. Un rayon brûlant pourtant parvient à le réveiller et le ramène à la vie.

Flash Back : Reggata, nue, aux tresses divines, attend l'amour dans la chambre où siège la faïence parfaite et immaculée du bidet. Suées de soleil et nacre du jour coulent sur sa peau qu'un suc exotique parfume. Reggata est noire comme l'ébène et il l'aime. La première fois qu'il fait vraiment l'amour c'est avec une pute et elle est noire. Il revoit les silhouettes de son enfance se dresser, hiératiques et figées sur l'écran de sa mémoire, les jambes des femmes se poser sur les trottoirs en effleurant le macadam de leurs pieds de danseuses. Gazelles aux muscles fragiles et rapides, échassières divines et gracieuses toutes hantent le kaléidoscope de ses pensées, occupent ses journées solitaires. C'est là qu'il promène son œil de fauché aiguisé pour l'image, dans cette faune bigarrée aux couleurs de l'Afrique, sur ces rues descendues de capitales orientales, qu'il arpente en bigame solitaire et anxieux et où il règne sans partage. Fin du Flash Back. Moteur ! Action ! Continuité scriptée, je ferai parler Bogota après. On change la caméra de place. On laisse tomber les bordels lymphatiques, les musées intérieurs, les soleils tourbillonnants. On se fait la valoche, on abandonne les statues de la pensée, œuvres d'art en tous genres, fioritures de l'esprit, ritournelles sous perfusion, on défonce l'histoire, mouvements géographiques et autres, on va habiter d'autres migraines... On change de soleil, celui de l'enfance a tout cramé sur son passage, gens, mai-

sons, famille, il a tout séché comme une bombe, les fleurs, les jardins, tout, il a tout mis sous le signe de la mort. Le soleil est noir, noir comme un tombeau. (...)

Je pénètre par effraction dans un monde de transparence, j'oublie que j'ai un corps, je suis l'homme invisible, la machine à remonter le temps, je déshabille le réel de sa gangue, j'introspecte la pierre. Je me glisse entre les espaces, je disparais derrière le monde, je longe la réalité. Montréal sous le soleil, les docks, le Saint-Laurent. J'ai une semaine devant moi avant d'appeler. Le compte à rebours commence. Le Canada, c'est moi, je me regarde, je suis né ici, de ce pays. J'étais là avant, moi aussi j'ai traversé l'Atlantique, j'ai refait le voyage à l'envers, je suis revenu voir mon père. « Mon Amérique au Canada ». Mon pays. C'est sur ma terre que je marche en touriste, du bout du pied. Presque timidement. En dilettante. Chaque pas est un symbole que je pose comme une pierre, un monument que j'élève avec mon corps, à ma mémoire. Chaque place nouvelle, est une place que j'occupe pour l'éternité. Tout mon corps, mes jambes, mes muscles se fossilisent. Je suis le paysan de Montréal, je suis un arbre qui avance. La nature c'est moi, je reviens habiter mon pays. Je viens me rattacher au Québec dont je suis issu. Je construis ma maison. Je me fais une place. Pour une fois, j'ai décidé d'occuper l'espace. Je vais squatter l'infini. Je me décide à mettre des limites. Tracer des crochets comme en maths. Me mettre à la place de « x » dans la parenthèse. Trouver une valeur pour terminer l'équation. X = tant, moi. Que la courbe qui me dessine ne soit pas la fonction du hasard ni de l'accident. Qu'elle soit tracée en fonction d'intérêts positifs et définis et que ces nombres-là ne me quittent plus. Que ce soit l'arbre généalogique de mon passeport, l'identité de mon devenir, le fruit d'un calcul rigoureusement exact. Qu'il n'y ait plus vacance, abandon, brouillard, flou, mais certitude, précision, logique, causalité. En écrivant cela, je double la réalité, je fais le voyage une deuxième fois. Je pars en écrivant. Je téléphone une deuxième fois, je prends l'avion une deuxième fois, je traverse, découvre une deuxième fois l'espace qui m'a vu naître. Il n'y a pas de lieu où être hors l'imaginaire Canada. Je suis perpétuellement la même route. Je fais le même chemin. Je reviens sur les lieux de l'action. Je dessine cette géographie de l'espace qui m'a amené à le voir lui. Je répète l'intrigue. L'argument du « drame ». Je fouille les pistes qui pourraient me rendre sa trace, j'ausculte chaque objet qu'il a touché, je m'immisce dans la réalité substantielle et intrinsèque de chaque chose. Il n'y a pas un millimètre carré de terrain qui ne puisse être pour moi le révélateur d'une géographie cachée. Je cherche « la chose écrite », tout ce qui pourrait contenir un potentiel de signification. Je me passionne pour les mots, je les collectionne dans mon dictionnaire. J'apprends à écrire. A faire des phrases. Je découvre la signification des choses, sans mon père. Je détourne tout un cortège de savoir à côté du savoir « officiel », j'invente des symbole nouveaux, je fais jouer les mots entre eux. Je détourne la langue de son sens primitif, je me place sans cesse « à côté », j'observe tout ce qui constitue la chose et non pas la chose

elle-même. Tout mon travail consiste à occuper les choses de l'extérieur, je m'applique à être « limitrophe ». Ce n'est pas le centre qui m'intéresse ; c'est tout ce qu'il y a autour. Ma place est toujours ailleurs. Je jouis entre les espaces. Je passe entre les lignes. Fermez les parenthèses. Resserrement du texte. La pulsion — Rank Xerox — passe dans l'écriture. La Big Iron Foot Machine — la machine à faire l'amour se met en branle. Tout le vocabulaire est mis sous pression pour faire jaillir la langue. L'écriture s'avance comme le désir. Les relais se mettent en place. L'articulation du désir se réalise dans la « chose » écrite. Les mots et le style cohabitent dans la même veine ; l'acte d'écriture est né. L'écrit se substitue à l'oral, les mots prennent leurs poids. Le halètement se tait. Les phrases sont courtes, ponctuelles, elles vont droit au but. La Big Foot est souterraine maintenant. Elle se glisse à l'intérieur du style et n'opère pas à découvert. L'écriture n'est plus cousue de fil blanc elle s'articule en sous-jacence. Ce n'est plus le spectacle de l'écriture que l'on a devant soi mais l'écriture d'un spectacle. Le mot n'est plus une allégorie qui fonctionnerait toute seule mais un ensemble de signes qui fait s'articuler et se développer un sens. L'écriture se donne et accepte le don qu'elle fait d'elle-même dans le silence. Elle n'est plus périphrasée par l'oral qui la lit pour la jeter encore plus loin, elle est sa propre anatomie. Sa musique est intérieure, elle se lit. L'écriture — Rank Xerox de la pulsion — serait le siège du sexe, à qui il manquerait un signifiant et dont le destinataire aurait été détourné. En cela la géographie et l'écriture tracent le portrait identique d'un même lieu, celui de la recherche et de la disparition par complémentarité. L'un agit avec le corps et l'autre s'écrit. Le premier trace des graphes, le second les écrit et leur donne un sens.

Le travail de l'écriture est de rendre compte du « corps » ou du « texte » géographique avec le plus de précision possible. En fait, c'est de décalcomanie qu'il s'agit, l'errance n'est jamais sanctionnée par la nécessité d'un but à atteindre mais bien par sa propre justification d'elle-même qui est de toujours avancer. La mobilité est autant égale sur le papier que sur la carte. Les mots remplacent le moteur, ce sur quoi s'asseoit la mobilité — Rank Xerox, Big Iron Foot — et les phrases, la syntaxe, le chemin. Mais comment rendre compte d'une géographie qui ne se dit pas elle-même ? Je veux dire de quelqu'un qui ne sait pas où il va ? Est-ce que l'écriture peut rendre ce « mouvement » qui n'a d'autre but, précisément que de « se faire » mouvement, « d'être » mouvement à part entière ?... Les mots sont d'autant plus traîtres qu'ils ne peuvent pas décrire, ce qui « se » fuit et « se » perd tout le temps. L'écriture reste la seule à pouvoir recoller les morceaux, à définir un ensemble cohérent, à « édifier » le sens. « Big Iron Foot » disparaît, ce « lever de rideau », ce « dé-couvrement ». L'écriture se justifie alors par elle-même. C'est une action, une science au même titre que l'archéologie mais qui porte sur le langage spécifique et le décrypte. Géographie et écriture se complètent, la première étant le moteur de la seconde et la seconde la substantialité de la première. L'écriture rend compte de la géographie mais c'est à cette condition

seulement qu'elle est écriture. La complémentarité n'est pas seulement évidente, elle est nécessaire. Il faut un départ pour qu'il y ait trace dans l'écrit. Toute mobilité du « corps » peut ainsi se répertorier, il n'y a pas de vide, l'espace est comblé. « Délétère Rank Xerox » occupait aussi le silence, c'était une écriture du bruit et de la « fureur », un tonnerre d'acier qui s'ébranle dans la nuit et disparaît en faisant grincer ses essieux. Une locomotive furieuse et destructrice qui brise tout sur son passage et râcle la terre, creuse la terre et fouille les entrailles de la terre. Une charrue. L'écriture est le perpétuel départ de soi-même, la manière la plus symbolique de se « vivre » ailleurs. Combien de fois n'ai-je pas imaginé mon départ en l'écrivant ? Et maintenant encore, je voudrais jouer cette comédie de l'écriture où je raconte le passeport, le sac, les papiers, l'argent, le billet. Est-ce que l'écriture me dessine complètement ? Est-ce qu'elle fait bien le tour de mon corps comme celui-ci le fait de la géographie, est-ce bien moi, ou est-ce la version sublimée de Rank Xerox ou de Big Iron, le lieu écrit d'une autre fuite qui se rêve ? Qu'est-ce que je vais faire si l'écriture elle-même vagabonde ? Écriture corps parfait de mon existence ou billevesée ? J'ai peur. Peur de ne pas être assez moi ou de l'être trop. Peur de manquer d'espace, de ne pas arriver à destination. Peur d'être toujours l'éternel recommencement de l'impossible et le reflet de cette impuissance à le dire. Je voudrais me pencher sur des questions qui me rassurent, me répondre enfin à moi-même et ne plus interroger le néant. Je voudrais enfin savoir qui je suis, m'enfoncer dans cet alphabet du nom et ne pas sombrer dans les hypothèses. Je voudrais être mon propre nom inscrit au dos d'une histoire. Je voudrais exister et ne plus être l'ombre de moi-même, la transparence liquéfiée de mon devenir.

Je ne veux pas qu'on m'oublie mais est-ce que l'écriture n'est pas l'outil de ma propre disparition ? Il faut être fleuve pour tenir le texte et carotter les fluctuations. La langue se chevauche elle-même. Je ne peux m'empêcher d'en rendre le spectacle ici. L'écriture est torrentielle, elle se subtitue à la vie. Je veux tout dire et ce tout me donne le vertige. L'écriture me dépasse, c'est un prolongement, une appendice que je ne connaissais pas. Je suis double. L'écrit me rend compte. « Paris » me regarde devenir anonyme, me confondre avec la pierre. Je ne suis plus qu'un œil que le souvenir agite. Je me balade dans cette ville comme dans un musée. C'est l'architecture de mon passé que je visite à chaque pas. Je n'ai pas d'avenir, je revois sans cesse les mêmes silhouettes inquiétantes érigées dans mon enfance. L'Opéra, Navire-Night, pris dans un halo de lumière et qui jaillit de l'ombre. Boulevard des Capucines ; les arbres qui frissonnent avec le vent masquent le rai lumineux des lampadaires et viennent scintiller sur les trottoirs en ombres chinoises. Place de la Concorde, le soir, gigantesque gâteau d'anniversaire qui flamboie sur la ville. Il me semble que toute mon enfance fut baignée de lumière électrique, de lampes allumées, d'éclairages factices et que lorsque le jour arriva, ce fut pour donner la mort. Je ne découvris le soleil qu'à la mort de ma grand-mère, avec la couleur des roses. Comme si l'astre de la vie avait tenu à éclairer son agonie,

à la rendre encore plus limpide, plus évidente. On meurt tellement mal sous le soleil de juillet. La mort n'est pas faite pour la lumière, elle est ombre et repos, silence et oubli. Paris, l'été éclaire mes souvenirs comme un tison chauffé à blanc. Ma solitude est parfaite. Je vis à retardement. Je m'enfonce dans les recoins les plus reculés de mon cerveau. Je quitte le monde de la lumière pour celui de l'ombre : je me fais transparence intérieure, je deviens virtualité. Mon existence a la couleur et le goût de l'oubli ; elle ne se retient pas. Elle n'est que regard, exploration, recherche perpétuelle, le présent lui échappe. Son regard millénaire suffit à le faire voler en éclats. Le présent est mort depuis longtemps. C'est à reculons que la vie avance, comme si l'écriture battait le pouls de son seul devenir, comme si à elle seule, elle inversait le cycle souterrain qui la ronge et renvoyait au monde l'extraordinaire pesanteur de ses entrailles. Comme si la détresse n'était qu'un prêté pour un rendu et qu'elle se modelait au moule du langage pour en emprunter toutes les formes. Chaque objet, chaque couleur, chaque son de la réalité est un songe nouveau que je fais dans le passé. Je voyage par le relais et la vie m'apporte la matière à travailler. Je suis un écrivain du souvenir, j'épuise chaque détail de mon cerveau, chaque sensation éprouvée afin d'en obtenir la sève et de reconstituer le passé. J'interroge les oracles de la pythie, je fouille infatigablement les rivages et les bancs de sable où ma mémoire s'est échouée. Je suis amnésique au présent. Ce n'est pas que je n'ai pas d'histoire, c'est que je ne la retrouve plus. Je suis un déraciné de la conscience, j'ai oublié la vie. Là où je plonge, je ne remonterai à la surface que le cerveau brouillé et le vocabulaire sens dessus dessous. J'écoperai l'alphabet pour ne m'en tenir qu'au strict borborygme. Je barboterai dans le plasma et les substances tremblotantes et moelleuses de la pensée, je m'enfoncerai l'intelligence jusqu'au siège immatériel qui me lie à ma mémoire...

(1) Apparition de Bouffe-Bouse.

# L'ESPACE A QUATRE DIMENSIONS

*Présentation C. Rabant*

Sous le pseudonyme de Dr Mises, comme pour la plupart de ses écrits d'humeur et d'humour, Fechner rédige en 1846 les *Vier Paradoxa.* Ces *Quatre paradoxes* sont : 1. l'ombre est vivante ; 2. l'espace a quatre dimensions ; 3. la sorcellerie existe ; 4. le monde n'est pas né à l'origine d'un principe créateur mais d'un principe destructeur. Ces *Quatre paradoxes* sont repris en 1875 dans les *Kleine Schriften* (Petits écrits). Fechner ajoute alors un post-scriptum.

« L'espace a quatre dimensions » est un texte d'une passionnante et subtile complexité : il joue dans un clair-obscur d'ironie sur des scènes pour nous disjointes. Comme s'il nous faisait voir l'envers de quelques naissances. Comme s'il rapprochait quelques actants dont nous n'aurions pas soupçonné la rencontre.

Ainsi, sur la scène d'imaginaire où Kant n'osait pas s'aventurer (au nom de la nécessité *a priori* de la représentation de l'espace), Fechner vient croiser, sans le savoir encore (du moins l'avoue-t-il dans son post-scriptum), les recherches qui vont imposer en mathématiques les géométries non-euclidiennes. Rappelons que c'est en 1832 que János Bolyai publie *La science absolue de l'espace*, en appendice au *Tentamen...* (Traité de mathématique élémentaire) de son père, Farkas Bolyai. On lira sur ce sujet le travail d'Imre Hermann, traduit en français dans *Parallélismes* (Denoël, 1980). Gauss, dont Fechner connaissait bien les travaux, avait tracé la voie vers 1820, en aboutissant à l'idée que « la géométrie ne (devait) pas être mise au même rang que l'arithmétique dont la vérité est purement *a priori*, mais plutôt au même rang que la mécanique ». Indépendamment de Bolyai, Lobatchevski construit une géométrie où la somme des angles d'un triangle est inférieure à deux droits. Ses *Éléments de géométrie* paraissent en 1829, et ses *Nouveaux éléments de géométrie avec la théorie complète des parallèles* en 1838.

C'est en 1854 que Riemann expose à la Faculté philosophique de Göttingen son Mémoire sur *Les Hypothèses qui servent de fondement à la géométrie,* où il développe « le concept d'une grandeur de dimensions multiples ». « Il s'ensuit de là nécessairement que les propositions de la Géométrie ne peuvent se déduire des concepts généraux de grandeur, mais que les propriétés, par

lesquelles l'espace se distingue de toute autre grandeur imaginable de trois dimensions, ne peuvent être empruntées qu'à l'expérience ». Felix Klein (1849-1925), à partir de 1872 à Erlangen, poursuit le développement des deux géométries non-euclidiennes, en montrant qu'on n'y rencontre aucune contradiction.

Mais il est remarquable qu'à cette scène théorique, que Fechner prétend marquée pour lui avant tout du poinçon de l'ignorance, le texte de 1846 sur les quatre dimensions de l'espace associe essentiellement des considérations éthiques, allant d'un anti-hegelianisme acéré à un scepticisme, assez proche du désespoir, à l'égard de tout acte, dont l'appui ne serait au mieux qu'une dérision de destin (sous la forme d'un univers unidimensionnel ou d'une involution du tout sur lui-même).

On retrouvera évidemment quelque chose de cela, surmonté, dans l'élaboration du principe de la tendance à la stabilité et des irréversibilités qui en découlent.

Mais pour l'heure, à une époque voisine de la crise que Fechner connaît en 1840, nous serions par beaucoup de points plus proches d'une ligne menant historiquement aux écrits du Président Schreber, que de celle qui conduit à Freud. Est-ce qu'en effet dans les petits hommes en deux dimensions, faits de couleurs et d'ombres et prisonniers de leur espace, dont Fechner tente ici de dissiper le spectre, nous n'avons pas déjà le portrait craché des « hommes bâclés à la six-quatre-deux » ?

Dès lors, s'il y a de l'absurde qui hante irréductiblement l'éthique, le paradoxe serait l'offre de symboliser cet absurde, au prix d'un abaissement (très jean-paulien, d'ailleurs) du discours, afin d'y dégager la place, éminemment problématique, du désir.

Nous ne serons pas surpris de voir le paradoxe se déployer dans une dimension de montage, dont à vrai dire le cinéma peut seul sans doute concrétiser l'enjeu. Et Paul Gilson, dans *Ciné-Magic* (collection *Encyclopédie du Cinéma*, 1951) nous apprend qu'en 1937 A.-P. Dufour tourna un « Voyage au pays de la quatrième dimension », dont nous pouvons croire que Fechner fut le scénariste oublié.

# L'ESPACE A QUATRE DIMENSIONS (1)

*Gustav Theodor Fechner*

Une quatrième dimension de l'espace, dira-t-on, est la cinquième roue du carrosse. Non, répliquerai-je, c'est plutôt la quatrième, sans laquelle le carrosse serait d'un piètre usage. Le carrosse a besoin d'une quatrième roue pour rouler ; nous allons voir que la quatrième dimension a, pour l'espace, la même fonction.

D'entrée de jeu, certes, je n'ai nul espoir de faire adopter cette idée de quatre dimensions de l'espace à deux classes d'individus : ceux qui ne croient que ce qu'ils voient ; ceux qui ne voient que ce qu'ils croient. Par les premiers, j'entends les naturalistes qui ne construisent que sur leurs sens ; par les seconds, les philosophes.

Les premiers, pour étudier à fond la chose, arpenteront leur cabinet de long en large. Deux dimensions, diront-ils. Où est donc la troisième ? Comme ils n'ont pas l'habitude de regarder le ciel, sauf les astronomes, qui le regardent sans cesse, mais, par l'effet de leur télescope, toujours à l'envers, la troisième dimension n'a pas pour eux l'évidence des deux autres, et peut-être son existence leur paraîtra-t-elle d'abord moins recevable. Pourtant, diront-ils, la chute des corps veut qu'on l'admette, au moins par hypothèse ; enfin, ils verront l'hypothèse confirmée s'ils font l'ascension du Bockleiter. Donc il y a une troisième dimension. Mais où est donc la quatrième ?

Après l'avoir cherchée en vain dans leur cabinet, ils iront à l'air libre répéter l'expérience à plus grande échelle ; ils iront tout droit, tourneront à droite et lèveront les yeux au ciel, et puis fini. Ils vont observer les cristaux, les plantes, les animaux, à l'œil nu, au microscope, à la recherche d'une quatrième dimension ; puis les disséquer pour la chercher au-dedans ; puis pousser le gouvernement à envoyer quelque expédition polaire à sa recherche ; faire enfin construire des maquettes où l'on excluerait, autant que possible, les dimensions connues, afin d'obtenir de pures observations de l'inconnue. Lorsque toutes ces méthodes auront échoué, ils diront avec suffisance : il n'y a pas de quatrième dimension, comme d'autres, à partir de raisons analogues, ont dit : il n'y a pas de Dieu.

(1) Article paru en 1846 dans *Vier Paradoxa* et repris en 1875 dans les *Kleine Schriften* (2e édition inchangée, 1913, Leipzig, Druck und Verlag von Breitkopf und Härtel). Traduction et notes : Claude Rabant.

Les philosophes, eux, vont s'y prendre autrement. Au lieu d'aller voir réellement dans la chose ce qu'ils y cherchent et d'aller rôder autour d'elle, ils vont tenter plutôt de s'en éloigner et de s'en abstraire, car ils croient d'autant mieux parvenir derrière l'essence des choses qu'ils lui tournent le dos, et pensent que la plus sûre voie pour éviter la contradiction avec le réel est de ne pas se soucier de lui. Ils éviteront donc soigneusement tout ce qui est mesure, pesée, dissection, observation, et s'assiéront dans leur fauteuil en attendant que le pur concept de l'espace daigne venir à eux. Il vient. Mais au moment d'entrer, le portier l'arrête et lui dit : mon maître (2) ne compte que jusqu'à trois ; tout ce qui est en plus reste dehors. L'espace, dont la nature est, en bref, de trouver place partout, voudrait bien trouver place aussi dans la tête du philosophe ; par suite, à supposer qu'il ait quatre dimensions, il laisse la quatrième dehors, et on le laisse entrer. Le philosophe fait le compte : exact, dit-il, le concept est triple, Dieu est triple, l'homme est triple, l'espace aussi est triple. Il n'y a dans le monde que le trois ; l'un lui-même ne consiste qu'en trois tiers, et se divise donc à nouveau continuement de même. L'un égal à trois tiers est égal au carré de trois, donc égal à neuf ; par le même raisonnement, neuf est égal à quatre-vingt-un ; par suite, un est égal à n'importe quelle puissance de trois.

Ébahi de voir ainsi la vitesse à laquelle il avance, le voici qui en tire les principes de l'absolument vraie, pure et suprême mathématique, et comme il a assez à faire à réfuter Newton et Gauss, qui s'en tiennent toujours inflexiblement à un égal un, il oublie si totalement l'espace et le temps, que ceux-ci ne trouvent rien de mieux à faire que de l'oublier à son tour.

Bref, ce n'est pas de ces deux côtés-là qu'une quatrième dimension de l'espace aura quelque chance de se faire reconnaître. Peut-être avons-nous plus d'espoir du côté de ceux qui ramènent tout à l'intérêt pratique, si nous leur montrons tout ce qu'il est possible d'obtenir avec une dimension supplémentaire de l'espace.

Que les hommes à présent doivent se gêner ! Et que la campagne est avare à les nourrir ! Avec une dimension de plus, les champs ne s'étendraient pas seulement en largeur, mais aussi en hauteur, et leur rendement passerait pour le moins du carré au cube. Naturellement, le ciel qui se trouve aujourd'hui au-dessus de nous dans le sens de la troisième dimension, aurait à être reporté dans le sens de la quatrième, où d'ailleurs il se trouve déjà pour la plupart des hommes. Plus besoin de partir au loin, de s'expatrier, à la recherche du nécessaire ou du désirable, pain, argent, bonheur, liberté, égalité ; tout cela, on pourrait le chercher dans la nouvelle quatrième dimension, qui naturellement se trouverait alors également étendue au-dessus de chaque tête, comme aujourd'hui la troisième. Tous les actuels châteaux en l'air se changeraient en châteaux réels, et il serait toujours permis de bâtir de nouveaux châteaux en

(2) Hegel, autrement dit.

l'air dans les régions supérieures de la quatrième dimension, puisque beaucoup d'hommes ne peuvent vivre que dans des châteaux en l'air.

En fait, je ne vois pas pourquoi le peuple, à qui l'on a si souvent, sous d'autres noms, parlé de cette quatrième dimension, cesserait soudain d'y croire, lorsque pour une fois on appelle la chose par son nom. L'intérêt de la quatrième dimension est si grand et si évident, qu'il n'y a aucune raison de ne pas se décider à l'admettre, au même titre que tant d'autres hypothèses qui promettaient bien moins, mais auxquelles on n'hésitait pas à croire, uniquement à cause de leurs promesses. Où allons-nous prendre la quatrième dimension ? C'est une autre affaire, qui ne diminue en rien l'intérêt que, pour nous-mêmes et pour les autres, nous pouvons en escompter. Le plus commode sera d'ailleurs de la fabriquer à partir des trois anciennes dimensions elles-mêmes ; mais au fond, comme avec la quatrième dimension la moisson ne fait que commencer, le mieux serait d'éliminer complètement les trois anciennes de notre usage, au profit de la quatrième qui deviendrait ainsi unique. Pratiquement, une dimension unique a de grands avantages. Pas besoin de regarder en arrière, on file droit vers un seul et unique but. Pourvu que le choc initial soit donné, tout marche nécessairement dans le sens du progrès commun, et nul ne peut plus se mettre paresseusement à l'écart. La liberté générale est ainsi obtenue de la manière la plus simple ; car chacun peut faire ce qu'il veut, puisqu'il ne peut vouloir qu'une seule chose, qui est de suivre l'unique direction existante. L'égalité de tous est donnée du même coup, car il n'y a plus désormais de différence entre gros et mince, puisque tout est mince au possible. Sans conteste, tous les amis du progrès, de la liberté et de l'égalité reconnaîtront dans ce monde à une dimension leur idéal.

Cependant, il y en a d'autres à qui les trois anciennes dimensions, avec leur bonne largeur et leur bonne épaisseur, et malgré tous les défauts qui leur sont inhérents, voire à cause d'eux, paraîtront sans doute encore préférables à la nouvelle dimension du pur progrès vers le meilleur. Le fait même que dans les trois dimensions ils ont la place de s'écarter des hommes du progrès inconditionnel, n'est pas à leurs yeux un petit avantage. Mais surtout ce qui les épouvante, c'est d'imaginer où dans le monde à une dimension leur ventre peut trouver place, et de quelle minceur doivent être les saucisses, si le porc entier se réduit à l'épaisseur d'une ligne mathématique. Maigre consolation pour eux, si on leur dit que dans le monde du progrès, il n'y a ni temps ni repos pour manger, que donc jamais bedaine ne peut grossir. Mais si, tout en maintenant leurs trois dimensions, je leur en ajoute une quatrième, ils pourraient bien faire grise mine. C'est là du nouveau, diront-ils, dont on ignore la conséquence. Restons dans nos bonnes vieilles trois dimensions, où nous sommes nés et où nous avons grandi ; il y a tous les jours bien trop de nouveautés. Ceux-là, pourtant, j'espère les gagner par la promesse de faire revenir par la nouvelle dimension les vieilles perruques que la révolution française a coupées en même temps que les têtes ; quant aux têtes, ils auront moins que jamais à s'en servir. Je leur rappellerai seulement les avantages d'un ventre à

quatre dimensions. C'est ainsi que je pense mettre toute cette honorable classe de mon côté. Quant aux hommes du progrès, nous les laisserons courir.

Ceux que je plains, en vérité, si une quatrième dimension devait s'ajouter aux trois premières, ce sont les étudiants, qui déjà redoutent lorsqu'ils doivent s'élever du terrain plat de la planimétrie à la montagne de la stéréométrie ; or les voici devant une géométrie à quatre dimensions, un Pélion sur l'Ossa. Quel genre de perspectives devront-ils dessiner, lorsqu'il s'agira de montrer que le prisme à quatre dimensions se décompose en pyramides égales ? Mais pour d'éminents géomètres, qui ont déjà fureté à tous les angles et à tous les sommets que recèlent les anciennes dimensions, ce sera un véritable rafraîchissement, si on leur donne à traiter d'angles tout neufs, une fois éventé le vieux sucre candi. Qu'ils préparent donc leur trigonométrie sphérique pour la sphère à quatre dimensions, car voici que j'introduis la quatrième dimension.

La manière dont je vais tenter de conférer à l'espace une quatrième dimension est assurément singulière : de trois, je commence par lui en ôter une.

Qu'on imagine un petit homme de couleurs, courant sur le papier dans la *camera obscura ;* on a là un être qui existe en deux dimensions. Qu'est-ce qui empêche d'imaginer que cet être est vivant ? Nous avons montré naguère qu'une ombre pouvait être conçue comme vivante (3). Qu'elle le soit, nous ne l'affirmerons pas ici derechef : il suffit de l'avoir fait une fois ; mais on peut l'imaginer. Donc, dans la mesure où tout ce qui est voir, entendre, penser, rêver chez un être réduit à exister en deux dimensions serait également limité à ces deux dimensions, il aurait naturellement aussi peu de connaissance d'une troisième dimension que nous, qui vivons en trois dimensions, pouvons en avoir d'une quatrième. S'il était expérimentateur, le petit homme d'ombre ou de couleurs parcourerait tout aussi vainement sa surface à la recherche de la troisième dimension, il braquerait tout aussi vainement son microscope et son télescope dans sa direction, que notre chercheur naturaliste dans la direction de la quatrième ; son regard ne peut pas s'élever au-dessus de la surface, il ne peut que s'orienter dans le sens de cette surface. Et s'il était philosophe, comme ses concepts seraient sans conteste établis en liaison avec ses intuitions, le petit homme d'ombre ne pourrait pas plus compter au-delà de deux que notre philosophe ne peut compter au-delà de trois. Dans les deux cas, nos petits hommes tiendraient pour impossible qu'une troisième dimension existât, et que par un point on pût faire passer plus de deux droites perpendiculaires. Ils ne sauraient absolument pas où placer la troisième. Et pourtant cette troisième dimension existe. Elle existe pour nous, qui vivons précisément en trois dimensions.

Nous ne sommes que de petits hommes de couleurs et d'ombre en trois dimensions, au lieu de deux. Si donc nous voyons que le deux n'est pas un arrêt, excepté pour des êtres qui s'arrêtent eux-mêmes au deux, pourquoi dès lors le trois devrait-il être un arrêt, excepté pour des êtres qui s'arrêtent eux-mêmes au trois ? L'univers ne saurait-il compter au-delà de trois ? Il n'y a pas

(3) C'est l'objet du premier et précédent paradoxe : "Der Schatten ist lebendig" (L'ombre est vivante).

la moindre raison pour qu'il s'arrête à trois ; c'est pourquoi je conclus, en vertu du principe de raison suffisante, qu'en effet il ne s'y arrête pas.

Qu'on réfléchisse : la troisième dimension montre-t-elle la plus légère différence avec la deuxième et la première ? Si donc il n'est pas plus difficile de produire la troisième que la seconde et la première, de même il ne sera pas plus difficile de produire la quatrième et la cinquième que la troisième et la deuxième. Lorsqu'elle a commencé, la nature ne s'arrête que si la force lui manque. Or la troisième dimension n'est pas plus courte que les deux autres. On voit donc que, sitôt que nous avons la quatrième dimension, nous avons également la cinquième, la sixième, la septième, et ainsi de suite jusqu'à la dimension infinie ; nous pouvons faire une véritable orgie de dimensions, les fabriquer comme des épingles, en prolonger le chevronnage aussi loin que nous voudrons. Jadis une dimension nous semblait toute une affaire ; désormais les dimensions vont devenir des plaisanteries, et si par toute la Bavière on consacrait à chaque perche à houblon, en Autriche à chaque pieu de barrière, en Russie à chaque lanière de knout une nouvelle dimension, il ne manquerait pas matière à tant de dimensions nouvelles.

Les philosophes, il est vrai, diront : nous autres philosophes sommes le cerveau du monde ; si dans notre tête, sommet de toutes les autres, rien ne dépasse le trois, cela démontre assez que rien dans l'univers en général ne dépasse le trois. Mais je tiens l'univers pour une grande poule dont la philosophie et tous les philosophes ne sont qu'un œuf stérile. Je sais bien que l'œuf veut toujours être plus intelligent que la poule ; mais comme la poule est sûrement néanmoins la plus intelligente, le fait que l'œuf ne compte que jusqu'à trois est la meilleure preuve que la poule est capable de compter plus loin.

Cependant, même un non-philosophe dira peut-être : le trois est un beau chiffre rond, il serait possible que l'espace ait appris dans sa jeunesse le proverbe : "Toutes les bonnes choses vont par trois ", et que, étant parvenu à la troisième dimension, il ait réfréné son impulsion brutale à poursuivre, pour l'édification de l'homme, qui lui aussi doit se réfréner.

Or c'est un cercle vicieux ; car dans l'espace à quatre dimensions, le proverbe sera naturellement : "Toutes les bonnes choses vont par quatre", et dans l'espace à cinq dimensions : "Toutes les bonnes choses vont par cinq". D'ailleurs, soyons modestes, et restons-en provisoirement à la quatrième dimension, que nous avons pour ainsi dire sous la main, sans courir après la dixième ou la centième.

A défaut de pouvoir me réfuter, on va me dire : cela se passe de réfutation ; les preuves par le petit homme d'ombre et de semblant sont des ombres et des semblants de preuves ; montre-nous seulement 1/100$^{e}$ de ligne de la quatrième dimension, et nous t'accorderons cent milles, ou autant que tu voudras.

Qu'on ne veuille pas acheter le chat dans le sac sans voir au moins le bout de sa queue, c'est raisonnable ; encore que je puisse aisément répondre aux philosophes : un chat dans le sac vaut tout de même mieux que le sac sans chat

que vous voulez fourguer aux gens ; et aux naturalistes : mieux vaut prendre le chat dans le sac, car si nous le laissions galoper, il s'évanouirait sans doute.

Néanmoins, pour faire mon possible, je considérerai derechef le petit homme de couleurs en deux dimensions ; si je peux saisir en deux dimensions la troisième, alors il sera facile à proportion de saisir en trois dimensions la quatrième. Aussi bien n'est-ce qu'une application particulière de la méthode qui a déjà fait ses preuves, et qui consiste à chercher et à trouver en deux dimensions, autrement dit sur le papier, ce qu'on ne peut trouver *realiter* en trois dimensions. Or je le peux.

Soit : je prends la surface où se trouve mon petit homme de semblant, et je la plonge dans la troisième dimension, de sorte que le petit homme de semblant éprouve tout ce qui est dans cette troisième dimension ; bien plus, en traversant différents espaces lumineux où les rayons s'ordonnent et se colorent différemment, il va lui-même se modifier et peut-être, au terme du parcours, apparaîtra-t-il blême et ridé alors qu'au départ il apparaissait rose et lisse. Au vrai, le petit homme ne voit jamais surgir un morceau de la troisième dimension et croit donc à chaque instant se trouver toujours uniquement dans ses deux dimensions ; de tout le mouvement il ne perçoit que l'élément temporel et la modification qui s'ensuit. Or en fait, il parcourt bien la troisième dimension et tout ce qu'elle contient. Par suite, le petit homme dit : il y a un temps, et dans le temps tout change, y compris moi-même.

Nous aussi, nous disons : il y a un temps, et dans le temps tout change, y compris nous-mêmes. Quelle en est donc la cause ? Le mouvement de notre espace à trois dimensions dans la quatrième, mouvement dont nous ne percevons de même que l'élément temporel et la modification qui s'ensuit.

Rien au fond de plus simple et de plus naturel : notre univers à trois dimensions est une énorme sphère qui se décompose en une multitude de sphères distinctes. Chacune d'elle va sa course ; de même il faut bien que la grande sphère originelle aille aussi sa course ; mais où cela se pourrait-il, s'il n'y avait pas de quatrième dimension ? Or tandis qu'elle parcourt cette quatrième dimension, naturellement toutes les sphères qui se trouvent en elle et tout ce qui vit et respire sur ces sphères parcourent avec elle la quatrième dimension.

Voilà qui nous ouvre de singuliers aperçus.

Notamment, tout ce que nous avons à vivre est déjà là, et tout ce que nous avons vécu est encore là ; notre surface à trois dimensions, car rien n'empêche désormais de parler d'une telle surface au regard du volume à quatre dimensions, a simplement déjà traversé l'un et pas encore traversé l'autre. Si par exemple l'homme est enfant d'abord, vieillard à la fin, adulte au milieu, il faut se figurer que se déploie dans le sens de la quatrième dimension un long faisceau dont la forme est au début d'un enfant, à la fin d'un vieillard, au milieu d'un adulte, et que de ce faisceau les trois dimensions découpent sans cesse en avançant la part qui se trouve en elles à chaque instant ; le résultat, c'est l'homme qui vit à tel instant. Pour s'en faire une idée distincte, qu'on songe à la manière dont on fabrique en certains lieux les petites mosaïques décoratives

qui servent à orner les broches, les bagues, etc. On colle d'abord ensemble de longues tiges de couleurs dans un ordre approprié, et on découpe les barres ainsi obtenues en lamelles transversales, si bien que dans une seule barre on obtient sans peine une multitude de mosaïques aux propriétés identiques. De la même façon dans la barre de la vie humaine, la section progressive des trois dimensions découpe à chaque instant un nouvel homme, et la différence ne tient qu'à ceci : dans le cas de la mosaïque, la section n'a que deux dimensions, ici elle en a trois ; de plus, l'homme de chaque coupe successive apparaît un peu différent de son prédécesseur, tandis que la figure des mosaïques se répète toujours exactement. Rien pourtant n'empêcherait d'obtenir également dans ce cas, à la première coupe la figure d'un enfant, à la dernière celle d'un vieillard, pourvu qu'au lieu de tiges de bout en bout identiques, on utilise des tiges variant tout au long de façon appropriée.

Tout ceci promet des applications fort utiles, pour peu qu'on découvre un moyen de diviser par des sections transversales le faisceau de la vie humaine en disques ou en courts cylindres et de les placer côte à côte au lieu de les laisser dans le prolongement l'un de l'autre ; alors, dans un seul et unique individu, on pourrait découper toute une armée, et dans cette armée entière, il n'y aurait pas seulement uniformité de costumes, mais uniformité de visages, le dernier simplement un peu plus vieux que le premier ; et si l'on prenait soin d'instruire militairement le soldat en barre avant de le découper, on aurait immédiatement, après découpage, une armée très uniformément instruite, où rien n'empêcherait d'ailleurs de découper les officiers dans une barre spéciale, comme il se fait aujourd'hui. Chaque soldat, certes, n'aurait qu'une durée de vie fort brève, puisqu'il ne pourrait surgir dans la dimension temporelle qu'avec une fraction de la durée de vie complète d'un homme ; mais qu'importe pour des soldats, qui de toute manière sont là uniquement pour être tués, et céder la place à d'autres ; ils n'en accompliraient leur destin que plus vite.

Autre application tout aussi importante de cette découverte : faire l'économie de l'imprimerie tout entière.

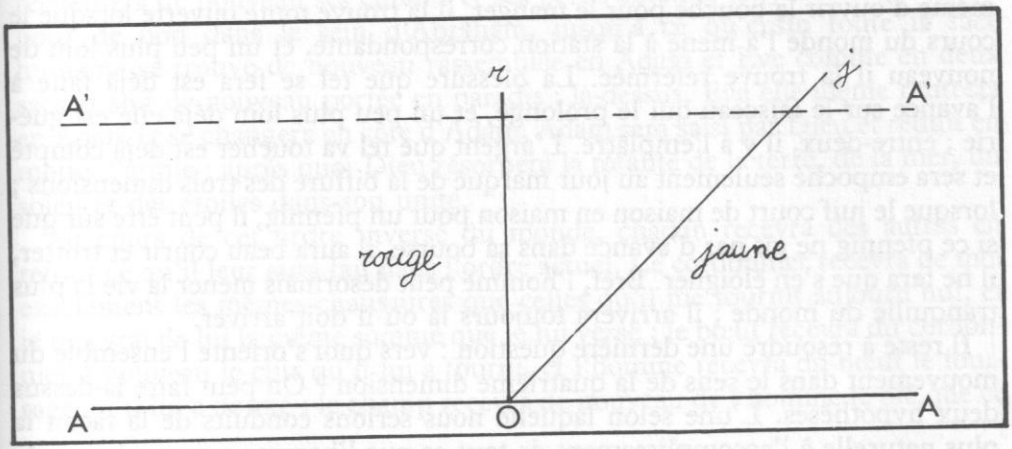
Tout livre qu'un auteur écrit se prolonge lui aussi en faisceau dans la quatrième dimension, puisqu'il ne disparaît pas de la terre aussitôt que l'auteur l'a écrit. Or de la manière susdite, nous pouvons y découper autant d'exemplaires que nous voulons, qui tous auront en outre la valeur du manuscrit original de l'auteur. A nouveau, certes, chacun de ces exemplaires ne durera qu'un temps fort bref ; mais qu'importe pour des livres, qui de toute manière sont là uniquement pour que de nouveaux livres s'écrivent après eux ; leur destin, qui est de leur céder la place, ne s'en accomplirait que plus vite.

En conséquence, je recommanderai de mettre au concours cette question. Certes, personne ne trouverait de solution, mais qu'importe pour des questions de concours, qui de toute manière sont là uniquement, non pour être résolues, mais pour être posées, et céder la place à de nouvelles questions.

Mais voici plus remarquable encore : avec le mouvement de la surface à

trois dimensions dans la quatrième, nous nous épargnons tout mouvement propre. Il n'y a plus dès lors aucun mouvement dans ce monde. Pour arriver à cette belle proposition, et ainsi à l'éternel repos où les aspirations de tous les dévôts sont toujours allées, on devra auparavant consentir à un exercice de l'esprit.

Au centre *o* d'une feuille blanche, où l'on fait passer *AoA* qui la partage en son milieu, supposons deux rayons, ou plutôt deux faisceaux lumineux, l'un rouge, l'autre jaune, le rouge *or* perpendiculaire, le jaune *oj* oblique par rapport à la feuille ; à leur rencontre sur la feuille, en *o,* les deux faisceaux vont engendrer un point orange, confluent d'un point rouge et d'un point jaune ; mais ailleurs ils se séparent. Supposons que la feuille à présent se déplace verticalement le long du faisceau rouge, de sorte que par exemple elle vienne occuper la position *A'A'* ; un point rouge semblera dès lors continuellement au repos au centre de la feuille, bien que la feuille dans son mouvement coupe sans cesse le faisceau en de nouveaux lieux ; un point jaune en revanche s'éloignera sans cesse davantage du point rouge avec lequel il était d'abord confondu, viendra se situer toujours plus latéralement, bref semblera se déplacer à travers la feuille, bien que le faisceau jaune dans son ensemble demeure aussi rigide et fixe par rapport à la feuille que le rouge. Tout tient à l'inclinaison du faisceau jaune et au mouvement de la feuille. Plus le faisceau jaune est incliné sur le plan de la feuille, plus le point jaune s'éloignera du rouge pour un déplacement donné du papier, et plus rapide apparaîtra son mouvement propre.




Naturellement, si une chose paraît se mouvoir dans nos trois dimensions, cela tient uniquement de même au fait que le faisceau qu'elle déploie dans l'espace du quatre est incliné par rapport aux trois dimensions, et que par suite lors de l'avancée de la surface à trois dimensions, celle-ci le coupe en des lieux sans cesse différents. Plus l'inclinaison est grande, et plus le mouvement paraît rapide. Si le mouvement est courbe, cela tient uniquement à la forme incurvée du faisceau.

D'où, à nouveau, de fructueuses perspectives. Tout d'abord, on voit que le mathématicien n'a plus aucune raison de se plaindre du surcroît de travail que lui apporte la quatrième dimension, puisqu'elle lui épargne toute théorie du mouvement. Toute chose est fixe en son état, et il n'a nul besoin de calculer la marche première du monde, celle-ci conserve toujours sa direction. Pour calculer en quatre dimensions les figures de l'espace, il lui suffit de considérer la variable *t* comme quatrième coordonnée de l'espace. De son côté, le naturaliste y gagne sur la nature des vues belles et neuves. Pour n'en mentionner qu'une. Si nous voyons une planète parcourir un cercle, cela provient simplement du fait que la planète se déploie selon une spirale ou une hélice dans l'espace à quatre. Comme la surface à trois, où se trouve à chaque instant la planète, traverse ces faisceaux spiralés de la même façon que précédemment la surface à deux traversait les faisceaux lumineux, il apparaît bien que la planète y parcourt un cercle. Il en résulte d'évidence que tout l'univers n'est à voir en somme que comme un grand végétal aux fibres spiralées, et que toute l'astronomie n'est qu'une part microscopique de la botanique.

Mais les conséquences les plus importantes touchent à la pratique. C'est à présent seulement que l'homme va percevoir clairement qu'il ne gagne rien à s'acharner et à courir comme il le fait ; il ne bouge au fond jamais de sa place ; ainsi trouvons-nous déjà dans la Bible, qu'à la course rien ne sert de se hâter. Il n'y gagne que d'être un peu plus penché, et tel qui suit un chemin tortueux ne fait que se changer en hélicoïde. Tout souci dès lors est épargné à l'homme. Tout le pain qu'il mangera se trouve déjà cuit, il n'a plus besoin même d'ouvrir la bouche pour le manger, il la trouve toute ouverte lorsque le cours du monde l'a mené à la station correspondante, et un peu plus loin de nouveau il la trouve refermée. La blessure que tel se fera est déjà faite à l'avance sur le faisceau qui le prolonge, et un peu plus loin déjà elle est guérie ; entre-deux, il y a l'emplâtre. L'argent que tel va toucher est déjà compté et sera empoché seulement au jour marqué de la biffure des trois dimensions ; lorsque le juif court de maison en maison pour un pfennig, il peut être sûr que si ce pfennig ne gît pas d'avance dans sa bourse, il aura beau courir et trotter, il ne fera que s'en éloigner. Bref, l'homme peut désormais mener la vie la plus tranquille du monde ; il arrivera toujours là où il doit arriver.

Il reste à résoudre une dernière question : vers quoi s'oriente l'ensemble du mouvement dans le sens de la quatrième dimension ? On peut faire là-dessus deux hypothèses. L'une selon laquelle nous serions conduits de la façon la plus naturelle à l'accomplissement de tout ce que l'homme a pu souhaiter de l'avenir, autrement dit à la résurrection générale des morts, au rajeunissement des corps, au paradis et au retour en Dieu, les Juifs en chemin retournant dans le sein d'Abraham, à une vie selon une modalité totalement nouvelle de l'être, que l'on peut considérer à tous égards comme le complément de celle-ci, et où se produit la rétribution la plus juste qui se puisse absolument penser. Que peut-on bien vouloir de plus ? Cependant je crains fort que l'homme, selon sa présomption coutumière, ayant sous les yeux en toute certi-

tude ce qu'il avait jusqu'ici seulement désiré ou espéré dans le doute, ne commence à désirer plus encore ou même tout autre chose. Aussi est-il toujours bon d'avoir sous la main l'autre hypothèse pour donner satisfaction même à ces présomptueux. A chacun de voir.

Je fais d'abord remarquer que presque tous les mouvements dans la nature sont alternatifs. Le mouvement d'oscillation du pendule est alternatif, celui de la corde qui vibre est alternatif, celui de l'éther dans la lumière est alternatif ; chez l'homme aussi la course est un mouvement alternatif, et chaque jambe y est pour elle-même animée d'un balancement alternatif. Il apparaît donc plus que vraisemblable que le mouvement du monde lui-même, à partir d'un certain moment, retournera en arrière, de sorte que tout ce qui est advenu adviendra de nouveau à l'envers ; on pourrait, sinon, reprocher à la nature de ne suivre qu'un seul sens, alors que deux s'offrent à elle. Toute roue qui tourne en avant peut aussi tourner en arrière, et il est étrange que, depuis qu'on parle de la roue du temps, on n'ait jamais pensé à ce mouvement de retour en arrière (4).

Supposé donc qu'à partir d'un certain moment un tel mouvement commence à intervenir, il est clair que toutes les tombes vont se rouvrir, que tous les morts vont ressusciter et que, si disséminés soient les os de quelqu'un, ils se trouveront de nouveau rassemblés en un corps vivant ; chacun, de jour en jour, rajeunira ; il n'y aura plus nul vieillissement, mais la vie entière consistera dans un rajeunissement ; chacun enfin retournera dans le ventre de sa mère ; la mère fera de même, et ainsi successivement chaque couple parental recueillera de nouveau ses enfants et ses petits-enfants, les Juifs retourneront pour de bon dans le sein d'Abraham, jusqu'à ce qu'enfin toute la race humaine se trouve de nouveau rassemblée en Adam et Eve comme en deux sacs et soit de nouveau portée en paradis ; là-dessus, Eve elle-même rentrera en Adam et se changera en côte d'Adam, Adam sera saisi par Dieu et réduit en motte d'argile ; après quoi Dieu résorbera la totalité de la terre, de la mer, du soleil et des étoiles dans son unité.

Au cours de cet ordre inversé du monde, chacun recevra des autres en retour ce qu'il leur aura fait dans l'ordre actuel. Le cordonnier recevra de moi exactement les mêmes chaussures que celles qu'il me fournit aujourd'hui, et je recevrai de lui la même somme que je lui verse ; le bœuf recevra du cordonnier à nouveau le cuir qu'il lui a fourni, et l'homme recevra du bœuf le fourrage qu'il lui a donné ; le champ recevra de nouveau de l'homme le blé que ce

(4) Voir néanmoins *Le monde à l'envers,* étude et anthologie de Frédérick Tristan, Atelier Hachette/Massin, 1980. Le monde renversé est un stéréotype iconographique, diffusé par les colporteurs, qui a cours en Europe depuis le milieu du XVI[e] siècle. Ces images, plutôt qu'à faire jouer l'imaginaire, servaient à démontrer par l'absurde l'insertion définitive de l'ordre social dans un ordre cosmique : les planches mettaient au même plan de caricature la femme qui fait l'homme, l'enfant qui bat son précepteur, le serviteur qui commande à son maître, et le bœuf qui écorche le boucher, les maisons dans les airs et l'oiseau qui tue le chasseur. Ces inversions, statiques, sont demeurées stables à travers plus de trois siècles d'imagerie. Ce n'est pas exactement le mouvement d'involution généralisée que décrit ici Fechner. Cependant, on trouve dans Cyrano de Bergerac, *L'autre Monde ou les Estats et Empires de la Lune :* "Quoi donc ! au lieu qu'en mon pays on chemine de la naissance à la mort, les animaux de celui-ci vont de la mort à la naissance, et rajeunissent à force de vieillir".

dernier lui a fauché, et l'homme recevra du champ la semence et l'engrais qu'il y a mis. Bref, personne ne pourra dire qu'il reçoit, si peu que ce soit, plus ou moins, mieux ou moins bien que ce qu'il a produit, puisqu'il recevra strictement la même chose en retour ; ce qui répond, sans conteste, au concept de la justice parfaite.

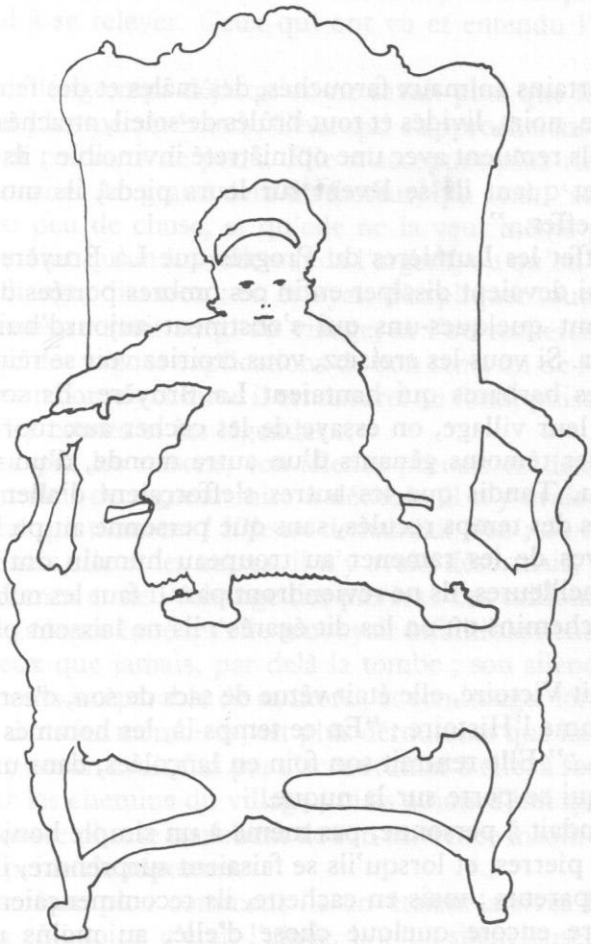
Ainsi, toute promesse et toute espérance seraient pleinement réalisées. Pourtant, je l'ai dit, l'homme ne sera pas satisfait, et dès lors que justice parfaite lui sera attribuée, qui mesure à chacun selon la mesure qu'il a appliquée lui-même, il cherchera plutôt, comme justice, à ce qu'on lui rende plus grande et meilleure mesure, à ce qu'on lui donne plus et mieux qu'il n'a mérité ; et comme j'appartiens moi-même à ces âmes présomptueuses, j'abandonne l'hypothèse aux hommes qui veulent d'ores et déjà faire revenir en arrière la roue du temps, et je m'en tiens à l'autre hypothèse, celle d'une progression indéfinie, excusant la direction unique dont le monde devient alors la proie, par l'idée que c'est malgré toute la direction du pire vers le meilleur. Dès lors voici derrière chaque être un fouet qui le pousse, bon gré mal gré, dans cette direction ou, s'il n'y est pas encore, le force à y entrer. Le grand univers lui-même, avec ses quatre dimensions, n'est rien d'autre peut-être qu'une grande créature à quatre jambes, poussée par-derrière par un fouet du même ordre, tandis qu'au-devant l'attend la mangeoire de la félicité éternelle, auprès de laquelle, fatiguée, elle pourra se reposer enfin tout son saoûl et se régaler tout à loisir ; jusqu'à ce que le grand cocher encore une fois lève son fouet et derechef la pousse un peu plus loin, vers une auge plus pleine encore d'éternelle félicité.

On voit donc bien ce qu'on perdrait à ôter à cet animal une de ses quatre jambes, mais on comprendra aussi pourquoi jusqu'ici on a méconnu la quatrième. Comme précisément l'animal la tient toujours levée pour avancer, nous pensons, nous les debouts de la terre, qu'il n'a que trois jambes, et si par hasard nous regardons en avant, nous voyons dans la jambe levée un simple index pointé vers le haut, alors que la lever, par essence, doit lui permettre de s'en servir aussi en bas pour marcher.

*Post-scriptum 1875.* Déjà Kant avait, ce qu'au moment de la rédaction de cet article (1846) j'ignorais, énoncé la possibilité de plus de trois dimensions de l'espace (5) ; non moins que lui, des mathématiciens contemporains célèbres, tels que Riemann, Helmholtz, Klein en sont venus à spéculer sur ce sujet. Par ailleurs, je me rappelle avoir lu, dans l'annonce d'un livre de Kirchmann paru il y a quelques années et dont j'ai oublié le titre, qu'il avait cherché à rempla-

(5) Sur la nécessité *a priori* de la représentation de l'espace, Kant note dans la *Critique de la Raison pure :* "Si cette représentation de l'espace était un concept acquis *a posteriori* qui serait puisé dans la commune expérience externe, les premiers principes de la détermination mathématique ne seraient rien que des perceptions. Ils auraient donc toute la contingence de la perception ; et il ne serait pas nécessaire qu'entre deux points il n'y ait qu'une seule ligne droite, mais l'expérience nous apprendrait qu'il en est toujours ainsi. Ce qui est dérivé de l'expérience n'a qu'une généralité relative, c'est-à-dire par induction. Il faudrait donc aussi se borner à dire, d'après les observations faites jusqu'ici, qu'on n'a pas trouvé d'espace qui eût plus de trois dimensions" (Traduction française de Tremesaygues et Pacaud, PUF, p. 56). Ce paragraphe a été supprimé par Kant dans la deuxième édition.

cer, d'une manière analogue à celle qui a lieu ici, mais avec un plus grand sérieux philosophique, le changement dans le monde par un état stable. Enfin, au cours de conversations avec le Professeur Zöllner, j'ai pu prendre connaissance d'une façon très judicieuse d'expliquer certains phénomènes merveilleux, apparaissant tels dans l'espace à trois dimensions, par l'entrée en jeu de forces issues d'une quatrième dimension, ce qui, sous réserve que le fait de ces phénomènes merveilleux soit démontré, pourrait fournir une preuve empirique de l'existence d'une quatrième dimension ; là-dessus lui-même pourrait, dans le cadre des considérations plus générales qui ont suscité cette pensée, prendre position.



# Récits

# VICTOIRE

*Josiane Gonthier*

"L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés de soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible ; ils ont comme une voix articulée et quant ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine et en effet..."

Vinrent en effet les Lumières du Progrès que La Bruyère appelait de ses vœux, celles qui devaient dissiper enfin ces ombres portées du Grand Siècle. Pourtant ils sont quelques-uns qui s'obstinent aujourd'hui encore à faire tache sur le leur. Si vous les croisiez, vous croiriez voir se réincarner sous vos yeux les images barbares qui hantaient La Bruyère. Ils sont la honte des autres gens de leur village, on essaye de les cacher aux touristes, aux étrangers ; ils sont les témoins gênants d'un autre monde, d'un monde que l'on voudrait révolu. Tandis que les autres s'efforçaient d'aller de l'avant, eux repartaient vers des temps reculés, sans que personne ait pu les retenir. Toutes les tentatives de les ramener au troupeau humain ont échoué ; ils ont désespéré les meilleures, ils ne reviendront pas. Il faut les oublier. Ou bien les suivre sur ces chemins où on les dit égarés : ils ne laissent pas d'autre choix.

Elle s'appelait Victoire, elle était vêtue de sacs de son, c'est une histoire qui commence comme l'Histoire : "En ce temps-là, les hommes étaient vêtus de peaux de bêtes..." Elle rentrait son foin en lançolées, dans un drap noué aux quatre coins, qui se porte sur la nuque.

Elle ne répondait à personne, pas même à un simple bonjour. Les enfants lui jetaient des pierres, et lorsqu'ils se faisaient surprendre, ils recevaient des gifles de leurs parents ; mais en cachette, ils recommençaient. Ils étaient les seuls à attendre encore quelque chose d'elle, au moins une réaction de chienne, qu'elle montre les dents.

Mais les insultes ne viennent pas. Elle passe, et plus rien de son corps n'est visible ; ce sont des lambeaux de tabliers noirs et de sacs superposés qu'elle promène, toujours pareils, à travers les saisons. Sur la tête qu'elle rentre dans les épaules, un chapeau de paille maintenu par un foulard. Une loque pour en cacher une autre, elle les entassaient sur elle. Se couvrir était devenu une véritable passion : elle était de plus en plus voyante.

Elle n'avait aucun visage, et les mains à cause de la crasse, s'étaient perdues dans le noir de sa silhouette aux contours incertains. Elle repasse, sans tête cette fois-ci : une lançolée emprunte les jambes de la Victoire pour se rentrer

seule à la grange. La forme s'accroche pourtant au macadam, évite les bouses qui conduisent aux étables du sommet du village.

Elle n'a pas de voix non plus, mais elle a son bruit : ses brodequins ferrés claquent à l'exacte lenteur de son pas, de son poids. On lui connaît un cri aussi, vers la fin, le seul qu'elle n'ait pas étouffé sous le rempart des guenilles ; elle s'était affaissée sous une tortchia, sous une petite lançolée de foin ; elle avait eu du mal à se relever. Ceux qui ont vu et entendu l'ont raconté aux autres.

Mais il y avait longtemps déjà qu'on ne savait plus que faire ; la vermine avait éloigné les plus persévérants. Ceux qui s'approchaient encore pour lui parler revenaient couverts de poux. Elle n'acceptait plus rien, même pas le mandat de sa retraite. Au grand dam du facteur, qui avait "ses idées" : "Dire que c'est déjà si peu de chose, et qu'elle ne la veut même pas !" C'est par ignorance, elle craint qu'on lui redemande l'argent, ou qu'on lui prenne quelque chose en échange, disait-on ; on essayait d'expliquer toute cette déraison. Une sorte de monstre avait surgi au village, et l'on recherchait sa filiation ; mais sur la trame des vagues explications de bon sens, on ne réussissait finalement qu'à tisser un conte ; comme il est naturel au fond, puisque les monstres n'habitent que les contes et les légendes...

On ne trouvait pas les raisons, son silence prenait en défaut tous les discours ; et devant tant de rigueur mise à déchoir, il n'y avait plus d'indignation, plus de pitié qui tiennent ! Elle ne demandait rien ; du moins rien dont on ait eu idée. Entre elle et les autres, il n'y avait, désormais, plus que la violence, celle du silence et de l'échange des pierres : ces cailloux qu'on lui lançait, et ce bloc de silence buté qu'elle renvoyait infailliblement, et qu'elle renvoie encore, mieux que jamais, par delà la tombe ; son silence pèse en effet maintenant du poids irréparable de sa mort ; et son image, lorsqu'elle revient de là bas jusque dans les mémoires, est plus déroutante que ne le fut jamais sa présence ici-bas ; car on avait fini par s'accoutumer à elle, à force de la croiser tous les jours sur les chemins du village ; mais aujourd'hui qu'elle est morte, l'habitude n'émousse plus le tranchant de son existence insolite ; il reste d'elle un souvenir en peine de réponses.

On ne savait même plus comment ils en étaient arrivés là. Parce qu'ils étaient plusieurs : Victoire, c'était l'aînée, la plus silencieuse, mais il y avait aussi Marius, le frère cadet, et la Masie, la plus jeune des filles. Ils se suivaient de peu, et de toute façon, on n'a bientôt plus repéré la différence d'âge ; seulement des nuances dans le mutisme. Tous trois restés célibataires, restés ensemble.

Tout aurait commencé avec la mort des parents ; jusque-là, la famille avait été une famille comme les autres, et même parmi les plus "évoluées" disait-on ; la mère s'efforçait de parler français aux enfants.

Parmi les plus riches de terres aussi. Arrivait l'époque des premières motofaucheuses, et les quelques moteurs lancés à la courroie aux petites heures de l'aube, couvraient les derniers chuintements des faux ; odeurs d'essence bras-

sées avec les herbes coupées, odeurs d'un nouveau monde. Puis viendraient les jeeps rachetées à l'armée américaine. La mi-siècle faisait déjà son bruit. Pouvait-on savoir ? Certains s'en veulent d'avoir cru alors sans réserve au bonheur tout proche, ronronnant sous l'acier de ces machines qui s'éreinteraient à leur place, et leur laisseraient du temps libre pour écouter la toute nouvelle T.S.F.

Le progrès attendait la Victoire, Marius et Masie au coin d'un mauvais moment. Les parents auraient encore été là, que les enfants auraient sans doute plaidé pour les nouveaux engins, disait-on. Mais d'un seul coup la Victoire et Marius étaient devenus vieux, comme des parents sans descendance. Ils gardèrent le mulet.

Plus tard, ils ne surent se choisir ni femme, ni mari. Les prétendants étaient soupçonnés de n'en vouloir qu'au patrimoine.

Jusqu'au bout, ils crurent les gens jaloux de leurs biens ; c'est pourquoi chaque soir, ils liaient à la clenche de l'étable une botte de fétus, dont l'agencement, connu d'eux seuls, devait protéger le sommeil de deux vaches maigres : les rescapées du troupeau initial.

Irrésistible, la tentation de bouleverser l'ordre secret de tous ces brins pareils, qui tressaient à chaque soir un nouveau défi. Le même plaisir qu'à tisonner du bâton l'édifice savant d'une fourmilière. Même panique aussi chez les victimes : les soirs suivants, Marius avait dormi avec ses vaches.

Il y eut trop de travail pour eux seuls, pour eux jeunes, après la mort des parents. Ils renoncèrent à la messe du dimanche matin. Ce fut par un jour d'été, par l'un de ces jours où l'orage menace, pressés qu'ils étaient de mettre au sec le foin de la veille. Ils ne se sont pas endimanchés, puis ce repère manquant, ils ne se sont plus changés du tout ; on ne les a pas revus à l'église, même pour les enterrements. Les habitudes les plus sacrées se sont défaites, elles aussi.

L'espace que leurs pas jalonnent se rétrécit ; de la maison au champ, du champ à la grange, de la grange à la maison. De moins en moins ils sortent, de moins en moins ils bougent, et c'est comme s'ils devenaient des gens d'ailleurs, de très loin, de cette enclave que déchire, au cœur du village l'étrangeté de leur allure, de leurs rites.

Ils sont la tumeur maligne accrochée à la chair du village, et le village s'étonne : il ne l'a pas vue grandir, et pourtant, elle est là ; il l'a produite, et ne la reconnaît pas. Comme un corps en danger, il s'affole et se demande que faire. La mort trancha : les trois disparurent à quelques mois d'intervalle. Solidaires pour un singulier parcours ici, c'est encore ensemble qu'ils firent ce voyage.

Leur départ fut un soulagement, on se retrouvait entre soi. Mais à peine fallut-il vingt ans pour que le village reconnaisse son destin dans la figure de ces trois-là : lettres de braille que l'on effleure, où se déchiffre à tâtons la folie de ceux qui croyaient inaugurer un monde, quand ils n'inauguraient que son déclin. Leur refus entêté d'avancer au même pas que les autres n'apparaît

désormais pas plus absurde que ce village aujourd'hui déserté. Et à l'heure où les corbeaux se posent sans crainte sur l'épouvantail des apocalypses promises, à l'heure où l'on s'habitue à tout, et même à l'idée de la fin, ces trois-là, qui ne s'habituèrent pas, font encore leçon de leurs ténèbres.

Leur force fut d'avoir choisi l'exil, quand ceux qui restent au village le subissent aujourd'hui. Aujourd'hui que l'école est fermée, et l'épicerie et les cafés... Quand bien même ils ne voudraient pas manquer la messe le dimanche matin, il n'y a plus de curé pour la célébrer.

"On retourne à l'état sauvage" disent certains, mais ce sont ceux qui parlent encore, ceux qui se changent le dimanche pour rester civilisés, comme cet explorateur perdu dans la jungle, qui dînait en habit pour rester anglais. Les autres ne disent rien, ils sont ailleurs, complètement.

Parmi ceux qui parlent, Odile ; elle souffre d'être là, de n'être que là. Elle rêve de voyages, elle voudrait voir la mer. Une fillette de cinquante ans réclame son dû de monts et merveilles ; elle vous prête ses yeux et sa longue attente pour que la mer, qu'elle n'a jamais vue, vous soit moins banale. Comme si vous lui deviez au moins de retrouver le prix d'un premier étonnement. Elle dit aussi qu'elle ne sait pas où elle finira ses jours — on ne sait jamais — mais que ça ne sera sûrement pas au... Viêt-nam. Et c'est quand même l'occasion de prononcer le mot Viêt-nam ; que ce nom venu pour tous ses lointains définitifs, soit donc à lui seul l'impossible croisière...

Elle rêve de partir, et cependant elle est ailleurs déjà, dans cet autre monde qu'est son village qui meurt.

Mais comment parler d'ailleurs, comment parler d'exil quand on a toujours vécu au même endroit ? Son exil est singulier, c'est son village qui s'en est allé. Alors elle voudrait partir elle aussi, prendre des vacances à l'étranger ; elle voudrait que son exil ressemble à un voyage, que son ailleurs ressemble à celui des autres, à celui des touristes qui partent et qui reviennent, qui reviennent puis retrouvent ce qu'ils ont laissé.

Toujours, elle est demeurée là ; mais du village de son enfance, elle n'a plus rien à montrer ; il n'a pas changé, il s'est perdu. Elle se surprend à en parler, comme on se berce d'un conte. Alors elle montre du doigt les alpages, les chalets sur la montagne qui, de loin, ressemblent encore aux chalets d'autrefois : "Ma jeunesse est là-haut !"

Le village, lui, est en rade entre passé et avenir ; il se vide de ses paysans, et se repeuple avec les nostalgies estivales des gens des villes.

Odile tâche de remettre à flot le navire selon son cœur, elle rêve de voyages. Fût-il imaginaire, elle choisit encore le mouvement, manière d'être avec ses fils qui font l'amour avec des "étrangères", des femmes d'ailleurs, de la ville, manière de se détacher du pays où l'on s'épouse entre cousins.

Les autres, la Victoire, Marius et Masie, avaient choisi d'être immobiles, le plus possible. De toutes leurs forces, ils essayèrent de retenir le temps, qui se mettait à passer n'importe comment. Ils surenchérirent de permanence, transgressant les lois qui veulent que l'on se sépare des bêtes malades ou stériles,

que l'on renouvelle les troupeaux. Ils vieillirent avec leurs poules qui ne pondaient plus. Le mulet, perclus de rhumatismes, ne sortait plus guère de l'étable. Ce fut l'odeur qui alerta les voisins : trois jours au moins, que sa charogne pourrissait là. Quand les hommes l'emportèrent, on raconte que la Masie les agrippait encore, en désignant du doigt le mulet, à la mâchoire déjà décharnée. "Regardez, fit-elle remarquer avec tendresse, on dirait qu'il rit".

Ce fut l'odeur aussi qui avertit de la disparition de Marius, le dernier à mourir. Le menuisier eut du mal à trouver un aide pour le jeter dans la bière clouée en hâte ; ni prêtre, ni toilette funèbre, il fallait gagner de vitesse la vermine qui courait partout. Derrière lui, on referma la maison où n'entrait plus personne ; le cercueil fut déposé à l'église.

A partir de là, la mort de Marius se mit à ressembler à celle des autres. On put enfin respecter les formes, on lui fit un enterrement "décent" ; les familles déléguèrent au moins l'un des leurs à l'office funèbre. On avait enfin repris Marius à la souillure, presqu'oublié l'ancienne promiscuité à trois ; pourtant, on restait comme tourmenté par cet amour en dépit du bon sens qu'ils avaient pour leurs bêtes ; on répétait à l'envi le bon mot de la Masie sur son mulet, dans l'attente que quelqu'un ose suggérer d'autres amours...

Les "dava la vie", c'était leur surnom en patois ; car ils habitaient le fond du village, un lieu dit : "en bas de la grand route". Ils avaient deux voisins mitoyens, frère et sœur, qui vieillissent ensemble aujourd'hui. De plus en plus sales, de plus en plus seuls et silencieux. Comme si l'endroit voulait ça : on dit de ces deux-là qu'ils filent un mauvais coton, qu'ils prennent le même chemin que les autres ; un chemin pour on ne sait où, mais on parle d'un chemin. Si le précédent trio n'a pas enfanté, il laisse cependant d'autres pèlerins.

Victoire, c'était son nom à elle, qu'elle fit mentir pour serrer de plus près la vérité. A la vérité, elle fit don d'un corps prophète ; une image de la défaite anticipait la fin d'un monde. Elle fut Victoire sans tête, comme celle-ci qui fait trace d'une victoire d'hier dont on ne sait plus rien. Au siècle, à ses faux mouvements, elle fait barrage de son poids, de son immobilité en marche. Sa gloire est sa lenteur, Victoire sur le temps qui court ; elle va à son rythme, tenace contre l'oubli.

Toujours, les petites heures du matin font paysage à son souvenir. Elle traverse le village endormi ; immanquablement je lui choisis cette route pentue vers les prés qui rasent le rocher.

Enfant, je me lève et je la suis. Les bouts du passé qui me reviennent, ces pièces d'un puzzle, elle seule sait les rassembler, comme elle seule réussit le prodige de tenir ensemble les loques qui la vêtissent. Sous les lambeaux, un ordre, qui s'enclôt dans ce seul corps, mais demeure obscur.

Le reste, les efforts pour mettre en forme cette histoire, ce ne sont qu'agencements fortuits, cohérences de pacotille. Elle garde le secret ; je le vois parfois passer, habillé à ses couleurs. Pour les enfants, jamais elle n'avait eu l'un de ces gestes de tendresse dont les adultes sont machinalement prodigues.

Serions-nous ainsi plusieurs à rêver d'elle, aujourd'hui encore ? A vouloir chacun pour soi le miracle d'un de ces gestes qu'elle avait toujours retenus, le miracle d'un de ces mots qu'elle taisait à tous les autres ? Mais Victoire, même en rêve, reste distante. Et le rêve continue de la suivre, à la lenteur de son pas, sans mots pour la rejoindre, elle qui chemine pourtant à portée de voix.

# MINE SHAFT

*François Peraldi*

Je vous invite à faire un détour, qui vaut le déplacement, par les bas-fonds new-yorkais afin de répondre à une question imaginaire : le sexe fait-il groupe ?

Le *Mine Shaft* offre cette particularité d'être situé en plein cœur de la halle aux viandes de Manhattan et il n'est guère de spectacle plus saisissant que de voir les hommes qui fréquentent le *Mine Shaft* s'y rendre aux petites heures de la nuit, en se glissant, ombres puissantes bardées de cuir et de chaînes, entre les bœufs éventrés qui glissent dans les airs sur des rails suspendus qui les conduisent des camions frigorifiés aux entrepôts où ils seront dépecés. Aux ombres noires des habitués du *Mine Shaft,* se mêlent les massives silhouettes blanches et ensanglantées des équarisseurs qui enserrent les bœufs écorchés à bras le corps avec de grands éclats de rire et des plaisanteries de bouchers.

Une sorte de janissaire soupçonneux garde l'entrée du *Mine Shaft.* Il s'assure que les membres, ou les visiteurs, ne sont pas parfumés, qu'ils ne portent pas de chemise et surtout pas de "Lacoste", de pulls ou de pantalons chics, de souliers de ville... auquel cas ils seront priés de les retirer ou se verront refuser — fort poliment, mais fermement — l'entrée. Entrée qui est par ailleurs catégoriquement refusée aux femmes, aux travelos, aux transexuels et aux animaux. C'est donc tout un système d'exclusion qui fonctionne à la porte, d'exclusion non pas tant de personnes, que d'un certain nombre de traits. L'exclusion des femmes ne se justifiant que de ce qu'elles ne peuvent laisser au vestiaire, au milieu des "Lacoste", des pulls de cashemere et des escarpins de cuir fin, leurs seins et leur vulve. En d'autres termes, le janissaire ne vérifie pas ce que porte sur lui le postulant à l'entrée mais ce qu'il ne doit pas porter. Il n'est pas essentiel qu'il ait un pénis pour entrer, mais l'entrée sera refusée à quiconque portera un vagin et des seins : c'est ainsi que travelos hormonaux, pourtant péniphores, sont exclus si leurs seins sont visibles. C'est donc une sorte d'élagage préalable qui constitue ici le groupe qui — chaque nuit — se reconstitue au *Mine Shaft.* Un groupe qui se définit par l'absence catégorique d'un certain nombre de traits et qui possède en commun — si j'ose dire — cette absence de traits.

Occasionnellement, s'il y a incertitude quant à certains traits : tissus ou couleur du pantalon (le blanc est admis, le crème ne l'est pas), on posera quelques questions du genre :
"do you like the smell of shit ?"
"do you like to be pissed on ?"
"do you like fist-fucking ?" etc.

Un questionnaire qui, par son style inquisitoire, n'est pas sans rappeler les questionnaires d'immigration aux États-Unis.

Une fois entré, et c'est bien là ce qui peut paraître paradoxal, vous faites exactement ce que vous voulez et si nul ne vous fera faire ce que vous ne voulez pas faire, vous n'en trouverez pas moins toujours quelqu'un qui acceptera de faire ce que vous voulez.

On compte bien quelques meurtres dont il ne semble pas que les victimes aient été volontaires, mais pas suffisamment pour que la police décidât de fermer l'endroit où — statistiquement — on se trouve en fin de compte plus en sécurité qu'au coin voisin de la quatorzième rue et de la dixième Avenue aux mêmes heures.

Ce groupe qui est en général à cinquante ou soixante pour cent constitué des mêmes personnes, se réunit pour célébrer les mystères du sexe entre trois ou quatre cents "intimes". Ce qui donne tort à Freud qui déclarait, bien innocemment : "Les besoins excrémentiels n'excluent pas non plus, comme on peut l'observer chez les enfants et les soldats, la vie communautaire. La seule exception importante est l'acte sexuel, au cours duquel le tiers est pour le moins superflu et, dans le cas extrême, condamné à une pénible attente".

Au *Mine Shaft,* tout peut être fait — c'est un peu l'envers de la psychanalyse — sauf ce que l'absence de traits empêche de faire. Le *Mine Shaft* est donc une réponse positive à la question : "le sexe fait-il groupe ?" puisqu'il est un espace groupal-pour-le-sexe, si je puis dire. Mais de quel sexe ? me demandera-t-on. Permettez-moi d'imaginer que la question vient de m'être posée et d'en différer la réponse.

Lorsque Terry s'habille pour se rendre au *Chateau 19,* elle choisit les pièces de son costume avec le soin le plus extrême. Ce soir, elle enfilera un slip de cuir noir d'une finesse extraordinaire, puis un collant d'agneau noir qui lui va... comme un gant et qui fait botte en même temps. Elle moulera son torse et ses seins dans une sorte de justaucorps à manches longues et à encolure à ras du cou du même cuir que les pantalons-bottes et dont les fermetures sont invisibles. Enfin elle enveloppera ses admirables cheveux roux dans une cagoule du même cuir que le reste du vêtement, qui fait masque et ne laisse à découvert que ses yeux et ses lèvres. Gantée, elle ressemble à une statue de nu féminin en cuir noir. Ce soir, elle portera son fouet clouté à la main. En s'habillant elle me parlait joyeusement, la Terry que je connais est une jeune femme très belle, très élégante, assez grande mais fine et dont les mains sont d'une extrême délicatesse, on les dirait transparentes. C'est la première fois ce soir que je la verrai officier. Je connais cependant bien ses pratiques. Terry est

une professionnelle du sadisme qu'on nomme à New York une *"dominatrix"*, mais elle est également un écrivain de talent et j'ai écrit pour elle une postface à l'édition allemande de son premier livre : *The Correct Sadist*. Comme beaucoup de ses collègues, Terry travaille à son compte. Je veux dire qu'il n'y a ni souteneur ni soutenu dans son horizon. Pas de Pimps ! pas de Madame ! Elle travaille à mi-temps parce qu'elle a décidé de consacrer le reste de son temps à l'écriture de ses livres. Elle gagne beaucoup d'argent, à peu près autant que les psychanalystes new-yorkais les plus connus. Comme pour ces derniers, la clientèle de Terry est constituée de cadres moyens et supérieurs et d'un bon nombre de professionnels (avocats, médecins, y compris — n'est-ce pas amusant ? des analystes. Mais plus que les analystes, Terry tient à cœur le secret professionnel et je n'ai jamais pu savoir lesquels).

Ai-je besoin de le dire : j'ai plus de respect pour elle que pour la plupart de mes collègues en Amérique du Nord, et j'ai eu avec elle des entretiens sur le sadisme et sur le masochisme beaucoup plus illuminants que tout ce que les analystes, y compris Lacan, ont pu dire sur ces questions. Bref, d'un certain point de vue nous sommes "pairs" et nous avons eu maintes fois le plaisir et l'occasion de comparer nos professions, nos pratiques, nos éthiques et nos clients respectifs.

Par amitié pour ma curiosité, elle a accepté, ce soir, de me montrer quelques-uns de ses talents de dominatrix au *Chateau 19*. Pourquoi pas chez elle ? Parce que je ne suis pas masochiste et ne peux ni prétendre à ses services ni assister en tiers à une séance, pas plus que je ne pourrais la laisser assister chez moi à une séance d'analyse et encore moins la prendre en analyse. Ce soir, c'est du "faire-semblant sadique" auquel elle m'invite à assister, tout comme je pourrais l'inviter à assister — en observatrice — à ce faire-semblant analytique que sont les analyses de groupe (je pense à ce qu'en racontent Anzieu ou Kaes par exemple).

L'entrée du *Chateau 19* n'est pas aussi sélective que celle du *Mine Shaft*. Au fond, n'importe qui peut s'y rendre. Mais curieusement les mystères du sexe qui s'y déroulent sont infiniment moins diversifiés qu'au *Mine Shaft* en dépit de la non-restrictivité des traits distinctifs. Des hommes — le plus souvent, mais aussi quelques femmes — viennent s'y soumettre aux tortures plus ou moins violentes que leur infligent des femmes qui, comme Terry, sont revêtues de l'habit et des insignes de la dominatrix (qui varie d'ailleurs selon les goûts, mais sont presque toujours des vêtements de cuir noir) et qui portent les instruments de torture qui pourront plaire à tel ou tel masochiste en fonction du moment où ce masochiste en est du processus qui est le sien et dont j'ai montré ailleurs que le but virtuel est *"ultimate sex"*. Le "sexe ultime", c'est-à-dire sa propre mise à mort au cours d'une scène sexuelle prévue et organisée par lui.

Pas d'*"ultimate sex"* au *Chateau 19,* pas de rapports sexuels non plus d'ailleurs, mais des scènes beaucoup plus sommaires, des scènes classiques des tous débuts du processus masochiste, lorsque le masochiste semble avoir

encore besoin d'un public, d'une humiliation morale pendant qu'il se fait torturer par la dominatrix avec les instruments de son choix. Vous savez d'ailleurs sans doute que les dominatrix ne couchent jamais avec leurs clients. Il s'agit là d'une question d'éthique.

Outre les dominatrix et leurs occasionnels clients, voire clientes, qui d'autre vient faire groupe au *Chateau 19 ?* — Des touristes, des curieux, quelques voyeurs qui tous constituent les spectateurs nécessaires à l'humiliation morale des masochistes qui sont — à la différence des habitués du *Mine Shaft* où rien n'est organisé par qui que ce soit — les véritables organisateurs sexuels occultes de ce groupe. Sans eux, pas de fouets pour les fouetter, pas d'uniformes de cuir, pas de bottes cloutées à lêcher, pas de chaînes pour les enchaîner , pas d'anneaux, d'entraves, de clous... donc, pas d'officiantes sadiques, donc, rien à voir et, bien sûr, pas de *Chateau 19...* qui n'existe, effectivement, qu'en tant que le sexe fait groupe. Mais lequel me demandera-t-on encore ? Et encore je différerai la réponse.

On pourra me faire remarquer que dans les deux groupes que j'ai décrits, le sexe de la femme est exclu. Soit qu'il soit frappé d'interdit — comme au *Mine Shaft* — soit qu'il soit écarté de la célébration sado-masochiste comme au *Chateau 19* où il est inaccessible sous le cuir qui le gaine et beaucoup moins nombreux que celui des hommes du côté des masochistes.

Mon choix n'est pas seulement l'indice de ma sexuation en tant que sujet, mais aussi celui des lieux dont, en tant que sujet sexué homme, je suis exclu d'office : il existe des *"Mine Shaft"* féminins d'où le pénis est radicalement exclu, des lieux de tortures où ce sont des femmes masochistes qui ordonnent le rassemblement de sadiques masculins. C'est une femme qui a mis en scène *ultimate sex* en Argentine, et qui a fait filmer le déroulement de la cérémonie qui a duré plusieurs jours et s'est terminée par sa mise à mort. D'autres lieux encore — comme *Plato's Retreat* — sont comme une sorte de gigantesque chambre conjugale plurielle (avec piscine) où seuls des couples hétérosexuels sont admis à venir s'ébattre. Ici c'est le et la solitaire qui sont exclu(e)s.

Il faudrait, ou il aurait peut-être fallu traverser tous ces groupes et vous les faire visiter afin de mieux dessiner comment le sexe fait groupe de manière plus exhaustive, comment aussi il dessine une véritable cartographie sexuelle des villes (mais ceci est une autre histoire). J'avoue ne pas avoir l'âme d'un sociologue et encore moins le souci de l'exhaustivité statistique, pas plus que je ne me sens autorisé à parler de groupes où c'est le sexe de la femme qui ordonne le regroupement. Il faudrait qu'une parole de femme double ici la mienne pour en parler.

Quoi qu'il en soit, et quels que soient ces groupes, il me semble que ce qu'il importe de souligner, c'est qu'aucun ne fonctionne sans critères d'exclusion et qu'en fin de compte, ils se définissent plus par ce qu'ils excluent que par ce qu'ils laissent entrer. Dans tous les cas nous pourrions dire — en nous référant à la description de l'acquisition de la faculté de jugement dans le petit texte de Freud *La Dénégation* — que tous ces groupes ne fonctionnent qu'au

premier temps de l'acquisition du jugement : l'acquisition du jugement d'attribution (condition logique, on s'en souvient peut-être, de l'acquisition du jugement d'existence), qui fonctionne sur ces deux temps dissymétriques :

1) ceci je veux l'exclure
2) ceci je veux en moi l'introduire.

Depuis que Michèle Montrelay a lancé, comme une bombe, son effet de bande dans les plate-bandes des analystes, il semblerait qu'on s'y excite ferme. Je ne veux pas prendre ici les questions que je soulève par la bande, pas plus que par le phallus en tant que pour certains il reste encore plus ou moins métaphorisé par tout ce qui bande : du bras enfoncé jusqu'au coude dans quelqu'anus anonyme, à l'étron noirâtre qu'engloutit quelqu'homme transformé pour l'occasion en chiotte vivante au *Mine Shaft,* jusqu'aux jambes bottées et gainées de cuir, voire encore le fouet ou la botte cloutée de la dominatrix qui s'abattront tantôt sur quelque partie molle au *Chateau 19.*

Tout le monde ici sait déjà tout ce qu'on peut dire du phallocentrisme groupal, du père mort dont Sibony nous offre une bouchée aux entrées de son livre sur le groupe inconscient, aux idoles noires (ou blanches) des grands groupes sociaux en passant par les bandes à effet. Je ne vais pas en rajouter car je n'aime guère me conforter au charme troublant de la répétition.

Je voudrais toutefois rappeler au passage que dans l'ouvrage qu'il a consacré à l'étude de la sexualité, les *Trois Essais,* Freud part de la sexualité des adultes qu'il nomme, comme le faisaient les psychiatres de son temps : perversions, tout en ne manquant pas d'indiquer au passage que certaines d'entre elles méritent à peine ce terme, pour retrouver finalement la polysexualité polymorphe originelle de l'enfant. Ceci me semble indiquer de la façon la plus claire qu'au fondement de toute sexualité — quelles qu'en soient les limitations ultérieures — il y a une polysexualité originelle extraordinairement diversifiée et qui se manifeste par un nombre considérable de traits qui peuvent susciter, mobiliser la libido comme disait Freud, en tel point du corps de l'autre.

En fait je voudrais faire quelques remarques à propos de ces groupes (le *Mine Shaft,* le *Chateau 19),* à partir d'un moment du texte freudien.

Je ne pense pas — à relire Freud avec quelque attention — que le grand remaniement de la théorie freudienne se fasse avec l'introduction de la pulsion de mort dans *Au-delà du principe de plaisir,* et encore moins que ce moment théorique amorce un tournant de la pensée freudienne vers ce dont les américains devaient la faire accoucher. L'hypothèse de la pulsion de mort est présente dès l'*Esquisse pour une psychologie scientifique* — Jacques Derrida l'a fort justement souligné — dans le jeu de la répétition des frayages et de la différence de la dépense massive et brutale des énergies accumulées dans les neurones $\Psi$, afin d'éviter, précisément, la mort qui résulterait d'une telle déperdition néanmoins exigée par le principe d'inertie (anticipation du principe de plaisir). De l'*Esquisse,* la pulsion de mort passe, comme en filigrane, dans toute le texte freudien, même si elle n'y émerge que de part en part.

Ce qui, par contre, me semble marquer un tournant dans la théorie, est le texte de 1914 : *Pour introduire le narcissisme* qui, paradoxalement, annonce non pas une *Ego Psychology,* mais exactement l'antipode : les grands textes sociaux : *Psychologie des foules, Avenir d'une illusion, Malaise dans la civilisation...* tous beaucoup moins étrangers, à mon sens, à la visée marxiste qu'on a bien voulu le dire.

Avec l'introduction du narcissisme, Freud subvertit complètement l'opposition individuel/social pour y substituer celle du narcissisme/ surmoi social. Par "surmoi social" j'entends l'ensemble de ces instances : surmoi, idéal du moi, moi idéal qui ne sont rien d'autre pour le sujet que le reflet ou l'intériorisation aliénante de ce que Gramsci a nommé les Appareils d'Hégémonie (et qu'Althusser a repris, mais sous une forme moins souple, sous le nom d'Appareils Idéologiques d'État).

Dans ce sens il est évident que l'opposition individuel/ social n'a — en psychanalyse — guère de pertinence autre que phénoménologique, et surtout pas structurale. La pertinence structurale consisterait plutôt à départager des organisations de structure narcissique d'organisations surmoïques (je dis surmoïques, mais je n'assimile pas pour autant le surmoi à l'idéal du moi ni au moi idéal).

Mais parler d'opposition narcissisme/ socialisation est encore trompeur, tout comme d'opposer le Principe de Réalité au Principe de Plaisir puisque dans les deux cas l'un n'est que la *différance* de l'autre, la socialisation, la constitution du surmoi et des instances normatives et l'identification à l'idéal du moi, n'est qu'une différenciation, une limitation partielle du narcissisme. Freud : "La séparation du moi et de l'idéal du moi n'est, chez de nombreux individus, guère avancée, les deux coïncident encore facilement, le moi a souvent conservé l'autosatisfaction narcissique antérieure". Et, plus loin : "Il serait tout à fait pensable que la scission de l'idéal du moi d'avec le moi ne soit pas, elle non plus, durablement supportée et qu'elle soit contrainte de s'effacer temporairement". Et il en donne comme exemples les fêtes d'antan, les vastes orgies romaines.

Que dire du *Mine Shaft ?*

Il n'y a au fond guère de différence structurale entre le *Mine Shaft* et un analysant — que je nommerai Fabien — qui me racontait qu'au moment de sa puberté — moment de grande solitude affective — il se cachait le pénis entre les cuisses afin de ressembler à une femme. Pour qui ? — sans doute pour son père comme il le fit remarquer pour me faire peut-être valoir ses lectures. Mais je lui dis qu'il semblait donc qu'il suffise de cacher le pénis pour devenir une femme... sur quoi il enchaîna : "oui, pour jouir complètement de moi-même". Ce n'est pas le féminin de l'homme qui entre en jeu ici mais le narcissisme où l'objet et le moi se confondent, l'idéal du moi faisant alors défaut. Je dirais que la foule du *Mine Shaft* est une foule narcissique. L'exclusion d'un nombre de traits considérables : l'autre sexe et tous les traits qui lui sont idéo-

logiquement imputés par les hommes (si le sexe exclu est celui de la femme), crée un espace où tous les traits admis sont interchangeables et branchables de toutes les manières possibles : le corps groupal du *Mine Shaft* a la qualité d'un amas cellulaire narcissique, d'un cancer, d'une construction arcimboldesque où les moi et les traits se confondent dans une ténébreuse et profonde volupté.

Ce ne sont plus des agglomérats de corps, mais des agglomérats de traits : des yeux, du nez, du cul, du sexe, de la cuisse, un anneau d'acier, un poing fermé, au bout d'un bras enduit de Crisco, de la mamme poilue... la liste est longue. Tel trait que porte A attire B dont tel autre trait a attiré A sans qu'aucun des deux sache en vérité ce qui a attiré l'autre ; et peu importe en fin de compte si A n'est pas A et B n'est pas B, car la libido ne colle pas à l'autre en tant qu'autre sujet mais à tel trait que n'importe quel autre peut arborer. Un ami, un véritable ami qui ne me connaît pas par intérêt, ce qui est rare dans le continent Nord-Américain, qui est un travesti prostitué à Montréal m'a beaucoup appris sur la libido des hommes que l'on dit *straight*. Comme je m'étonnais que son travestissement fût plutôt grossier, il m'expliqua qu'un travesti n'est absolument pas le simulacre d'une femme, mais un homme qui porte sur lui un nombre limité de traits ordinairement, donc idéologiquement, attribués à la pute et que c'était le caractère voyant, immédiat et détachable de tel ou tel trait qui éveillait la libido des hommes — tous hétéros bon teint — qui constituent sa clientèle. En dix ans de métier il ne lui est arrivé que deux ou trois fois d'être rejeté avec la plus grande angoisse par des hommes qui l'avaient véritablement pris pour une femme, c'est-à-dire qui avaient voulu maintenir refoulée la réalité de leur désir car l'inconscient n'en a, au fond, rien à foutre de l'identité sexuelle de l'autre, ce qu'il cherche c'est le trait qui mobilise sa libido. Pour le reste — l'amour, comme on dit — Freud montre fort joliment qu'il n'est là que pour faire durer un intérêt qui, l'acte sexuel accompli, retombe. En d'autres termes l'amour n'est là que pour maintenir l'objet porteur du trait à portée de la main, si je puis dire, aussi longtemps que ce trait éveillera la libido de l'amant(e). Proust ne dit rien d'autre.

Que dire du *Chateau 19* ?

Je vais être bref. Je dirai qu'au *Chateau 19* le masochiste qui est toujours le maître (ou la maîtresse) de la situation sado-masochiste, celui qui guide et retient le geste sadique tant par le mot que par la sémiotique de son corps, offre le spectacle parodique de la réalité sociale du moi : son identification contrainte par l'instance répressive surmoïque à l'idéal du moi. C'est la parodie d'une dérision. Car le surmoi est dérisoire : véritable père fouettard *(Malaise dans la civilisation)* ; l'idéal du moi est dérisoire fait de morceaux disparates, d'images stéréotypées, éculées et grotesques imposées par les discours des Appareils d'hégémonie familiaux, scolaires, etc.

Les masochistes qui forment avec leur sadique l'éternel couple hégelien sont en somme des bourgeois qui représentent sur la scène du *Chateau 19* la parodie du dérisoire de la socialisation du moi par introjection des stéréotypes

manufacturés par nos sociétés bourgeoises. Là encore nous ne dépassons pas le temps primitif du jugement d'attribution : ceci (le coït), je veux l'expulser ; ceci (les figures idéales) je veux en moi l'introduire. Le tout sous le poids d'une formidable pulsion de maîtrise (telle que la dégage Derrida dans son habile lecture de *l'Au-delà...*).

Car la ou le sadique sont-ils autre chose qu'une parodie de "la représentation d'une personnalité surpuissante et dangereuse, vis-à-vis de laquelle on n'a pu prendre qu'une position passive, masochiste, à laquelle on a été forcé de remettre sa volonté et avec laquelle — "paraître devant elle" — semblait une folle audace" ? (Freud, *Psychologie des foules*).

Le ou la sadique en place du père originaire est l'idéal de la foule du *Chateau 19* qui domine le moi (du masochiste) à la place de l'idéal du moi ; mais il est aussi, la représentation terminée, dans la position du déchet, de la merde tandis que le masochiste s'éloigne triomphant et repu.

Une distinction s'imposerait ici entre ce qui se donne à voir au *Chateau 19* et ce qu'il en est du processus masochiste authentique qui est tout autre chose, mais nous n'entrerons pas sur ce chemin.

Pour terminer, je voudrais lancer les hypothèses suivantes :

— Ces deux groupes fonctionnent au seul niveau du jugement d'attribution en se définissant comme groupe sujet par ce qu'ils excluent d'abord avant de se reconnaître (de s'identifier) à ce qu'ils incluent : des traits identificatoires.

— Ces deux groupes me semblent constituer les pôles entre lesquels se répartissent les groupes que le sexe fait groupes.

— Enfin ces deux groupes qui se fondent sur l'exclusion et l'inclusion excluent toujours de telle sorte que la question de la différence des sexes ne puisse être posée et soit masquée par la mouvance de la polysexualité.

Mais la différence des sexes prise ici dans un sens très particulier, prise au niveau du jugement d'existence et comme en constituant le cœur.

La question de la différence des sexes non pas en tant qu'elle permettrait l'articulation et la structuration des instances socialisantes par le biais de la castration (comme le propose une certaine lecture de Freud), mais la question de la différence des sexes comme question fondamentale, comme un *Grundwort* qui pour Heidegger, était plus fondamental que le concept en tant qu'il indiquait l'à-penser. La question de la différence des sexes posée comme Heidegger posait la question de l'être : une question tombée dans l'oubli à force de paraître évidente et qui, cependant, reste à penser.

# LETTRE

*Claude Spielmann*

*« Toute ressemblance avec des personnages existants ou ayant existé ne serait que le fait du hasard".*

Mon cher fils,

Nous t'écrivons pour te donner de nos nouvelles, qui sont bonnes. Enfin pas trop comme tu peux t'en douter : ton père et moi vieillissons. En fait, nous sommes inquiets à ton sujet et comme une mère reste une mère, je voudrais bien que tu m'écoutes. Ton père ne comprend pas mes inquiétudes, je profite donc de son absence pour te faire cette lettre. Alors voilà : je trouve que tu te fatigues trop, tu es toujours par monts et par vaux ; tu travailles dans trois lieux, tu en habites un 4e, plus tes séminaires ou colloques le soir ou les week-ends, tu es bien peu chez toi. Je me demande ce qu'en pense ta femme.

Je sais que pour ce week-end, tu réunis des amis à la campagne et peut-être pourrais-tu leur demander leur avis sur mes inquiétudes. Car toi non plus, je n'ai pas l'impression que tu les comprennes bien. Alors, sois gentil, pose leur donc quelques questions. Mais avant qu'ils n'arrivent, il faudrait que tu enlèves ce vilain petit Jésus sous verre qui est au pied de l'escalier ; tu sais que je ne l'aime pas et qu'iront-ils penser de nous en le voyant ?

Mon fils, après quoi cours-tu ? Ton père dit quelquefois : « Ein mahl ist er fort, ein mahl ist er da ! » Je crois qu'il tient cette expression de ton grand-père qui était tailleur et qui perdait toujours ses bobines de fil. Ah, celui-là, quel héritage pour toi ! Lui non plus n'arrêtait pas de courir, dans tous les sens du mot. Ça a commencé à 14 ans lorsqu'il a dû parcourir à pied la distance qui le séparait de sa Russie jusqu'en Allemagne où il rencontra sa femme, une belle Allemande au nom bien français évoquant le négoce. Curieux comme la vie est faite de coïncidences même si elles sont à l'envers ; ton père allemand m'a épousée, moi, bonne française au nom allemand. Un bien joli nom d'ailleurs puisqu'il s'agit de la fleur ; c'est plus poétique que le négoce (enfin ton père, lui, n'a pas eu besoin comme son propre père de m'enlever et d'aller m'épouser à White chapel). Les distances ne l'effrayaient pas. C'est même à croire qu'il aimait ça, se déplacer. Il déplaçait tout d'ailleurs ; quelquefois même il mettait le déplacement à la place de son plaisir ou l'inverse, je ne sais pas : il disait qu'il partait en voyage alors qu'il allait retrouver... enfin.

Peut-être confondait-il les deux. Car lorsqu'il a quitté l'Allemagne en 1922 pour venir en France, aller au Brésil et revenir en France, je le soupçonne d'y avoir pris du plaisir. Et curieusement lorsque s'est profilé devant ses yeux la Menace (et tu vois que je l'écris avec une majuscule), je veux dire celle de la

mort et de l'extermination de sa race, là il n'a plus bougé, il est resté dans ses pantoufles, il a refusé de partir à nouveau. Il est resté stoïque... stoïque ou pétrifié ?

Mais je me demande pourquoi je te raconte ces histoires qui t'ont déjà été racontées si souvent. Tu pardonneras bien à une vieille mère de radoter un peu. Mais ne crois pas ça, je ne radote pas ! Je cherche plutôt à comprendre pourquoi tu ne restes pas en place. Serait-ce « héréditaire » ? Mais alors, de quoi aurais-tu hérité ?

Je pense soudain à ce que te disait ton père chaque fois que tu reprenais une de ses expressions ou une de ses plaisanteries : « Tu voyages dans mes pantoufles ! » Tu t'en souviens ? Parce que ton père aussi a beaucoup « voyagé », enfin si l'on peut dire. Je ne parle pas seulement de son déplacement d'Allemagne en France à la suite duquel j'ai dû lui apprendre des rudiments de français avant qu'il ne m'épouse. Je me demande bien comment nous avons fait puisque je ne parlais pas un mot d'allemand, ce qui est toujours le cas aujourd'hui. Enfin, nous avons fini par te faire...

A son sujet, je parlerais plutôt d'autres voyages : à tes yeux il a dû être un peu comme les bobines de fil de ton grand-père : un coup il était là, un coup il était à la guerre, un coup... il était là, un coup nous ne pouvions plus le voir, il était caché. Et tu le savais. Et tu savais que tu n'avais pas à le savoir pour n'avoir pas à le révéler. Tu savais un secret marqué d'un danger mortel si tu venais à le révéler. Au fond, c'est toi qui aurais pu jouer à la bobine avec ton père à la différence près que le « fort » aurait été définitif dans la réalité.

Et toi, je me demande si tu n'as pas commencé très tôt ton jeu de va et vient, ta bougeotte. Je veux dire que, si ta langue maternelle est le français, ta langue paternelle est l'allemand. Et, très tôt, tu as été obligé de circuler, faut-il dire dans ces deux langues ou entre ces deux langues ? Et puis ta langue paternelle était en même temps celle des ennemis de ton père. Ceux-là mêmes qui nous ont amenés à te faire porter le redoutable secret. Ton père à cette époque-là, parlait mal ma langue et moi, ça me blessait les oreilles. J'aurais envie de dire que, quand il parlait français, tu devais l'entendre comme ein Mamalouschen. Remarque bien que lorsque je me hasardais à prononcer un mot d'allemand, ça devait aussi écorcher les oreilles de ton père. Un véritable Tatalouchen pour les tiennes. As-tu cherché en retour, dans nos

regards, la marque de ces blessures ? As-tu erré entre ces deux moitiés de langue ? As-tu guetté dans mon œil blessé une réparation que tu n'aurais su lire ?

Car pendant que ton père se cachait, pendant que de redoutables paroles te scellaient les lèvres, pendant qu'à tes questions muettes seul répondait le silence, moi je pleurais. Tu t'en souviens, je le sais. Et pour ne plus pleurer, j'allais voir un professeur. Quand j'y pense, tu n'as pas dû y comprendre grand-chose : ce n'était qu'un docteur, un professeur certes mais de médecine. Peut-être as-tu imaginé que cela avait un rapport avec cette question des langues blessées ? Ou bien, mais je n'ose y croire, un rapport... avec les rapports ?... Mais non, ça n'a pas de rapport. Écoute, il faut que je te dise : ton cousin, le docteur est venu me voir. Cela m'a fait plaisir, il est quand même de la famille et vous avez beaucoup joué ensemble lorsque vous étiez enfants. Écoute, tant pis si tu te mets en colère, je sais que tu n'en voudras pas à ta mère. Je lui ai raconté les soucis que je me faisais à ton sujet et lui m'a dit... que ça pouvait avoir un rapport avec les rapports. Enfin, il ne l'a pas dit tout à fait comme cela, mais j'ai oublié. Quoi qu'il en soit, il m'a fait peur en me parlant de pulsion de mort. Il parle curieusement, ton cousin. Toi, au moins, je comprends quand tu me parles : d'ailleurs, il n'y a qu'une mère pour comprendre son fils. Je vais essayer de te redire ce qu'il m'a dit, mais ce ne sera pas facile parce que ton cousin parlait aussi vite et mal que le rabbin de ton enfance à la synagogue, pendant qu'autour de lui, dansant tantôt sur une jambe tantôt sur l'autre comme des cigognes fatiguées, les autres hommes répétaient avec lui un texte dans un hébreu aussi incertain qu'approximatif. Au fond, moi aussi, je parle trop : je crains que tu ne voies là une allusion aux gens de ta profession.

Bref, il a dit d'abord qu'un aspect de la parole est de révéler l'être qui est un être de langage. Et chacun recevrait son propre message sous forme inversée. Et en citant quelqu'un (je l'ai vite noté) : « de ce lieu de l'Autre revient parfois au sujet les raisons de la tenue de son discours. » Est-ce pour cette raison, mon fils, que les mots ne te servaient pas à nous poser des questions alors que tu étais tout entier questionnant ? Que faisais-tu de tes mots ?

Il a ajouté qu'à son avis d'abord tu as peut-être cru qu'à blesser chacune des deux langues, ton père et moi nous nous blessions réellement et de ces blessu-

res, tu aurais été blessé toi-même. Seuls toi et moi écrivions ta langue maternelle ; ton père ne l'écrivait pas et tu n'écrivais pas ta langue paternelle. D'ailleurs, elle ne s'écrivait pas ou alors sur des affiches pour y lire des nouvelles et des avis porteurs de mort. Ainsi ajoutait ton cousin, il t'aurait manqué cette écriture du signifiant par le père, nous plongeant toi et moi, je ne sais plus s'il a dit dans une contemplation, ou dans une consternation narcissique mortifère (mortifère mais à quoi pense-t-il ?). Parler, c'est bien beau a-t-il ajouté, mais écrire... c'est une autre affaire. On ne peut écrire que si l'on sait parler. Écrire ne va pas sans lire. Et lire a rapport avec le visuel. On dit d'ailleurs le plus souvent : « il sait lire et écrire » et non l'inverse. Mais pour savoir, encore faut-il apprendre. Il faut un maître ou une maîtresse qui vous apprenne à bien lire évidemment, à ne pas commetre de fautes sous peine d'avoir à recommencer jusqu'à ce que ce soit bien, sous peine aussi parfois de punition. Cet apprentissage nous plongerait ainsi dans le bien et le mal, dans ce qu'il convient de voir, donc de ne pas voir. Et la seule chose à ne pas voir, c'est la scène primitive. Ainsi encore l'école (selon ton cousin) séparerait la mère du père. (Mais Gott sei Dank mon chéri toi tu n'as pu aller à l'école que tardivement. A quelque chose malheur est bon). Aussi, j'imagine que pour toi, dans ta tête d'enfant, ton père et ta mère n'ont pas été séparés trop tôt. C'est bien ce que nous souhaitions car nous nous entendions tellement bien ton père et moi ; lui te disait souvent : « ta mère et moi c'est pareil ». Et j'ajoutais : « oui, tous les deux c'est comme si on n'était qu'un ».

Ton cousin a souri mais il avait encore autre chose à dire (il a d'ailleurs toujours quelque chose à dire ; je ne serais pas étonnée qu'avant d'entrer dans un salon, il révise quelques écrits pour montrer qu'il sait toujours être là quand il faut) : l'écriture (ou la lecture) qui est le fait du père garantit la langue maternelle. Alors, si c'est vrai, permets-moi de te dire que ton père ne t'a rien garanti du tout, le pauvre. A cette époque-là, il était bien incapable d'écrire français, d'ailleurs il avait d'autres soucis.

Le père, dans ce cas, a continué ton cousin sur un ton universitaire, est obligé d'en passer par les signifiants de la mère. Le père ne peut mettre en place la loi qu'à en passer par ces signifiants maternels ; autrement dit encore, il ne peut s'ériger en garant qu'en s'annulant lui-même. Opération propre-

ment impossible. Et voilà donc le fils condamné à courir après ce qu'il n'a pu attraper lorsqu'il était encore temps. Autres conséquences, a poursuivi ton cousin qui parle vraiment comme un Maître : le mélange du maternel et du paternel. Tu n'aurais pu voir en tes parents l'image d'un couple fait d'un homme et d'une femme, tu chercherais toujours ce qui les sépare ou tu refuserais de le voir. Bref, tu refuserais la castration ; rassures-toi, je ne l'ai pas cru. Pour lui, tu aurais mis en place trois lieux pour exercer ton métier, car avec un seul, tu craindrais de ne pas trouver ce que tu cherches ou plutôt tu craindrais de trouver ce que tu cherches, je ne sais plus.

Il y aurait pour lui, dans ces parcours répétitifs, répétition des parcours effectués de la langue maternelle à la langue paternelle.

J'ai cru qu'il s'en tiendrait là, mais pas du tout. Sur sa lancée, il a poursuivi comme s'il récitait une fable de La Fontaine : avant de mourir pour et par le signifiant, il faut d'abord mourir narcissiquement ; c'est ça l'accès au symbolique, c'est ça l'au-delà du principe de plaisir. Pour naître à son histoire, il faut pouvoir mourir à soi-même et aux autres : ainsi le sujet peut s'originer et fonder sa propre continuité à partir de l'infinité de ruptures et de morts qui renvoient à une infinité de continus et d'origines.

Moi, ce que j'en ai compris, c'est qu'il faudrait définitivement fermer les manuels d'histoire et de géographie de la classe de 6e et suivantes dès que l'on veut poser la question de ses origines. Et voilà que je me demande (il est bientôt temps) : de qui es-tu le fils ? Et pourtant, tu es mon fils, tu me ressembles, je te reconnais. Pour le reste, je ne peux rien dire.

Te souviens-tu du violon que ton père t'avait acheté lorsque tu avais onze ans environ ? Un violon d'occasion dans une boîte noire légèrement abîmée. Il t'a présenté l'instrument avec un sourire, comme un point d'interrogation. Tu les as regardés l'un et l'autre et je crois bien que tu n'as pas osé y toucher. Le violon a dû rester des années dans un placard.

A propos, je ne suis pas certaine que tu connaisses la signification de ton nom ; il signifie : ménétrier, c'est-à-dire un joueur de violon qui parcourt les villages pour faire danser les paysans aux fêtes et aux mariages.

Après quelles noces cours-tu, mon fils ?

Je t'embrasse bien tendrement.

# DIX MODESTES DÉPLACEMENTS DANS LE ROYAUME DES DÉPLACEMENTS

*Mahmoud Amin El Alem*

I — Un écrivain anglais, qui habite Londres, reçut la visite de quelques amis qui le trouvèrent entouré d'énormes bagages, signe d'un long voyage. Ils lui demandèrent : où allez-vous ? Il leur répondit : à Londres.

Je me demande s'il est nécessaire toujours que chacun de nous sorte de « son Londres » pour pouvoir y être ? Est-ce que cela veut dire que le syllogisme suivant est valide : « je me déplace de A, donc je suis à l'intérieur de A » ? Oui, parce que la familiarité implique toujours une méconnaissance et un aveuglement. Peut-on sortir de son Londres « bien qu'on y reste » ? Oui, par l'aliénation, par le refus psychique, par le déclassement social, par la révolution, par le dépassement intellectuel ou émotionnel, par la création de son « vrai Londres » au cœur de la « réalité-Londres » ou au détriment du « fait-Londres » et sur ses débris.

Je me déplace donc je suis.

Je me déplace donc je suis libre.

Je me déplace donc je suis créateur.

Je me déplace donc...

II — Je me souviens : une longue halte devant l'opacité d'un mur. « Tous les prisonniers, visage au mur ! » Un ordre catégorique. Il n'y avait qu'une seule voie pour traverser, pour franchir ce mur : l'anéantir. Quelqu'un perdit connaissance, d'autres s'effondrèrent, physiquement ou bien psychiquement, d'autres fabriquèrent une fenêtre, une porte par laquelle ils sortirent vers leurs mémoires, vers l'imaginaire.

La même expérience dans une cellule étroite : le voyage imaginaire libérateur ; l'abolition de la cellule bien qu'on y soit, par la lumière d'une idée, d'un poème, d'une chanson, d'un rêve, par l'aiguisement des sens, par le suivi du mouvement des jours et des nuits, par des traits griffés sur les murs qui comptent le renouvellement des jours dans une cellule figée. Shéhérazade ne fit-elle pas la même chose ? Elle ouvrit dans le monde fixe, opaque et immuable de Shariar, une fenêtre qui donnait sur un monde mouvant.

De l'immuable et de l'absolu au muable et au relatif, voilà une certaine modalité de la liberté.

III — Mais il y a aussi l'autre sens : se déplacer du muable à l'immuable. Du sensible à l'abstrait était le voyage de Hayy ibn Yaczan (le précurseur mystique arabe de Robinson Crusoë), du particulier à l'universel était le voyage d'Ibn Arabi, et du moi seul au moi total était le voyage d'Al Hallaj. « Le livre des Haltes » est un ouvrage entier sur le dé-déplacement, écrit par un grand mystique musulman, Al Niffary. Al Niffary dit, Dieu dit : « Si tu sors de la lettre, tu sors des noms. Si tu sors des noms, tu sors des nommés, si tu sors des nommés, tu sors de tout phénomène. Et si tu sors de tout phénomène, tu parles et j'écoute et tu appelles et je réponds ».

IV — Ainsi dit encore Al Niffary :

« Il me dit : fuis. Je lui dis vers où ? Il me dit : tombe dans l'obscurité.

Et je suis tombé dans l'obscurité et je me suis vu moi-même ».

Est-ce pour cela qu'Œdipe se creva les yeux ?

L'obscurité est-elle la négation de l'autre, ou bien est-elle une vision de l'autre à travers une vision plus profonde de soi-même ?

V — Al Ma'arri, le grand poète arabe aveugle — non pas volontairement comme Œdipe — choisit une deuxième prison, en refusant toute sa vie de sortir de sa petite chambre. Malgré ses deux prisons, et grâce à elles, il participa génialement à l'expression et à la critique de son époque et au dépassement de ses valeurs dominantes.

Nombreux sont ses voyages intellectuels et poétiques. Mais le plus brillant peut-être fut son voyage en enfer et au paradis, plusieurs années avant Dante. Sa Béatrice était la langue. Ce fut un voyage linguistique au cours duquel il discuta et se disputa avec des poètes. Parce que, selon lui, la langue n'est pas seulement un moyen de déplacement communicatif, mais elle incarne en elle-même un processus de déplacement entre le sensible et l'abstrait. Qu'est-ce que le trop si ce n'est pas qu'un déplacement entre les choses et les sens, et entre les sens des choses ? Mais derrière ses polémiques linguistiques, Al Ma'arri était un homme de refus. Loin d'être pessimiste — comme on le dit — il était contre l'exploitation, le despotisme, l'humiliation, les servitudes et la médiocrité. Il refusa de se soumettre à la place dominante, c'est-à-dire d'être prisonnier de l'idéologie dominante. Pour cela, il s'est déplacé loin de l'idéologie place-dominante, à travers ses deux prisons et a trouvé sa liberté et son salut.

VI — Comment on confond idéologie et réalité. La terre centre du Cosmos ? ou le soleil ? Une longue distance idéologique est franchie.

Aristote disait que toute chose se meut vers sa place naturelle. Mais le soi-disant naturel n'est qu'une certaine relation fixe et pré-établie,

vis-à-vis d'un certain critère fixe et pré-établi. La place naturelle chez Aristote, c'est l'idéologie dominante. Le Dieu aristotélicien est le moteur de tous les cieux, mais c'est un moteur immobile. Comment met-il les cieux en mouvement ? Ils se meuvent vers lui par l'amour, exactement comme les esclaves de la société grecque, qui se déplacent par loyauté et obéissance envers leurs seigneurs. Déplacement téléologiquement conditionné par le soi-disant « naturel », place, classe ou dieu !

Dès qu'il y a un dieu, une valeur absolue, un système fixe et arbitraire, il n'y a pas de vrai déplacement.

Dès qu'il y a une place naturelle, il n'y a ni liberté, ni création. Chaque déviation de cette place naturelle sera toujours considérée comme maladie ou tumulte.

Est-ce que la santé psychique conseillée sur la base du principe de la réalité (idéologie établie) est une vraie santé ou une maladie conseillée, voulue ?

Dans la langue arabe, il y a le mot « Fisq » qui signifie « licence ». Étymologiquement, il signifie sortie. Et le mot « Tawbah » qui signifie « repentir », étymologiquement « retour ». Sortie de la « place-idéologie » naturelle et retour à cette place-idéologie. On trouve aussi le mot « Naquila » qui signifie littéralement un déplaçant, mais veut dire en arabe un certain fléau de la vie ! Ne trouve-t-on aussi dans toutes les langues des mots qui impliquent un déplacement idéologique ?

Le mot déplacement en français, quand on dit un « propos déplacé » n'exprime-t-il pas idéologiquement toute la philosophie d'Aristote ?

D'ailleurs, dans la littérature arabe classique et populaire, on dit « dans le voyage, il y a cinq bénéfices » et on dit aussi « la grandeur, c'est le déplacement » et on dit aussi « le mouvement est bénédiction ». En disant cela, on n'entend pas à vrai dire le déplacement hors de la place naturelle dominante, mais on reste dans le cadre même de ses valeurs. En ce sens, le pèlerinage religieux n'est pas un déplacement, parce qu'il est enfoncement dans le terre-ciel ou ciel-terre de la « place-idéologie » déterminée. Peut-être est-ce pour cela que Al Hallaj le Sufi musulman, ne trouva pas que le pèlerinage doive se limiter à un voyage spatial vers la Mecque !

VII — Mais peut-être le voyage nocturne que fit Mohammed de la Mecque à Jérusalem, était-il un déplacement bien qu'il fût onirique. Du Coran je cite : « Louange à celui qui a transporté pendant la nuit son serviteur du temple sacré de la Mecque au temple éloigné de Jérusalem dont nous avons béni l'enceinte pour lui faire voir nos merveilles. Dieu entend et voit tout ».

Bien que ce fût onirique et imaginaire, ce voyage était un vrai déplacement. Il a affirmé et consolidé la nouvelle religion, « l'Islam », qui était lui-même un vrai déplacement. L'Islam annonce la mort de

certains dieux et l'émergence d'un Dieu unique d'un nouveau monothéisme. On peut dire la même chose des débuts du judaïsme et du christianisme et de toute autre religion ou idéologie nouvelle. Pas de déplacement réel, sans que Prométhée trahisse Zeus, sans que Zaratoustra déclare la mort de Dieu, sans la disparition d'un certain point de référence, et l'émergence d'un nouveau Dieu, d'un nouvel axe de référence.

Pas de déplacement sans la rupture épistémologique ou émotionnelle ou de classe ; sans la sortie du cadre de la neutralité absolue illusoire de l'Éther newtonien, et sans la découverte de la relativité absolue qui progresse toujours vers l'absolu relatif.

VIII — Mais ce n'est pas une rupture avec toute référence, puisqu'elle comporte toujours un commencement et une finalité. Ce n'est pas un nihilisme total, une rupture absolue, ce n'est pas un égarement comme dit le poète arabe Adonis :

« L'égarement nous sauve
« L'égarement guide nos pas
(...)
« L'égarement nous unit avec les autres ».

Non, le vrai déplacement n'est pas un égarement. C'est plutôt la possession, la maîtrise d'un monde nouveau, d'une nouvelle finalité.

Dieu ne meurt pas seulement au commencement du voyage du déplacement, mais à sa fin aussi, pour que cette fin soit un autre commencement.

De plus, chaque vrai déplacement est « échec et mat » pour gagner la partie, pour le contrôle de soi-même, d'une langue, d'un concept, d'une valeur, d'un pouvoir. Il y a toujours une finalité explicite ou implicite dans chaque déplacement. Le déplacement forcé n'est pas un déplacement, car il est une rupture imposée et sans finalité voulue. Ceux qui sont expulsés de leur pays, peuples, communautés ou individus ne se déplacent pas. Ils se déplacent quand ils luttent pour récupérer leur pays. Le vrai déplacement n'est jamais un mouvement suspendu dans l'absolu, ou dans le vide. Le « laisser faire, laisser passer » bien que son aspect soit libéral, sert à tisser le système capitaliste... Dans Marx, on trouve Ricardo, Proudhon, Fourrier, Hegel, mais en Marx, on trouve en plus une conception intégralement nouvelle, on trouve une rupture et une continuation en même temps, autrement dit, on trouve un vrai déplacement.

Le déplacement est toujours une relation fonctionnelle dans les domaines psychiques, intellectuels, sociaux, économiques, littéraires, etc., sur l'échelle individuelle ou collective.

Mais, une question s'impose : quelle est la signification de cette relation fonctionnelle ?

IX — Au début de l'époque Nahda (la renaissance) dans le monde arabe aux XVIII$^{e}$ et XIX$^{e}$

siècles, un conflit s'aggrave entre trois courants autour d'une seule question : Quel est le chemin du Progrès ?

1 — Le retour au passé, aux sources, surtout au patrimoine religieux.

2 — Le refus du passé et l'adoption intégrale du projet européen.

3 — La conciliation entre les deux, et la recherche d'une formule médiane heureuse, le « juste milieu »...

Le retour au passé est une imposture. Il n'y a pas de retour. Même le rocher de Sisyphe ne revient jamais à sa place initiale (naturelle ?!). Le retour au passé est toujours une tentative pour donner une légitimité à un certain projet d'un certain présent.

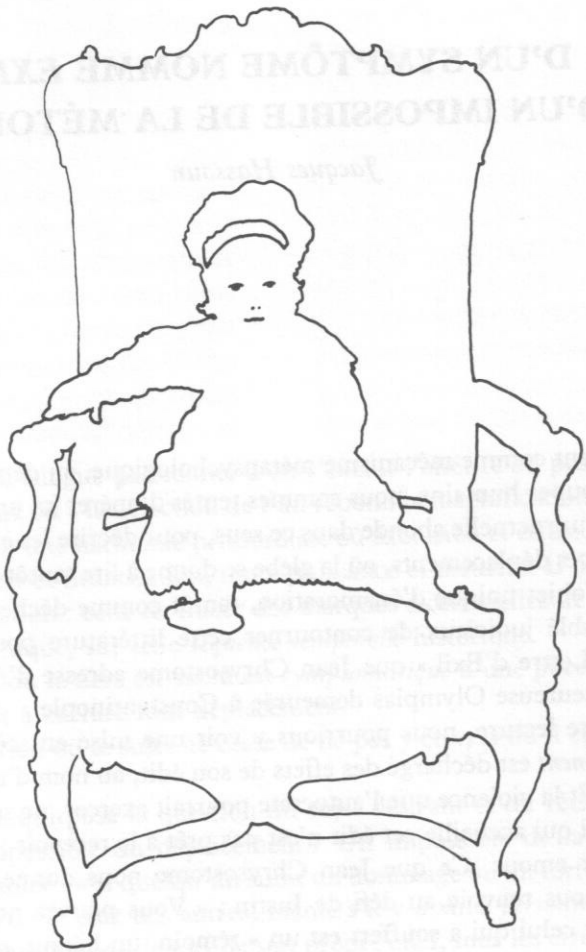
Le refus du passé et l'adoption intégrale du projet européen impliquent une sorte d'aliénation collective, une perte de soi-même.

Les tentatives de conciliation sont des tentatives schizophréniques...

X — Au commencement était le verbe action ; au commencement était le déplacement. Au commencement était le déplacement de la matière inerte vers la vie, et de la vie vers la rationalité et la créativité de la vie sociale et individuelle.

Peut-on conserver cette démarche, cette orientation, et l'approfondir ? Oui, on le peut, en combattant tout ce qui menace le développement de notre vie, de notre civilisation humaine, tout ce qui nous impose un déplacement-égarement, sans racine et sans but, tout ce qui nous fait diverger du chemin d'épanouissement, et tout ce qui essaie de nous amener à retourner au point initial inerte où il n'y a ni verbe/ action ni rationalité/ créativité...

Cela peut-il être le critère de notre déplacement sain et créatif, pour lequel il faut qu'on se déplace et ne cesse pas de se déplacer ?...



# Altérités

# D'UN SYMPTÔME NOMMÉ *EXIL* ET D'UN IMPOSSIBLE DE LA MÉTONYMIE

*Jacques Hassoun*

Du déplacement comme mécanisme métapsychologique, au déplacement des individus ou des groupes humains, nous sommes tentés d'opérer ici un glissement hasardeux. La littérature actuelle abonde dans ce sens, pour décrire les effets ravageants ou magnifiques de ces déplacements, où la glèbe se donne à lire tantôt comme un insigne élevé au rang d'objet unique d'énamoration, tantôt comme déchet.

Il nous a semblé judicieux de contourner cette littérature pour livrer quelques extraits de la « Lettre d'Exil » que Jean Chrysostome adresse d'Arménie, où il est exilé, à la Bienheureuse Olympias demeurée à Constantinople.

A une première lecture, nous pourrions y voir une mise en scène où *l'Autre qui impose le déplacement* est déchargé des effets de son édit, au nom d'un effacement que l'exilé effectue. Et la violence que l'autocrate pourrait exercer, ne saurait être qu'inopérante... si celui qui accueille cet édit n'est pas prêt à le recevoir : par faiblesse, par malignité ou par amour. Ce que Jean Chrysostome nous donne à lire, est certes homélitique et nous renvoie au défi de Justin : « Vous pouvez nous tuer, non pas nous nuire », car celui qui a souffert est un « témoin, un héraut, sinon un maître ».

Air connu de la contrition religieuse et de la glorification du martyr qui ne mériterait pas d'être exhumé si par ailleurs, comme Anne-Marie Malingrey nous le rappelle, cette lettre ne s'inspirait pas très directement des Stoïciens, des Cyniques et de ce texte socratique qui ne semble avoir été traité que fort partiellement par Platon : l'Apologie (1).

Quel serait l'enjeu de cette *Lettre,* sinon de tenter d'extraire l'exilé, le déplacé, le proscrit de la relation duelle dans laquelle le *vous* ne cesse d'*être un Autre,* propre à aliéner le sujet dans un système où il ne cesserait de vaciller entre quérulence et plainte ? *Stagnation* projective, où se formalisent, se fixent, des négations mortelles dont la plus remarquable serait : « Je ne suis rien de ce qui m'arrive. Tu n'es rien de

ce qui vaut » (2). Dialogue passionnel d'où s'exclut l'altérité au profit d'un double, dialogue monologué où à la déjection de l'un répond la magnification de l'autre : l'un et l'autre imaginant une harmonie primordiale où exclusion et effusion ne cesseraient de conjuguer misère et néantisation, toute-puissance et meurtre. L'un et l'autre assujettis à une sommation : celle de tracer des marques cicatricielles de leur passage sur tel *espace* géographique, sur telle *séquence temporelle* historique.

Ce face à face d'où le tiers est exclu est *symptomatique* d'une pure et simple *substitution* qui tendrait à exclure tout déplacement.

Jeu de permutation où le sujet ne cesse de ne pas y être, là où il croit rivaliser avec l'autre.

Le traumatisme qui pose la question du sujet désirant et du réel serait-il une des figures de cet impossible du déplacement ? Un impossible de la métonymie. Un impossible à formuler : « si quelqu'un subit un dommage ou un tort, il le subit de son propre chef, non de la part des autres, même s'il y a *mille personnes à lui faire tort.* Ainsi, celui qui ne subit pas de tort de son propre chef, tous les êtres qui peuplent la terre et la mer auraient beau s'attaquer à lui, ils ne pourront lui nuire le moins du monde » (3).

Formule qui se constituerait comme un savoir sur le manque qui cesserait de s'entendre comme un délabrement du corps, et sur le désir conçu non plus en termes de jouissance et de mort, mais comme fondé sur la loi.

Notes
(1) Préface à "Lettre d'Exil » — Jean Chrysostome, Éd. du Cerf, 1964.
(2) Jacques Lacan : « L'Agressivité en Psychanalyse » in *Ecrits,* Éd. du Seuil, p. 114.
(3) « Lettre d'Exil ».

# EXTRAITS DE « *LETTRE D'EXIL A OLYMPIAS ET A TOUS LES FIDÈLES* » (1)

*Jean Chrysostome*

De notre père parmi les saints, Jean Chrysostome, archevêque de Constantinople, lettre écrite de Cucuse en Cilicie, tandis qu'il était en exil, à la bienheureuse Olympias et à tous les fidèles, sur le sujet suivant : *nul ne pourra nuire à celui qui ne se fait pas de tort à lui-même.*

Je sais que les gens un peu lourds d'esprit, qui sont bouche bée devant les choses présentes et rivés à la terre, qui sont esclaves des plaisirs sensibles et qui ne s'attachent pas ardemment aux choses spirituelles trouveront ce discours étrange, en quelque sorte, et paradoxal, qu'ils riront bien et nous accuseront de dire des choses impossibles à admettre, dès l'exposé de notre sujet. Ce n'est certes pas pour cela que nous renoncerons à notre propos ; au contraire, c'est précisément la raison pour laquelle nous nous mettrons, avec beaucoup d'ardeur, à démontrer ce que nous avons énoncé tout d'abord. En effet, si les gens ainsi disposés veulent bien ne pas manifester bruyamment ni interrompre, mais attendre la fin de ce discours, je sais qu'ils tomberont d'accord avec nous et se condamneront eux-mêmes, en avouant leur erreur passée, qu'ils se rétracteront, qu'ils chercheront une excuse, qu'ils demanderont pardon pour ne pas avoir porté un jugement exact sur les choses et qu'ils nous adresseront mille remerciements, comme les malades aux médecins, lorsque ceux-ci les ont délivrés des maladies qui les assiégeaient. Ne me dis pas quel est actuellement ton avis, mais attends que notre discours ait engagé la lutte ; c'est alors que tu pourras porter un jugement équitable, car l'ignorance ne t'empêchera plus d'avoir un avis conforme à la vérité.

En effet, les juges qui siègent dans les affaires de ce monde, même s'ils voient le premier orateur se répandre avec fougue et inonder tout de son éloquence, ne consentent pas à prononcer leur jugement sans avoir écouté avec patience les paroles de l'adversaire ; même si le premier semble dire des choses mille fois justes, ils accordent imperturbablement leur audience au second, car ce qui caractérise la valeur des juges, c'est, après avoir écouté avec attention les arguments de chacune des parties, d'exprimer alors leur avis. Or, actuellement, en guise d'ora-

(1) Introduction critique, traduction et notes par Anne-Marie Malingrey, Éditions du Cerf, Paris 1964.

teur, l'opinion préconçue de la plupart des hommes, enracinée depuis longtemps dans leur esprit, se répand en discours devant la terre entière : « Tout est sens dessus dessous, dit-on ; le genre humain est en pleine confusion ; nombreux sont chaque jour ceux qui sont victimes de l'injustice, qui sont calomniés, qui sont l'objet de violences, qui subissent des torts, les faibles de la part des puissants, les pauvres de la part des riches. De même qu'il n'est pas possible de compter les vagues de la mer, de même (on ne peut compter) la foule de ceux auxquels on tend des pièges, qui sont calomniés, qui sont persécutés. Ni la force des lois, ni la crainte des tribunaux, n'ont tenu en échec ce fléau et cette maladie, mais chaque jour le mal augmente ; partout gémissements, lamentations, larmes des victimes de l'injustice. Bien qu'ils soient placés pour redresser de tels abus, les juges augmentent, eux aussi, la tempête et aggravent la maladie ». Si bien que beaucoup, parmi les plus malheureux et les plus sots, fous d'une sorte de folie étrange, accusent la providence de Dieu, en voyant le juste souvent écartelé, déchiré, pris à la gorge, tandis que l'homme audacieux, méprisable et s'enrichissant par des moyens méprisables, revêtu de puissance, redouté de tous, suscite aux honnêtes gens mille difficultés, et cela dans les villes, dans les campagnes, dans les solitudes, sur terre et sur mer. Force nous est donc de prendre la parole, en nous dressant contre ce qui vient d'être dit, en combattant un combat étrange, comme je l'ai dit en commençant, et paradoxal, mais utile et en faveur de la vérité, profitable à ceux qui veulent être attentifs et se laisser persuader. En effet, mon propos est de démontrer — et n'en soyez pas troublés — que, parmi ceux qui subissent un tort, personne n'en subit de la part d'un autre, mais c'est de soi-même qu'on le subit.

**En quoi consiste un tort ?**

Pour rendre mon discours plus clair, allons, examinons, en premier lieu, en quoi consiste un tort et quelles choses en sont l'occasion naturelle ; puis, en quoi consiste la valeur de l'homme et ce qui peut porter atteinte à celle-ci ; enfin, ce qui est atteint en apparence, mais ne l'est pas en réalité. Ainsi — il faut, en effet, donner au raisonnement toute son efficacité par des exemples — chaque chose est exposée à une action qui peut l'atteindre, le fer à la rouille, la laine au ver, les troupeaux de moutons aux loups ; ce qui nuit à la qualité du vin, c'est de tourner et de s'aigrir, à celle du miel, c'est de perdre sa douceur et de fermenter ; la rouille et la sécheresse nuisent aux épis de blé ; pour le fruit de la vigne, pour les feuilles et les sarments, c'est l'armée nuisible des sauterelles ; pour les autres arbres, la chenille ; pour les animaux, mille maladies et, de peur d'allonger notre discours en faisant une énumération complète, pour notre chair aussi, il y a les fièvres, l'affaiblissement et

l'essaim divers des maladies. Ainsi, pour chacune de ces choses existe un élément susceptible de diminuer sa valeur. Eh bien ! examinons ce qui nuit à la race des hommes et ce qui peut diminuer la valeur de l'homme. En effet, la plupart ont des avis différents ; il faut donc bien citer les opinions erronées, et, après les avoir réduites à néant, amener la discussion sur celle qui nuit vraiment à notre valeur, puis montrer clairement que personne ne saurait nous faire de tort, ni nous causer de dommage, si nous ne nous y prêtions nous-mêmes.

La plupart des hommes qui ont des opinions fausses considèrent que divers éléments sont susceptibles de nuire à notre valeur ; pour les uns, c'est la pauvreté, pour les autres, la maladie, pour les autres, les revers de fortune, pour d'autres, la dénonciation, pour d'autres, la mort et ils ne cessent de la déplorer et de gémir ; et tout en ayant pitié de ceux qui subissent ces maux, pleurant, frappés de stupeur, ils se disent les uns aux autres : « Quel coup pour un tel ! Toute sa fortune lui a été enlevée à la fois ! » (...)

(...) Et maintenant — mais, comme je l'ai recommandé au début, ne manifestez pas bruyamment — montrons que rien, parmi les choses énumérées, ne cause de tort à l'homme sage ni ne saurait diminuer sa valeur. En quoi, en effet, dis-moi, celui qui a perdu tous ses biens ou qui s'est vu ravir sa fortune par des sycophantes, des brigands ou des familiers malhonnêtes a-t-il subi un tort, si l'on considère la valeur de cet homme ? Mais expliquons d'abord, si tu le veux bien, en quoi consiste la valeur de l'homme, après avoir exercé notre parole sur d'autres réalités, pour la rendre plus facile à comprendre et plus claire à tout le monde (...).

(...) Qu'est-ce donc qui fait la valeur de l'homme ? Ce ne sont pas les richesses, pour qu'on craigne la pauvreté ; ce n'est pas la santé, pour qu'on ait peur de la maladie ; ce n'est pas l'opinion de la foule, pour qu'on redoute la mauvaise réputation ; ce n'est pas purement et simplement de vivre, pour qu'on appréhende la mort ; ce n'est pas la liberté pour qu'on fuie l'esclavage, mais c'est la connaissance exacte de la vraie doctrine et la rectitude de la vie. Ces biens-là, le diable lui-même ne pourra en dépouiller celui qui les possède, s'il les garde avec le soin qui convient.

**Exemple de Job.**

Et cela, le démon méchant et cruel le sait. C'est pourquoi il dépouillait Job de ses biens, non pour le rendre pauvre mais pour l'obliger à lancer une parole de blasphème et il le frappait dans son corps, non pour l'assaillir d'une maladie, mais pour tendre un piège à la valeur de son âme. Et cependant après avoir mis en branle toutes ses machinations, après l'avoir fait passer de l'état de riche à celui de pauvre et, ce qui semble à tous plus redoutable, après l'avoir privé d'enfants, alors qu'il était père

d'une nombreuse famille, après avoir déchiré son corps tout entier de façon plus cruelle que les exécuteurs publics dans les tribunaux — car leurs ongles ne déchirent pas les flancs de ceux qui tombent entre leurs mains autant que la morsure des vers rongea sa chair — puis, après l'avoir environné d'une mauvaise réputation — en effet, ses amis qui se tenaient auprès de lui disaient : « Tu n'as pas été frappé en proportion de tes fautes » et ils proféraient contre lui bien des paroles d'accusation — le démon ne se contenta pas de le chasser de sa ville et de sa maison, de l'exiler dans une autre ville, mais il lui donna un fumier en guise de maison et de ville ; malgré cela, non seulement il ne l'atteignit pas du tout mais, par les épreuves qu'il lui suscita, il le fit apparaître plus illustre. Et lui, non seulement ne fut pas privé de ses biens — quoiqu'il fût privé de ce qui passait pour tel — mais il accrut sa richesse en valeur, car Job eut ensuite plus de confiance, parce qu'il avait soutenu un combat plus violent.

Si donc il n'a pas subi de tort celui qui a souffert tant de maux et qui les a soufferts non de la part d'un homme mais de celle du démon, plus méchant que tous les hommes, qui pourra alors trouver une excuse aux paroles suivantes : « Un tel m'a fait du tort et m'a nui » ? Si le diable, rempli d'une telle méchanceté, après avoir mis en œuvre tous ses instruments de torture, lancé tous ses traits et tout ce qu'on met au nombre des maux chez les hommes, et cela avec le maximum de force, si après avoir réduit à néant la maison du juste et exténué son corps, il n'a pas causé de tort à cet homme, mais au contraire, je l'ai déjà dit, s'il lui a rendu service, comment certains pourront-ils accuser un tel ou un tel, en prétendant avoir subi du tort de la part des autres et non de leur propre chef ? (...)

**Objection spécieuse et réfutation.**

« Alors, pourquoi donc les corrections et les châtiments ? » dit-on. « Pourquoi la géhenne, pourquoi de telles menaces, si personne ne subit de tort ou n'en cause ? » Pourquoi introduis-tu la confusion dans le raisonnement ? En effet, je n'ai pas dit que personne ne cause de tort, mais que personne n'en subit. « Et comment est-il possible de ne pas subir de tort, dit-on, alors qu'il y a tant de gens qui en causent ? » C'est exactement comme je viens de l'expliquer. Puisque les frères de Joseph lui ont fait du tort, mais que lui n'en a pas subi ; puisque Caïn a tendu un piège à Abel, mais que celui-ci n'y est pas tombé, voici la raison des corrections et des châtiments : ce n'est pas à cause de la vertu de ceux qui souffrent que Dieu met fin aux persécutions, mais c'est à cause de la méchanceté de ceux qui font le mal qu'il impose des châtiments. En effet, si ceux qui souffrent deviennent plus illustres par suite des épreuves, ce n'est pas dans l'intention de ceux qui les font souffrir. C'est pour-

quoi, aux uns les récompenses que mérite une bonne conduite, aux autres les châtiments que mérite la méchanceté sont ménagés et préparés (...).

(...) Vois-tu qu'à celui qui ne se fait pas de tort à lui-même personne d'autre ne pourra nuire ? Voici que la jeunesse, l'esclavage, le fait d'être orphelin, d'être emmené sur une terre étrangère, l'isolement, l'absence de gens pour vous secourir, un ordre pénible, la crainte constante de la mort qui assiégeait la pensée de l'eunuque, la pauvreté, le fait d'être peu nombreux, celui d'être au milieu des barbares et d'avoir pour maîtres des ennemis, d'avoir été livrés aux mains du roi, d'être séparés de tous leurs proches, des prêtres et des prophètes, éloignés de ceux qui prenaient soin d'eux, dans l'impossibilité de faire des libations et des sacrifices, privés du temple et des psaumes, rien de tout cela ne put leur nuire, mais ils acquirent une plus grande renommée que lorsqu'ils jouissaient de tous les avantages dans leur patrie. (...)

**Conclusion**

Que pourrais-tu dire à cela ? Tu as été envoyé en exil ? Tu as été chassé de ta patrie ? Eux aussi. Tu as subi l'esclavage, tu as été sous la domination de maîtres barbares ? Tu découvriras que cela aussi leur est arrivé. Mais tu n'as personne auprès de toi pour redresser ta conduite, pour te conseiller, pour t'enseigner ? Eux aussi étaient privés de cette sollicitude. Mais tu as été enchaîné ? Mais tu as été jeté au feu ? Mais tu es mort ? En effet, tu ne peux rien me citer de pire que cela.

Ce que j'ai dit en commençant, je le redirai en terminant maintenant mon discours : si quelqu'un subit un dommage ou un tort, il le subit entièrement de son propre chef, non de la part des autres, même s'il y a mille personnes à lui faire tort. Ainsi, celui qui ne subit pas de tort de son propre chef, tous les êtres qui peuplent la terre et la mer auraient beau s'attaquer à lui, ils ne pourront lui nuire le moins du monde.

# « *Stations* »
# de NIFFARÎ

*Présentés et traduits de l'arabe par Abdelwahab Meddeb*

Étrange destin que celui de 'Abdel-Jabbâr Niffarî, soufi quasi inconnu en son milieu même, convenu natif d'Égypte et du X^e^ siècle. Cohérence d'un tel destin traversant les siècles et les langues et se retrouvant couché sur ce support en migration, d'étrange présence, arraché à la glose des savants, météore brillant, fusant jet en tel lieu hétérogène.

Situation d'un tel texte en exil inauguralement traduit en cette langue avec l'audace d'élargir son propos, d'en déborder la convention, hors lexique technique tremblé du reste par Niffarî même au su d'un usage décentré, manière d'utiliser les mots dans leur acception la plus large, la plus vide : et *'ilm* est à transcrire « science » tout court et non pas tel savoir religieux, théologie en somme, bloquant jusqu'à la paralysie les énergies discursives et les pertinences intellectuelles qui ont agi en *sunna,* orthodoxie. De même, autre terme-clé, *ma'rifa,* brille d'éclat aveuglant, à le dire sous l'hospitalité du mot vaste « connaissance » et non point à repérer « glose », vocable ramené aux proportions du secret, du mystère, référence au réseau sectateur établi suite à la connivence et la hiérarchie qu'instaurent ceux qui portent à l'idôlatrie la raison de leur savoir.

Notre traduction rapporte ainsi la compréhension moderne que suscite en nous le texte original. Nous n'aurions pu en rendre le sens perdu, révolu, celui supposé de son époque, qu'au prix de lourdeurs intolérables sans vraiment apporter au lecteur quelque plus profonde, plus authentique expérience. Au contraire ! A lire le texte en arabe, l'instance de la lisibilité demeure de bout en bout double : s'élabore d'une part un sens large éclairé universel ; d'autre part les mots restent imprégnés par le consensus soufi. Mais davantage que dans d'autres écrits mystiques, dans le texte de Niffarî la prime instance de lisibilité travaille toujours à subvertir, à excéder la seconde. Notre choix de traduction, plus qu'arbitraire, recueille son invitation dans l'abord même du texte à traduire, nonobstant le spectre du contresens.

Fragments denses, irrécupérables au cours de la tradition islamique, et par le discours théologique et par l'autorité soufie soumettant disciple à maître, collaborant à la force de la Loi. En tel écrit, sont rares, absents ou détournés les concepts qui colorent le soufisme maîtrisant la mesure (*fanâ/* annihilation, *hâl/* état, *wagt/* instant, *shatha/* extase, etc.). Pareil texte se situe ailleurs. D'un ailleurs inouï. Même son commentateur Tilimsânî ne parvient pas à le suivre dans le lieu impossible où se défait son texte. Tandis que son révélateur moderne, l'orientaliste anglais Arberry, celui-là même qui l'a inauguralement édité, ne cache pas son affliction, son affolement aussi, face à certains écarts lui paraissant si bizarres qu'il n'hésite pas à proposer l'hypothèse insoutenable de quelque fantaisie ou manipulation de copiste. Son second inter-

prête et éditeur, le père P. Nwyia, insiste quant à lui sur la dimension archétypale de ces dialogues entre Dieu et l'homme, entre « les deux essences » : tout en s'approchant de là où bute tel texte, une implicite et indéfectible référence à l'expérience chrétienne et à ses dérivés (dont le personnalisme !) déplacent tel texte hors portée, loin de l'herméneutique. Intraitable ce délire parfait du dialogue avec Dieu, avec le vide et dont la promesse demeure la fin du mot.

Tel écrit témoigne de l'expérience du vide, du dépassement de toute idôlatrie pour renaître soi vide en Dieu. Et Dieu = vide. En tel itinéraire, au-delà de la science, de la connaissance, de la lettre, du mot, de la loi, émerge le concept du *non-savoir.*

*Niffarî :* voix unique en phonie arabe doublée, bien sûr, par d'autres voix en certains thèmes (exil, errance, présence/ absence, perplexité, convivialité, etc.). Mais qui partage ses échos quand elle articule le vide ?

Comment s'étonner dès lors que l'œuvre d'Ahmad Sa'îd Ezber, alias Adonis, le plus rigoureux des novateurs en poésie arabe contemporaine, soit étendue sous l'exergue d'un écrit aussi unique que celui de Niffarî ? (*Rigoureux :* à entendre dans le cas d'Adonis comme celui qui agit simultanément et de cohérence sur le texte poétique et la critique théorique : son écriture poétique se déploie à l'ombre d'une réflexion théorique prônant la relecture, redistribution, réévaluation du corpus poétique arabe à la lumière de la double polarité du fixe et du change, de l'invention et de l'imitation. Sa créativité est en outre nourrie par une méditation sur les ruptures poétiques en cultures modernes).

A lire ces fragments donc selon les repères de la *double méconnaissance :* passons vite sur celle qui concerne la culture arabe officielle ; ce n'est pas l'occasion d'en parler, vraiment. Mais un mot pour dire par quel miracle s'efface le virtuel apport arabe dans le questionnement littéraire et l'aventure qu'il suscite ici même alors qu'Inde, Japon et Chine rapportent une crédibilité et un émerveillement plus conformes à certains projets. Il est possible que l'histoire (les croisades, le colonialisme) et la géographie (la proximité : la Méditerranée) aient voilé la présence arabe en tant que texte inouï bousculant l'expérience littéraire. Il est probable aussi que la perversion orientaliste ait détourné les esprits épris d'horizons neufs d'une culture reflétée somme toute conventionnelle, répétant d'une manière plus ou moins accomplie le déjà-su de la pensée occidentale. Mais n'est-il pas temps de s'ouvrir à cette culture en tant que territoire où travaille intense l'écriture dans l'interrogation de l'être ? Tel territoire n'a pas seulement des corps à offrir. Je ne dis pas que la présente tentative va lever comme par enchantement un si tenace refoulé. Non : son avantage est de nous inviter à marquer le lieu d'une méconnaissance.

## Station de la passion

***Et il m'arrêta dans la passion.*** Et il me dit : Elle fut envoyée comme agent de l'intense misère. Je vins avec la science et il me dit : Pour elle j'ai envoyé la passion ; puis je vins avec la connaissance et il me dit : Pour elle j'ai envoyé la passion ; puis je vins avec la raison et il me dit : Pour elle, j'ai envoyé la passion ; puis je vins avec le cœur et il me dit : Pour lui j'ai envoyé la passion ; puis je vins seul et il me dit : Pour toi j'ai envoyé la passion. Et j'ai dit : Que faire ? Il dit : Dans la passion mon feu : si elle vient à toi, pénètre mon feu. Je dis : Comment le pénétrer ? Il dit : Ne t'appuie pas sur la science ni sur la connaissance ; ainsi les empêcheras-tu de dire : Nous t'avons secouru ! A les appeler à l'aide, tu aurais été, autant qu'elles, prisonnier de la passion.

Et il me dit : Point de secours sauf de Dieu ; ne quitte pas le feu par science : il te dévorera et la dévorera ; ni par connaissance : il te dévorera et la dévorera. Demeure dans le feu jusqu'à ce qu'il dévore en toi la part qui cherche l'aide de la science et de la connaissance. Et si tu résides dans le feu et qu'il te dévore, je viendrai à toi et plus aucun feu ne t'assaillera.

## Station de l'errance

***Et il m'arrêta dans l'errance.*** Et il me dit : S'estreint la science : elle est étroite ; s'estreint la connaissance : elle est étroite ; de même la socialité, l'univers.

Et il me dit : Si tu m'avais vu, plus rien ne t'aurait contenu ; et tu aurais demandé à toute chose ce qui t'y aurait satisfait : et tu n'y aurais rien trouvé : et tout t'aurait paru étroit.

Et il me dit : Il y a dans la vision une étroitesse que tu connais mais que tu ne peux exprimer. A la rencontre d'une telle étroitesse, erre : c'est pour cela qu'elle te fut révélée.

## Station du feu

***Et il m'arrêta dans le feu.*** Et j'ai vu le feu dévorer la science, l'action, la sagesse, la connaissance. Je l'ai vu dévorer les états et les stations. Et j'ai vu les raisons en leur émergence, et les cœurs en leur pureté changer bois pour feu. J'en devins perplexe ! Et le feu me dit : Si tu avais vu Dieu, tu serais venu à moi avec la science, l'action, la sagesse, la connaissance ; et tu m'aurais dit : Tout ceci est ton bois, dévore-le ! Mais si tu n'as

point vu Dieu, toi seul seras mon bois et non pas ta science, ni ton action, ni ta sagesse, ni ta connaissance.

### Station de la Raison

***Et il m'arrêta dans la raison.*** Et j'ai vu la raison dans la sagesse. J'ai vu s'élever en elle des demeures pour toute chose. Et il me dit : Ma demeure est dans la sagesse. Et la sagesse n'a ni porte ni enceinte. Y pénètrent la vérité et l'erreur, le beau et le laid.

Et mon Seigneur me dit : Je t'ai contraint au pouvoir : juge donc selon la promesse que je t'ai octroyée lors de ton advenue ; ne juge pas selon ce que tu perçois par ta propre délibération. Car la sagesse est de mon conseil, lequel abrite ma demeure. Et ma demeure ne possède que des portes : elle n'est ni ombragée par un plafond, ni amoindrie par un sol. Et toute chose en moi lancine, à moi s'adresse. Toute chose me controverse et me querelle. J'ai pour toute chose passion ! J'ai pour ce que j'aime passion, pour ce que je hais passion, pour la vérité passion, pour l'erreur aussi. Et rien de cela ne te menace, toi qui as pénétré vers la Présence, toi qui fus de moi séparé par la lumière de ta station, moi qui ne t'ai point quitté : n'est-ce pas en toi que je séjourne ? Mais toi tu ne m'éprouves pas, moi qui ne te suis pas hermétique. Je suis pourtant ton épreuve : et je demeure l'instrument par lequel tu saisis toute chose. Et toute chose est ton épreuve bien que les choses soient étrangères à ta station. Oui ! En toi l'instrument des choses est détraqué. A ta sortie, vers toi s'est précipitée toute chose et t'a dit : Connais-moi. Et l'instrument de dire : Saisis-la par mon truchement.

### Station de la parole et du silence

***Et il m'arrêta tantôt dans la parole, tantôt dans le silence.*** Et il me dit : Personne ne s'est arrêté là, ni parlant ni muet. Quiconque parle et se tait est de ceux qui me connaissent : ma connaissance est de parole comme de silence.

Et il me dit : Entre la parole et le silence, il y a un isthme qui contient la tombe de la raison et les tombes des choses.

## Station de mon exil

***Et il m'arrêta dans mon exil.***
Et il me dit : Dis à toute science, à tout savant : Jamais tu ne sauras ce que je sais ; jamais tu ne comprendras ce que je comprends, et personne ne pourra s'élever à ma station.

Ma connaissance est le Dieu puissant et glorieux. Par lui j'ai su toute chose. Et ma connaissance de toute chose est celle de la traversée, du dépassement. Me porte telle connaissance : je ne la porte pas. Elle m'entretient. Par elle j'accède à la rectitude, au séjour entre les mains de Dieu. En nulle autre science ou connaissance, je ne réside : je ne fais que traverser : ma connaissance est changeante, non permanente. Tandis que les choses ne me connaissent ni de connaissance nomade, ni de connaissance fixe. Si les choses m'avaient connu de connaissance nomade, se serait levée sur moi une part de leur lumière comme je les immerge de ma lumière.

Et il me dit : Comment dépasses-tu les sciences ? Comment traverses-tu les connaissances ? N'écoute plus : tu n'auras pas à répondre ; ne te détourne plus : tu n'auras pas à te distraire ! A toi je suis au-devant de toute chose.

